PALLI



LE CAHIER BLEU

DE

MLLE CIBOT

PARIS. IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC

GUSTAVE DROZ

LE

CAHIER BLEU

DE

MLLE CIBOT

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18

1868

LE

CAHIER BLEU

DE

MADEMOISELLE CIBOT

I

SOUVENIRS D'ADÈLE

Ce fut un soir après dîner que, pour la première fois, je devinai dans l'existence de mon père quelque chose d'inexplicable. La nuit commençait à tomber, j'étais restée seule dans la salle à manger, assise près de la fenêtre et jouant avec une poupée.

Pauvre salle à manger, je la vois encore! Elle était grande, toute pleine d'un bon parfum de lessive et de pommes, à cause de

l'armoire aux provisions, où l'on rangeait en automne les fruits du jardin, et d'une autre armoire voisine du poêle et faisant face à la porte, dans laquelle le linge de table était soigneusement entassé. Le papier de tenture, un peu fané dans certains endroits, imitait les marbres les plus rares, ainsi qu'on le voit souvent dans les salles à manger de province. Que de fois, mon Dieu, ai-je suivi de l'œil, tout en mangeant, les dessins compliqués et étranges de ces marbres imaginaires! Papa me disait :

— A quoi penses-tu, ma petite fille? Mange donc ta soupe.

— Mais, papa, je ne pense pas, je regarde

J'étais contrariée qu'on me dérangeât. Les veines de ce papier se transformaient en fleuves, les grandes plaques jaunes devenaient des montagnes ou des palais; je découvrais des ciels orageux, des horizons immenses, où j'errais avec béatitude. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que je me promenai parmi les splendeurs de ce fameux papier pendant des années entières avant de deviner les intentions du peintre qui les avait conçues, et, quand

j'appris un jour, par le plus pur des hasards, que c'était là du marbre, je fus anéantie.

Et la grande horloge, qui éternuait au onzième coup de midi ! quelque vieux rhume sans doute. Et le baromètre, avec son pélican estropié, son grand cadran, son cadre dédoré à l'endroit où l'on mettait les doigts pour agiter la machine et la réveiller de sa torpeur !

J'aimais beaucoup cette pièce où se passait une partie de ma vie et dont mon imagination d'enfant avait fouillé tous les recoins.

De temps en temps le vent y soufflait une odeur délicieuse de luzerne fraîchement coupée, et à travers les vitres on apercevait le sommet des rosiers et les petites fleurs blanches d'un grand jasmin touffu qui encadrait la fenêtre et donnait asile aux oiseaux... Mais peu importent ces détails, qui n'intéressent que moi.

J'étais donc, ce soir-là, assise près de la fenêtre et cachée sans doute par les rideaux, car Joseph et Marianne, qui étaient dans l'office, dont la porte était ouverte, se mirent à causer comme des gens qui se croient seuls.

— Eh bien! dit Joseph, — il avait le nez retroussé et l'œil hardi, ce garçon, je ne l'aimais pas, — eh bien, elle n'arrive donc pas ?

Et je l'entendis frotter ses couteaux en ricanant.

— Qui est-ce qui n'arrive pas? répondit la grosse Marianne, qui de son côté rinçait les verres.

— Madame, parbleu... Tiens! voilà un couteau démanché; quelle baraque que c'te maison-ci, rien ne tient!... Ah! ça n'est pas que j'aie bien envie de la voir; bon Dieu! je ne resterais pas vingt-quatre heures si madame était toujours ici.

— Qu'est-ce que tu nous chantes-là, satané bavard?

— Si ma chanson vous agace, dites-le tout de suite.

— Sans doute que tu m'agaces! Là, es-tu content? Où est-il ce couteau démanché?... Faut croire que monsieur a reçu une lettre de madame?

— Faut croire, mère Marianne, faut croire, puisque je l'ai montée moi-même c'te lettre, voire même que le bonhomme en est devenu

rouge comme une tomate... En voilà un dont la vie ne m'irait pas! ah! mais pas du tout, pas du tout!

— C'est-y bête de voir du mal partout! on dit que les femmes aiment à causer : c'est bien vrai, mais qu'est-ce qu'on dira des hommes? D'abord l'air d'ici n'est pas bon à madame, ça, c'est connu. Il y a dans cet air-là quelque chose qui ne lui vaut rien.

— On y trouve ce qu'on veut dans l'air! comme si tous les airs ne se ressemblaient pas!... Voyez-vous bien, la mère, j'ai ma petite idée là-dessus : une femme qui est à un bout de la France... un homme qui est à l'autre bout... vous aurez beau me dire que c'est l'air, moi, je ne voudrais pas en jouer de cet air-là.

— Tiens! tu as la tête plus dure que c'te table. Puisqu'on te répète que madame est à Paris pour se soigner, et qu'elle s'occupe pour avoir une préfecture, et que... Il faut avoir le diable au corps pour voir du mal là dedans.

— Je n'y vois pas de mal du tout. Si cela lui va au bonhomme, tout est pour le mieux; seulement, comme je vous dis, cela ne m'irait pas, parce que, moi, l'ai ma dignité.

A ce moment, j'entendis des pas sur le sable du jardin, et la conversation cessa tout à coup. Ces pas étaient ceux de M. Chambon, qui quittait le bureau et rentrait chez lui en époussetant sa manche de la main, ainsi qu'il faisait toujours. Il prenait souvent ce chemin-là et passait devant la salle à manger, lorsqu'il était en retard, parce qu'il y avait une porte au fond du jardin et qu'il évitait ainsi de faire le grand tour par la rue du Cloître.

M. Chambon avait sans doute entendu la conversation des domestiques, car sa figure, lorsqu'il s'approcha de moi, avait une expression de bonté un peu triste qui ne lui était pas familière.

— Vous ne jouez donc pas, ma petite Adèle? me dit-il. Voyons, venez vite me reconduire jusqu'à la petite porte, venez, chère enfant.

Je me levai et j'allai le rejoindre.

— Il faut courir, me dit-il tout bas en me prenant la main, il faut jouer et ne pas rester, comme vous le faites, seule dans les petits coins.

— J'étais tellement émue que je ne lui ré-

pondis rien; je n'avais pas bien compris le sens de ce qu'avait dit le domestique, mais je sentais que je le comprendrais plus tard. J'étais humiliée, — la honte se pressent comme l'orage, — j'entendais battre mon cœur, et j'avais envie de pleurer... tellement envie, qu'arrivée près de la porte du jardin, et M. Chambon m'ayant embrassée, je ne pus me contraindre davantage et je fondis en larmes en me jetant dans ses bras.

— Rentrez bien vite, me dit-il; voilà qu'il fait sombre et l'on serait inquiet de vous.

Mais il ne me demanda pas pourquoi je pleurais.

M. Chambon, le père Chambon, comme on disait quelquefois quand il avait le dos tourné, était un excellent homme, vieux, cassé, un peu gros et propre comme un sou. Il avait à la sous-préfecture la position exceptionnelle de l'homme qui fait tout. On se moquait bien un peu de lui parce qu'il n'était pas riche, ayant de petits appointements et une grosse famille, parce qu'il mettait des manches noires par dessus son habit, lorsqu'il était dans son bureau, et portait dans la ville une canne à bec

et un chapeau à larges bords ; mais qu'importe ! Le fait est qu'il était bien utile, connaissait toutes les affaires dans le plus petit détail et, chose extraordinaire, savait ce qu'il y avait dans chaque carton. Quand il n'était pas là et qu'on avait besoin d'un papier, on disait : « Attendons papa Chambon ; ce papier doit être dans les cartons bleus, série C, ou dans les cartons blancs, série M... ; attendons papa Chambon. » Ce qui prouve bien qu'avec son air modeste il menait à lui seul la sous-préfecture.

Je l'ai vu une fois dans le cabinet de mon père. Il se promenait en dictant, comme un homme qui est chez lui, et papa écrivait docilement, ressemblant à un écolier qui s'applique. Oh ! je fus humiliée !

M. Chambon, me voyant arriver, affecta une espèce d'humilité vis-à-vis de son supérieur, mais il était trop tard : j'avais bien compris que, sans M. Chambon, papa ne fût pas resté sous-préfet huit jours.

II

Si quelqu'un était né pour porter au côté l'épée de sous-préfet et refléter avec aisance et dignité l'image affaiblie de l'autorité souveraine, ce n'est certes pas M. Cibot. Et cependant, — il y a des destinées bien singulières, — M. Cibot était sous-préfet, tout petit sous-préfet, il est vrai, là bas, bien loin de Paris, perdu, oublié, trônant humblement dans une pauvre ville, grande comme la main, et qui, serrée entre deux montagnes, ressemblait à une noisette prise dans la rainure d'une porte.

Si modeste que fût cette sous-préfecture, le cher homme n'en eût point accepté d'autre alors même qu'on lui eût laissé le choix, étant par sa nature fort ennemi des grandeurs, et, pour mille raisons, préférant les petits coins.

Que ce soit sur une chaise, sur un fauteuil ou sur un trône, on n'est à l'aise que lorsque le siége est à votre taille. Celui de M. Cibot n'était, à vrai dire, qu'un petit banc, mais il s'en contentait et souvent même il eût désiré moins. Lorsqu'aux jours de cérémonie il apercevait son tricorne posé sur un fauteuil, son habit brodé étalé sur son lit, et qu'après s'être rasé il essayait le nœud de sa cravate blanche, sa main tremblait, et il eût donné beaucoup pour être le dernier de ses administrés.

C'était un homme de petite taille, marchant à pas menus, rapides et inquiets. — Son front était plus haut que large, fort brillant et coloré; ses yeux, facilement humides, regardaient rarement en face; non que leur expression fût celle de la fausseté, mais ils étaient tellement timides et hésitants qu'on eût pu prendre pour de l'humilité et de la crainte ce qui chez lui n'était que faiblesse et bonté. Au reste, son caractère était bien difficile à définir.

Les difficultés de la vie avaient façonné ce bon M. Cibot d'une singulière façon. Que d'objets différents ne peut-on pas fabriquer avec la même pâte! En combien d'hommes

divers le même être ne se peut-il pas transformer suivant les caprices du sort qui le pétrit dans ses doigts !

Ce qui frappait tout d'abord lorsqu'on apercevait notre sous-préfet, c'est l'extrême embarras que lui causait l'usage de ses bras et de ses jambes. Ces quatre membres semblaient n'avoir jamais accepté l'autorité de leur maître, et ils affectaient des allures d'indépendance on ne peut plus choquantes. M. Cibot, connaissant l'insoumission révoltante de ses bras et de ses jambes, mais impuissant à les faire rentrer dans le devoir, s'en méfiait beaucoup lorsqu'il y avait du monde, et, ma foi, il n'avait pas tort.

Cette méfiance, que ne comprendraient pas les gens habitués à se faire obéir, s'étala sur la vie de ce digne homme, comme une tache d'huile sur une feuille de papier, et l'envahit complétement. A peine avait-il aperçu quelqu'un que la difficulté de ses gestes se dressait devant lui comme un fantôme, et une expression indéfinissable de gêne et parfois d'angoisse se peignait sur son visage. Il se disait : « Tâchons de donner aux mouve-

ments que je vais faire du naturel et de l'aisance, ne soyons pas guindé. Accordez-moi, mon Dieu, la grâce de ne pas être guindé! »

Et justement, à cause des efforts qu'il faisait pour se donner des allures simples, il paraissait le plus embarassé des hommes. On sentait la peine qu'il se donnait, on entendait, pour ainsi dire, le grincement des poulies et des ficelles auxquelles il s'accrochait en désespéré pour faciliter la manœuvre; on eût voulu lui porter secours, lui... eh mon Dieu oui, lui tendre la perche, ainsi qu'on fait lorsqu'un nageur barbote dangereusement. Mais j'imagine que la compassion qu'il lisait dans l'œil des autres augmentait encore son trouble et compliquait ses embarras. La timidité est à ce point chatouilleuse qu'une caresse l'irrite à l'égal d'un soufflet.

Entre la moquerie et la bienveillance, l'homme trop timide fait peu de distinction; l'une et l'autre sont la constatation de l'infirmité dont il souffre, et, s'il avait à choisir, je crois qu'il préférerait encore être moqué que plaint. L'ironie est un coup de fouet qui irrite, met en colère; or la colère est une

délivrance pour l'homme timide et lui cause un véritable bien-être. La bienveillance, au contraire, ressemble trop à de la compassion : c'est une sorte d'aumône insignifiante qui fait sentir l'indigence et n'enrichit pas; c'est un de ces onguents doux, gras et calmants à l'œil, sous la couche desquels la plaie se creuse et s'enflamme.

La timidité est une plante dont presque tout le monde a le germe; suivant les terrains, l'exposition, les soins de culture et mille autres influences, le germe devient un petit pied de violette ou une énorme touffe de chiendent.

Chez notre sous-préfet la touffe de chiendent était devenue un véritable arbuste; pour en avoir la preuve palpable, il fallait le voir après déjeuner causer avec le député de l'arrondissement ou avec Mgr de A., qui parfois venait à l'hôtel. Lorsque M. Cibot se sentait en pleine lumière sous le regard de son hôte, il perdait contenance au second mot et, par une de ces bizarreries dont il n'était pas maître, il passait sa main sur son front ou se frottait le genou, mais d'une façon si peu

naturelle et avec tant d'obstination, que Mgr, quoiqu'il fût naturellement plein de bonté, ne pouvait retenir un léger sourire,

— Est-ce que vous avez mal au genou, monsieur le sous-préfet ?

— En aucune façon, monseigneur, non, non, en aucune façon... je... simplement...

— C'est que je vous voyais...

— Ah peut-être... mais non... simplement je...

La conversation continuait, mais le pauvre homme était écarlate, ses yeux étaient grands ouverts, brillants, ahuris, il écoutait sans entendre, ses lèvres tremblaient imperceptiblement, toutes les forces de son esprit se concentraient sur sa malheureuse main qui frottait toujours. Il se disait : « Que faire? Par quel geste remplacer celui-ci qui ne peut durer longtemps? Dépêchons-nous, prenons un parti, plus je tarderai et plus je serai embarrassé! C'est qu'il me faut une transition, et je suis tellement gauche! Mgr me regarde, il va encore sourire... je suis burlesque! »

Il eût souhaité être manchot! Et il répondait : « Oui, oui, sans doute, » aux paroles de

l'évêque qui, voulant le remettre à flot et ne se doutant pas qu'il augmentait ses tortures, lui disait : « Ne trouvez-vous pas, monsieur le sous-préfet? Qu'en pensez-vous, monsieur le sous-préfet? »

Adèle n'avait guère plus de sept ou huit ans, mais aucune des étrangetés de son père ne lui échappait; on ne sait pas assez combien les enfants qui vivent isolés au milieu des grandes personnes deviennent observateurs fins et curieux, comme ils s'attachent au plus insignifiant détail et le grignotent avec avidité. Ces petits esprits, jamais rassasiés, ressemblent à ces moutons maigres que l'on rencontre par les chemins : pas un brin d'herbe, pas une feuille à laquelle ils ne goûtent; partout où il peut y avoir un coup de dent à donner, ils vont et ils s'arrêtent. En agissant ainsi, le mouton et l'enfant recueillent des matières premières : l'un, pour fabriquer des côtelettes; l'autre, des idées.

Vivant seule à côté de son père, elle était entrée instinctivement et peu à peu dans l'intimité de toutes ses faiblesses; elle devinait ses impressions sans les comprendre. Elle

l'aimait à cause de ses côtés enfantins, de ses rougeurs, de ses gaucheries, qui le rapprochaient d'elle et faisaient naître dans son cœur une sorte de pitié affectueuse qui n'était pas précisément de l'amour filial, mais une affection qu'elle traduisait par des caresses et des baisers. Les mères aiment leur enfant pour sa beauté, son intelligence et sa force; elles l'aiment aussi pour sa laideur et sa faiblesse; elles sont alors pour lui d'autant plus prodigues d'amour, qu'elles le sentent plus isolé, plus impuissant à faire naître la sympathie, et elles éprouvent une joie de touchant égoïsme à se dire : « Je suis tout pour lui, je le fais vivre, je l'entoure, il n'a que moi au monde ! » Dans certains moments, elles le voudraient encore plus pauvre et plus déshérité, pour avoir à le chérir davantage et le posséder plus complétement.

Peut-être y avait-il dans l'affection d'Adèle pour son père le germe de ce sentiment-là. Lorsqu'il était assis au coin du feu, le soir après dîner, ayant sur ses genoux sa fillette qui lui refaisait le nœud de sa cravate, ou taquinait les mèches de ses cheveux, M. Cibot

se sentait renaître, les fantômes s'évanouissaient; il se trouvait fort, hardi, sans crainte; il devenait bavard, prodigue de gestes aisés; il racontait des histoires, et sa gaieté, tout heureuse d'être à l'aise, devenait bruyante comme un bambin qui fait l'école buissonnière.

Adèle adorait cette intimité du soir, où son père lui apparaissait tel qu'elle l'aurait voulu voir toujours; elle était heureuse de l'avoir bien à elle, et ils bavardaient comme deux enfants. Et puis sur la question la plus simple du monde, M. Cibot se troublait tout à coup, toussait, se levait, faisait semblant de chercher quelque chose.

— Mon Dieu, où ai-je mis ma tabatière? Tu n'as pas vu ma tabatière, petite?... Tiens, il est déjà neuf heures! Ne vas-tu pas te coucher, mon enfant?

Elle regardait son père avec curiosité, lui disait bonsoir et regagnait sa chambre en pensant : « Qu'ai-je pu dire qui ait si fort embarrassé papa? »

Mais laissons Adèle raconter elle-même ses impressions.

III

SOUVENIRS D'ADÈLE

A partir de ce soir où j'entendis les mauvaises paroles de Joseph, il me sembla que ma vie était changée. J'embrassais ma poupée à chaque instant, j'avais un besoin extrême de tendresse, je n'osais plus regarder mon père en face de peur de comprendre ce quelque chose d'étrange qui était dans sa vie et que je devais ignorer. J'allais m'asseoir au fond du jardin sous un lilas, et là je me disais : « C'est vrai, pourquoi mon pauvre papa est-il ici tout seul, tandis que maman est là-bas à Paris ou aux eaux? » Malgré moi, je pensais à toutes les familles de la ville où père, mère et enfants vivaient en paix sous le même toit. Je comprenais qu'il y avait là-dessous

quelque chose d'inexplicable et de mystérieux, puisque personne n'en parlait devant moi et que les domestiques eux-mêmes n'en causaient qu'en cachette. Je me figurais alors ma mère avec ses longues jupes qui traînaient sur le marchepied lorsqu'elle descendait de voiture, je me rappelais son petit lorgnon d'or qu'elle promenait sur tout le monde et sur papa aussi; sa voix un peu aigre, sonore et agile, — il y avait des moments où je ne la comprenais plus tant elle parlait vite. — Il est vrai que je la voyais trop rarement pour m'habituer à sa façon de parler; elle ne venait guère que deux ou trois fois par an nous faire visite et ne restait en moyenne que huit ou dix jours. Ma foi, c'était bien assez. Durant ce temps, la maison était en l'air, on entendait toutes les sonnettes tinter à la fois, et moi j'étais comme oubliée dans ma petite chambre, où l'on m'apportait mon dîner. De temps en temps, mon bon ami Chambon, qui semblait glisser sur le parquet tant il marchait doucement, me venait prendre et m'emmenait promener le long de la rivière jusqu'au pied de la montagne, souvent même il

me faisait dîner chez lui. J'en étais bien heureuse, car ma vie n'était pas gaie lorsque maman était à la sous-préfecture. Ce n'était alors que visites, dîners, soirées, dont je n'étais pas, bien entendu. Mon pauvre père lui-même n'était plus reconnaissable. Affairé, inquiet, il restait le matin enfermé avec Marianne pour discuter le dîner, inventer une surprise, combiner de petits plats, et lorsque par hasard mon regard rencontrait le sien, en traversant le corridor ou en descendant l'escalier, il baissait les yeux comme un homme qui aperçoit un créancier et m'embrassait bien vite au front, en me disant :

— Je suis pressé, petite.

Il me faisait de la peine, car je savais bien qu'il n'avait pas mauvais cœur. Quant à ma mère, au seul frou-frou de sa robe qu'on entendait dans toute la maison lorsqu'elle s'étalait sur le sopha du salon, je serais rentrée sous terre. Je devenais presque aussi rouge que mon père, sous son regard clignotant, et lorsqu'elle avançait sa main gauche pour me prendre le menton, — elle n'y manquait pas à son arrivée et à son départ, —

j'aurais voulu être bien loin. Je crois que papa se rendait compte de ce que j'éprouvais, mais il n'avait pas l'air de comprendre, et d'ailleurs il était toujours si ému, si troublé, si frémissant, qu'on ne voyait pas très-clair en lui.

C'est surtout cette vilaine Clémence que je détestais. Clémence était la femme de chambre de ma mère, elle ne quittait jamais sa maîtresse, même en voyage, et tous les matins lui montait, vers neuf ou dix heures, son chocolat qu'elle prenait dans son lit.

Je la vois encore cette grande fille avec son petit bonnet à rosettes toujours prêt à s'envoler, ses yeux ronds et aigres, ses bandeaux brillants collés sur son front, son air insolent, ses gestes trop aisés... Je la vois encore, montant l'escalier la tasse de chocolat à la main et fredonnant des airs qui semblaient faits pour elle. Je ne comprenais pas les paroles de ces chansons qui venaient de Paris, mais je me souviens qu'en les écoutant Joseph riait de son gros rire bête et restait ébahi, la serviette ou le plumeau sous le bras. Elle chantait toujours, cette grande Clémence au nez

retroussé ; elle chantait même devant mon père, qui ne semblait pas exister pour elle, et ne témoignait un peu de politesse qu'à ma mère qui, du reste, la traitait trop familièrement ; au moins, cela me produisait cet effet-là. Je me souviens qu'un soir, après dîner, comme Sultan, qui était un beau chien que j'aimais beaucoup, me poursuivait en jouant, je marchai par mégarde sur la jupe de Clémence, qui traversait la cour, et je fis une grande déchirure longue comme le bras. Je ne l'avais pas fait exprès! Ce qui n'empêcha pas la femme de chambre de se retourner furieuse en entendant le craquement de l'étoffe et, me prenant par le bras, de m'allonger sur la joue un soufflet. Du coin de l'œil, j'aperçus mon père qui détournait la tête.

— Qu'est-ce que vous a fait cette petite sotte? cria ma mère qui était à la fenêtre. Venez me coiffer, Clémence, venez, mon enfant.

La petite sotte, c'était moi. Je restai seule, j'appelai Sultan, j'embrassai son gros museau et je fondis en larmes dans ses longs poils. Oh! que j'étais malheureuse ce soir-là!

Mais je n'en finirais pas si je voulais ra-

conter toutes les heures de mon enfance qui ont laissé une trace en moi. A quoi d'ailleurs cela servirait-il? Tous les petits chagrins d'alors me paraissent être maintenant insignifiants et incolores!

Je venais d'avoir onze ans, lorsqu'un jour, en septembre, ma mère, qui s'était arrêtée à la sous-préfecture en revenant des eaux, me fit dire par sa femme de chambre qu'elle m'attendait au salon.

A peine fus-je entrée, que ma mère, du fond du fauteuil où elle était étalée, me dit sans autre préambule :

— Petite, te voilà grande, je vais te conduire en pension, tu partiras demain avec moi. Elle a tout ce qu'il lui faut, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en se retournant du côté de papa, qui était fort rouge et pliait des journaux.

— Oui, oui, fit-il, je crois bien que oui. Tu comprends, ma petite Adèle, il faut bien commencer ton éducation, devenir grande fille. Il souriait en disant cela, mais ne me regardait pas et pliait ses journaux avec animation. Il était devant ma mère presque aussi intimidé que lorsqu'il était en uniforme, et moi

j'en étais furieuse pour lui. Je n'avais jamais songé qu'il fallût un jour quitter la sous-préfecture. C'était une fameuse tuile qui me tombait sur la tête!

Ma mère bâilla derrière sa main, examina ensuite ses ongles de fort près, — elle aimait à se figurer qu'elle était myope, — puis elle me dit en s'accoudant :

— Sais-tu lire, petite?

— Mais oui, maman, je sais lire.

— Eh bien, tant mieux, je suis ravie. Va préparer tes affaires, Clémence t'aidera.

Le lendemain, nous manquâmes le départ du matin parce que maman dormait et que personne ne voulut la réveiller; ce ne fut donc que le soir que nous montâmes en voiture.

Mon pauvre père nous accompagna jusqu'à la diligence, et là, tandis que ma mère se retournait, il me glissa dans la main deux pièces de cinq francs entortillées dans du papier blanc.

— Pour tes petites dépenses, ma chérie, me dit-il tout bas et comme à la dérobée. Chut! chut! ne dis rien.

Je le regardai : il avait les yeux pleins de larmes et me serrait le bras à me faire crier. Je lui baisai la main, et ce fut tout.

Dans un coin de ma valise, j'avais mis ma poupée, soigneusement entortillée à cause des cahots, et tout près de là, deux coquillages que le matin j'avais ramassés dans le sable du jardin, puis une mèche de beaux poils longs et doux que j'avais coupés sur le cou de Sultan, puis... bien d'autres petites choses encore qui résumaient ma vie passée.

Le regret est amer dans le cœur des enfants. Les chers petits sont faits pour espérer, non pour se souvenir, et lorsque la crainte du lendemain les oblige à tourner la tête, ce n'est que le cœur bien gros qu'ils regardent en arrière.

Quand je fus installée dans le coupé de la diligence, je me blottis dans un coin. Je faisais tous mes efforts pour ne point paraître trop émue devant ma mère, qui ne l'était pas du tout; mais tous mes petits souvenirs arrivaient en foule, se pressaient autour de moi, et les plus minces détails de ma vie d'enfant, ceux-là même que j'avais oubliés, se dres-

saient devant moi comme pour me dire adieu.

C'est une bonne chose que de voir au départ tant de bons amis prêts à vous tendre la main, mais cela fait bien de la peine.

Au sortir de la ville, la voiture prit la route, qui monte en tournant, de sorte que du fond de mon coin j'apercevais la petite ville, la rivière, le pont et tout, tout, jusqu'à l'humble hôtel de la préfecture qui se détachait en noir sur le soleil couchant.

Dans le jardin dont je distinguais la masse verdâtre, il me sembla que j'apercevais un point noir; était-ce mon père qui de loin regardait la diligence, ou bien M. Chambon qui quittait le bureau? Comme tout cela était loin!

Je détournai la tête, je fermai les yeux, mais je voyais toujours en moi-même la petite ville, les grandes montagnes et M. Chambon me souriant en frottant sa manche.

— Recule-toi, que j'étende mes jambes, me dit maman tout à coup.

IV

(Suite.)

La maison qu'habitait ma mère, à Paris, était si neuve et si blanche que j'en fus éblouie. La lumière du gaz qui éclairait la façade me révélait une quantité prodigieuse de sculptures, qui semblaient avoir été appliquées là en hâte et après coup.

Je n'avais rien vu de semblable, et, tandis qu'on déchargeait les caisses, je restai le nez en l'air, contemplant cette façade riche et songeant à ces boutiques de porcelaines variées qui s'installaient là-bas, le jour de la fête.

— Voyons, petite niaise, que fais-tu là? me dit ma mère, entre donc.

L'appartement était à l'entresol; il était

fort bas de plafond et plein comme un œuf. Il y avait là un fouillis indéchiffrable, un encombrement de meubles placés à l'aventure, de sorte qu'il était difficile de faire un pas sans se heurter quelque part : beaucoup d'objets dorés et tortillés, quelques nuages peints dans le plafond, des boutons de porte en cristal bleu et dans toutes les pièces, un tapis devenu légèrement chauve sous la caresse trop fréquente des portes et des chaussures.

Le salon de la préfecture, si vide et si froid, ne ressemblait guère à celui-là ! Aussi je pensai tout de suite que maman devait être beaucoup plus riche que mon père.

On m'avait préparé un lit de sangle dans la salle à manger.

— Ne défais pas ta caisse, me dit ma mère de la pièce voisine, demain matin je te conduirai à ta pension.

Je me retournai vers ma valise qui était près de mon lit, ficelée avec soin et ornée de son étiquette que j'avais écrite moi-même de ma plus grosse écriture. Ce qui m'étonna, c'est que l'étiquette que j'apercevais maintenant ne ressemblait pas à celle que j'y avais

mise. J'avais écrit : *Mademoiselle Adèle Cibot*, et je lisais : *Mademoiselle Adèle C. de Larive*. J'avais bien remarqué depuis longtemps que l'on appelait papa M. Cibot et maman madame *Cibot de Larive*, ou plus ordinairement madame de Larive, à cause de ma grand'mère maternelle qui s'appelait madame Delarive. Il n'y avait donc à tout cela rien de bien extraordinaire, mais j'aurais préféré Cibot tout court. Je ne sais trop pourquoi. Il en est des noms comme des habits, on a des préférences. Au reste, j'étais très-fatiguée et je ne tardai pas à m'endormir.

Le lendemain, après une bonne heure de course, la voiture qui nous emportait, ma mère, moi et la valise, s'arrêta dans une rue étroite, déserte, devant une porte cochère munie en son milieu d'un petit guichet grillé. Au-dessus de cette porte était une grande planche sur laquelle on lisait : *Institution Rambour*. A droite et à gauche, sur les pilastres de la porte, deux vases en fonte un peu trop gros. Au-dessus du mur, couvert d'affiches, on voyait quelques arbres grêles et gris de poussière, assez semblables à

ceux des guinguettes que j'avais remarquées en approchant de Paris.

— Enfin, fit ma mère, voilà la pension; cet imbécile de cocher a pris le plus long; voyons, descends, dépêche-toi.

C'est derrière cette porte cochère, flanquée de ses deux vases en fonte, que je passai huit ans de ma vie.

J'ai toujours entendu dire qu'on s'habituait à tout, mais je crois qu'il y a beaucoup d'exceptions à cette règle-là. Dieu! que je me trouvai seule, oubliée, dans cette institution Rambour! Que le jardin, encaissé dans ses quatre murs, me parut triste et désolé! L'herbe y avait disparu sous le piétinement des élèves; partout où les mains avaient pu atteindre, l'écorce des acacias était luisante et polie comme le dossier d'une chaise. Pauvres arbres! on eût compté leurs feuilles sans se fatiguer beaucoup : ils avaient cette expression de fatigue, d'indifférence et de désillusion que l'on remarque dans la physionomie de ceux dont la carrière est manquée.

Le long du mur, dans une ombre éternelle, étaient nos jardins. Longue bande de terrain,

étroite comme le trottoir d'une ruelle et divisée en tout petit morceaux. Chacune de nous avait le sien et le cultivait à sa guise. J'y vis tenter des modes de culture bien hardis! J'y vis semer des petits pois mêlés à du sucre en poudre, et planter des pieds de violettes entortillés dans des chiffons de flanelle pour empêcher les refroidissements.

C'était une folie, que ce jardinage! Et lorsqu'arrivait le printemps, on y pensait toute la journée, on y rêvait la nuit, et, s'il faisait du vent, on s'échappait de la classe, sous un prétexte quelconque, pour aller planter sa règle en guise de tuteur et prévenir les accidents. Au jour de sortie, lorsqu'on rentrait le soir, le parloir ressemblait à un marché aux fleurs : chacune rapportait son pied de violette, de marguerite ou son rosier pompon; et celles qui étaient bien avec la sous-maîtresse allumaient un bout de bougie et couraient au jardin planter bien vite leurs fleurs avant de se coucher.

Tout cela me faisait envie, mais je ne sortais jamais; ma mère me venait voir deux fois par an, de sorte que mon jardinet était le

plus pauvre et le plus vide de tous. Je ne l'en aimais pas moins pour cela, au contraire : il me semblait qu'entre nous deux il y avait des points communs, une sorte de sympathie secrète; n'ayant rien à planter, je remuais la terre, je creusais des vallées, je construisais des montagnes, et, dans les fonds, je disposais de petites pierres qui, pour moi, figuraient la sous-préfecture, la vieille église, et tout ce que j'aimais.

J'aurais bien acheté des fleurs avec les deux pièces de cent sous que papa m'avait données, mais j'aimais mieux conserver ces deux pièces dans leur morceau de papier. Je n'étais point avare, seulement, en regardant cet argent, je me rappelais les yeux pleins de larmes de mon pauvre père, et ce souvenir me causait une peine agréable.

Souvent une de nos sous-maîtresses qui m'aimait bien, — elle était orpheline, — m'emmenait avec elle au parloir durant la récréation. Elle pensait me distraire, mais tout ce monde qui s'embrassait, toutes ces mamans et ces petites filles qui causaient, mangeaient des gâteaux et riaient de si

bon cœur,me donnait des envies de pleurer.

La mère d'une de mes compagnes, ma voisine de jardin, m'avait bien dit une fois :

— Ma petite Adèle, venez donc avec Marie au parloir; cela me fera grand plaisir, j'apporterai deux gâteaux au lieu d'un...

C'était bien aimable, et j'avais été au parloir avec Marie. Mais le pauvre baiser qu'on m'y donnait me faisait l'effet du petit sou qu'on jette au malheureux. L'isolement rend aigre et susceptible ; il est bien des gens qu'il a dû rendre méchants.

Et puis, à la seconde visite, la mère de Marie me dit :

— Vous êtes donc seule à Paris, ma petite Adèle ? Vos parents habitent l'étranger, sans doute ?

— Non, madame, maman est à Paris.

— Ah !... je croyais...

Elle n'en dit pas plus, et je ne retournai plus au parloir; je n'aimais pas ces questions-là.

Mon père m'écrivait bien de temps en temps, mais peu à peu sa correspondance s'était ralentie, et ses lettres étaient devenues si

hésitantes, si gauches, si voilées, que j'aurais presque préféré ne les pas recevoir. Peut-être s'imaginait-il que je montrerais ces lettres à maman, et cette pensée coupait-elle court à son expansion?

Il se trompait joliment : ma mère me faisait une visite tous les six mois et ne s'occupait guère des lettres que je recevais.

Elle arrivait en grande toilette, s'étalait dans le parloir, et le plus souvent, en me voyant entrer, me disait de loin à haute voix :

— Comme tu es fagotée, petite! où est madame Rambour? Mon Dieu, cette enfant estelle fagotée!

Tout le monde nous regardait, et la maîtresse de pension arrivait bientôt.

— Dites-moi, ma chère madame Rambour, pourquoi ma fille est-elle mise de la sorte? c'est de la démence, en vérité!

— Mais, madame, je crois avoir eu l'honneur de vous écrire deux ou trois lettres pour vous dire qu'Adèle avait besoin de vêtements.

- Attendez donc, ma chère madame Ram-

bour... vous pourriez bien avoir raison; en effet, mais ces lettres me sont sorties de la tête. Je vais prendre note de tout cela, car, en vérité...

Alors ma mère tirait de sa poche un petit calepin en cuir de Russie, cherchait longuement parmi ses breloques un crayon en argent qui s'y trouvait suspendu, et écrivait vite, vite, en tenant le petit cahier à un pouce de son nez.

Et huit ou dix jours après je recevais une robe décolletée, ornée de ruches, prétentieuse comme celle d'un bébé des Tuileries, et ayant une jupe trop courte de trois doigts.

Il faut être femme pour comprendre ce qu'éprouve une fillette lorsqu'elle est forcée de se montrer à tout le monde affublée d'une robe semblable. Que de fois ai-je fait la malade pour ne point aller en promenade dans mon costume de danseuse de corde !

Sophie, qui était méchante, — oh ! l'aspic! — ne manquait pas l'occasion de donner un coup de dent, et, lorsqu'elle me voyait ainsi parée :

— Bonjour! mon petit ange, me disait-

elle en me caressant le menton; bonjour, mon petit agneau ; fais la risette, mon chéri. Est-il coquet pour son âge, ce petit bébé-là!...

Et tout le monde riait à se tordre. Je la détestais, cette grande Sophie.

J'ai tort de repenser à tout cela. Quand je me rappelle une seule des petites misères d'autrefois, elles me reviennent toutes à la file, et j'emplirais des volumes avant d'avoir tout dit. Ce n'était encore rien dans l'été: mon amour-propre seul souffrait; mais en hiver c'était une autre affaire : je me vois encore à l'église durant les longs offices de la semaine sainte, grelottant sous ma petite pèlerine de taffetas. Par bonté, madame Rambour me passait son gros manchon, que je serrais contre moi, et, au contact de cette fourrure, dont les longs poils me chatouillaient le menton, je songeais à mon Sultan, l'ami d'autrefois. Qu'était-il devenu, le pauvre animal?... A quelque temps de là, je fus frappée des changements étranges que subirent les allures de ma mère. Depuis plusieurs années déjà, je m'étais aperçue qu'elle

essayait de ne point vieillir trop vite; son obstination à m'habiller comme une enfant me le prouvait assez.

Peu à peu sa mise était devenue plus voyante et plus tapageuse, ses coiffures plus excentriques, le timbre de sa voix plus aigu et plus vibrant, ses gestes plus osés; mais un beau jour elle dépassa toute limite : elle vint à la pension avec un chapeau garni de boutons de roses et des sourcils noirs comme l'ébène : jamais je ne lui avais vu ces sourcils-là.

Elle s'aperçut que je la regardais avec attention, mais elle me fixa avec une expression si dure, que je baissai les yeux. Oui, vraiment, il me sembla qu'il y avait de la haine dans son regard. Que lui avais-je donc fait, pourtant? Elle parla beaucoup, avec une volubilité encore plus grande qu'à l'ordinaire, des soirées auxquelles elle avait été, des toilettes à la mode, du jaune qui ne lui allait pas, et de mille autres choses encore. Elle ne songeait pas à m'intéresser, elle parlait pour faire du bruit, et sans doute se distraire. Elle s'arrêtait de temps en temps, fixait un point

imaginaire, et, tout à coup, partait d'un éclat de rire qui me faisait tressaillir.

Quand vint l'heure de nous séparer, je m'avançai pour l'embrasser; ma mère me repoussa doucement de la main.

— Non, tu as trop chaud; adieu, petite.

Je crois qu'elle s'était étalé sur les joues je ne sais quoi de blanc et de rose, et sans doute elle craignait que mon baiser ne dérangeât son teint.

Je savais bien que maman ne pouvait pas être une toute jeune femme, m'ayant eu fort tard, mais je n'avais jamais calculé son âge. Ce jour-là, cependant, ses rides me sautèrent aux yeux, à cause des boutons de rose qui semblaient rire aux éclats, et au milieu des boucles inquiètes de sa coiffure, sous les couleurs virginales de son teint, je la trouvai vieillie de dix ans.

C'est sans doute pour cela que cette visite m'est restée dans l'esprit.

V

La première communion d'Adèle, qui avait alors douze ans passés, fut retardée d'un an par une maladie assez grave qui la retint au lit pendant près de trois mois.

Aux premiers symptômes, madame Rambour écrivit à madame de Larive pour lui annoncer l'état de sa fille.

Cinq ou six jours après, on reçut une réponse sur papier rosé, cartonné, à tranches dorées, écrite d'une petite écriture menue, rapide et pointue.

Madame de Larive était désolée de l'indisposition de sa chère fillette, mais elle était retenue par quelques affaires importantes. Elle recommandait la petite malade aux bons soins de madame Rambour... etc. Le fait est que la mère d'Adèle avait toujours eu une peur

excessive des maladies contagieuses, et avait profité de l'occasion pour aller prendre un peu l'air des champs.

Sur la demande d'Adèle, madame Rambour écrivit alors à M. Cibot. Celui-ci répondit immédiatement. C'était une lettre singulière: le pauvre homme, prévoyant sans doute que sa réponse serait lue par sa femme et par la maîtresse de pension, avait été pris d'un de ses accès de gaucherie et de timidité.

« Madame, écrivait-il, j'apprends par votre lettre, en date du 7 courant, à laquelle je réponds immédiatement, pensant vous rassurer ainsi que la petite malade, désirant surtout vous remercier des soins que vous lui donnez et auxquels madame de Larive sera excessivement sensible, veuillez le croire; j'apprends, dis-je, que ma petite Adèle est sous l'influence d'une indisposition, explicable sans doute par les variations brusques de température qu'amène fatalement un changement de saison; vous m'annoncez en même temps qu'un peu de mieux s'est manifesté. Madame de Larive, dont la santé délicate demande beaucoup de ménagements, accueillera avec

grand plaisir l'annonce de ce mieux, qui fera cesser les inquiétudes qu'en pareil cas une mère ressent toujours, et qui, veuillez le croire..., etc., etc. »

Il mettait au bas de la lettre un affectueux baiser pour sa petite Adèle et signait, au milieu d'une laborieuse paraphe, un tout petit Cibot suivi d'un gigantesque de Larive.

Madame Rambour fit transporter Adèle dans une chambre voisine de la sienne, et la soigna comme son propre enfant.

Un jour où la fièvre s'était un peu calmée, la chère petite sentit que ses bras étaient perdus dans des manches de chemise beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire.

— Mes chemises sont devenues énormes, dit-elle de sa voix faible à madame Rambour, qui se trouvait là.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon enfant, vous êtes mieux, ce soir, n'est-ce pas? Allons, ma petite Adèle, du courage; ne sortez pas vos mains du lit; nous irons faire une fameuse promenade ensemble quand vous serez rétablie.

Mais comme la malade continuait à regar-

der la manche de chemise, la maîtresse de pension se mit à sourire.

— Cela vous intrigue donc beaucoup, petite curieuse? eh bien, voici la chose : les malades ont besoin de beaucoup de linge, et vous n'en avez pas assez; madame votre mère ayant oublié de vous en envoyer, alors j'ai eu recours au mien; elles sont un peu grandes, ces chemises, mais à la guerre comme à la guerre!... Ne vous découvrez pas, ma chère, ne vous découvrez pas.

Et elle lui remonta bien soigneusement la couverture sous le menton, comme font les mères lorsqu'elles vont le soir embrasser leur enfant endormi. Elle lui souleva la tête, ajusta l'oreiller, et, comme elle effleurait le visage de la malade, elle sentit sur sa main un long baiser et vit dans les yeux d'Adèle deux grosses larmes qui glissaient le long de ses joues pâles.

La convalescence arriva enfin; c'est l'heure où la famille est douce pour les petits êtres qui renaissent à la santé; c'est dans les bras de la mère qu'ils aiment à se réfugier, c'est là qu'ils mettent à l'abri leurs faiblesses; c'est

sous les caresses et les baisers qu'ils se réchauffent et reprennent goût à la vie. La tendresse, le soleil et l'air pur sont alors les seuls spécifiques qui hâtent la guérison, spécifiques merveilleux, médecine adorable qui s'avale le sourire aux lèvres et réchauffe le cœur en même temps qu'elle achève de guérir le corps.

Il faut être juste; mais quand on accepte la vie logique et naturelle, les impressions, les sentiments et les désirs s'enchaînent admirablement. C'est au moment où l'enfant a besoin de caresses, de chaudes gâteries, d'affection tendre, de petits soins incessants, c'est à ce moment qu'il devient lui-même plus affectueux, plus doux, plus séduisant. Son petit corps amaigri et faible ne demande qu'à se réfugier dans vos bras, et sa tête se penche d'elle-même sur votre épaule. Sa chair, transparente comme un albâtre à peine rosé, invite au baiser. Il a je ne sais quoi de langoureux, de plaintif et de tendre qui vous appelle et vous attire. Il est, sans s'en douter, le plus séduisant du monde, si bien que la fatigue qu'il vous cause est comme une ré-

compense dont on est tenté de le remercier.

Dans la nature végétale, non loin du poison est d'ordinaire le remède; dans la nature morale il en est de même, et si l'on était sage lorsque le chagrin, la peine et le découragement arrivent, au lieu de se jeter par la fenêtre, on fouillerait aux environs et l'on trouverait la consolation qui vous attend dans un petit coin.

La fortune, peut-être bien, sourit aux audacieux, mais le bonheur est aux sédentaires; c'est folie que de courir après: il vient lui-même vous rendre sa visite lorsque le logement est propre et qu'on a su d'avance disposer un fauteuil pour lui.

Les mères qui n'ont point veillé au berceau de leur enfant et se plaignent plus tard du vide et de l'isolement, sont comme ces vieillards qui gémissent de mourir rôtis par le soleil, n'ayant pas pris la peine au printemps de leur vie de planter devant leur cabane un ou deux arbres pour s'abriter.

Si au lieu d'entourer la morale de bandelettes en papier doré et de devises écrites en latin, on l'avait présentée comme une chose

toute simple, indispensable à la vie de tout le monde, et dictée par le plus simple bon sens, les choses, je m'imagine, eussent été beaucoup mieux. Tout le monde sera heureux le jour où l'on dira d'un malhonnête homme :

— Ce garçon-là est un imbécile qui ne comprend pas ses intérêts.

Mais revenons à notre histoire.

Adèle se trouva bien seule durant sa convalescence. De son lit, où elle restait encore couchée une partie de la journée, elle entendait dans le corridor, qui était au-dessous de sa chambre, le nom de ses compagnes qu'on appelait au parloir, et immobile, la tête appuyée sur sa main, elle cherchait à comprendre le bourdonnement confus des joyeux bavardages.

Parfois elle entendait dans le lointain le roulement d'une voiture, elle suivait le bruit avec anxiété, se figurant que son père ou sa mère étaient peut-être dans cette voiture; et tandis que le roulement devenait de plus en plus sonore, tous les souvenirs d'autrefois se pressaient. dans son esprit; bientôt les chandeliers posés sur la cheminée tin-

taient, la maison tout entière était ébranlée, et le bruit continuait toujours, puis diminuait peu à peu jusqu'à ce qu'il cessât complétement.

Ce qu'il y eut de fâcheux dans cette maladie, c'est que la première communion d'Adèle fut remise, ce dont madame de Larive fut véritablement navrée... Elle attachait, disait-elle, une immense importance à ce grand acte.

La chose avait dans son esprit une telle gravité que l'année suivante elle déclara à madame Rambour qu'elle tenait absolument à ce qu'Adèle fît sa première communion au couvent des dames de Saint-Joseph. C'était un couvent alors fort à la mode qui ne recevait que des pensionnaires de choix.

Madame Rambour ayant fait observer que ce projet rencontrerait sans doute quelque obstacle :

— Je m'en charge, dit madame de Larive; dans une circonstance semblable, il n'y a pas d'obstacle qu'on ne doive surmonter; je ferai tout pour obtenir cette faveur; j'irai, s'il le faut, trouver Mgr qui n'a rien à me refuser.

Ce qu'il y a de certain, c'est que trois semaines avant la première communion la femme de chambre de madame vint prendre Adèle en voiture et la conduisit au couvent des dames de Saint-Joseph où elle était attendue.

VI

— C'est par une faveur toute spéciale, ma chère enfant, lui dit la mère supérieure en lui prenant les mains, c'est par une faveur toute spéciale, bien due aux vertus exquises de votre digne et excellente mère que nous vous recevons pendant quelques semaines. J'espère, ma chère amie, que vous vous montrerez digne d'un tel privilége. N'est-ce pas, mon enfant? Vous en serez reconnaissante?

— Oui, madame, fit Adèle en rougissant.

— Appelez-moi ma mère.

— Oui, ma mère.

— Très-bien. Allez en paix, mon enfant, allez.

Adèle sentit sur sa joue un petit soufflet amical et doux comme le frôlement du satin.

Le temps qu'Adèle passa dans ce couvent laissa dans son esprit un souvenir ineffaçable. Son entrée fut comme une extase. Le printemps commençait, les arbres se couvraient de petites feuilles tendres et fraîches, tout était tranquille et reposé, on ne respirait pas là le même air qu'ailleurs. Les bonnes sœurs entouraient la jeune fille de cajoleries et de caresses, et leur physionomie était, sous les larges tuyaux de leur bonnet blanc, tellement angélique, leur regard tellement doux, que sur un signe on leur eût donné son cœur. Adèle enviait le sort des pensionnaires qui, d'un bout de l'année à l'autre, vivaient dans ce paradis, et elle se demandait pourquoi sa mère ne l'avait point fait entrer tout d'abord chez ces dames de Saint-Joseph.

Le mot couvent lui-même n'est-il pas délicieux? Il est modeste, contenu, doux aux lèvres comme un bonbon à la crème. Couvent! C'est sourd, discret, un peu voilé, mystérieux, ce qui ne nuit pas. On le devine, il n'y a point là de regard curieux. Ce mot n'éclate pas avec fracas, rien de sonore et de brillant, mais un charme intérieur, un bonheur intime.

Pour tout le monde ce n'est qu'un mot sans accent; pour tout le monde aussi le couvent n'est qu'une enceinte entourée de grands murs sombres, cela est vrai; mais derrière ces murs les lilas fleurissent, les allées ombreuses serpentent et s'entre-croisent. Les arbres y sont beaux parce qu'ils poussent dans une terre bénie; les fleurs y sont embaumées parce qu'elles serviront à l'ornement de l'autel, les âmes sont épanouies. Tout enfin derrière ces murs est heureux et tranquille parce que Dieu y sourit à l'aise, se sentant chez lui et au milieu des siens.

Le prédicateur qui prêchait la retraite était, de l'aveu de toutes ces demoiselles, un orateur hors ligne. Adèle fut émerveillée d'une éloquence aussi brûlante. Il y eut surtout, peu de temps après son arrivée, un sermon sur l'enfer qui l'impressionna énormément. L'orateur avait parlé avec tant d'entraînement et de chaleur qu'on apercevait sur son front la trace bleuâtre de ses veines gonflées; le long de ses joues écarlates on voyait cheminer de grosses gouttes de sueur qui laissaient sur la chair, à l'endroit de la barbe surtout, une

longue trace humide et brillante. L'orateur, qui s'était d'abord essuyé fréquemment le visage, avait bientôt renoncé à l'usage de son mouchoir et s'était abandonné tout entier, de sorte que c'était un spectacle à la fois pénible et entraînant. On eût voulu l'arrêter et l'inviter à se rafraîchir, mais l'enthousiasme était irrésistible, et au milieu de cette tempête de gestes et de paroles, devant cet homme éperdu ayant le blanc des yeux injecté, la figure violette, le coin des lèvres blanc d'écume, on se disait malgré soi : Les damnés les plus tracassés ne sauraient être dans un état plus lamentable.

Ce prédicateur était pourtant à la ville un homme fort calme, et en dehors de son travail, lorsqu'il était séché, c'était la douceur même. Il aimait à venir, pendant la récréation, s'asseoir sur un petit banc en pierre qui se trouvait sous les tilleuls. Lorsqu'on le voyait arriver avec sa démarche lente, son regard doux et un peu voilé, son geste affable, on chuchotait : « Voilà le bon père, voilà le bon père ! » Deux ou trois grandes passaient la main sur leurs bandeaux, — il faut être poli, —

et respectueusement on allait à sa rencontre, on s'approchait en baissant les yeux et on lui faisait ainsi cortége jusqu'au petit banc derrière lequel était une statue en plâtre de la Vierge, dont le cou était chargé de chapelets.

Le bon abbé, en approchant du banc, prenait un air grave, saluait sans affectation la statue, se retournait avec précaution comme on le fait lorsqu'on regrette de tourner le dos à quelqu'un, puis s'asseyait avec le même air austère qu'il conservait pendant quelques instants comme poursuivi par quelque pensée d'importance; enfin il passait sa main sur son visage, et souriant :

— Approchez-vous, mes enfants; voilà une belle matinée, n'est-ce pas? disait-il.

C'était bien peu de chose, me direz-vous; eh bien! on se sentait électrisé, parce qu'on opposait malgré soi à ce visage calme et souriant, à ces paroles conciliantes et onctueuses, la physionomie violente, enflammée, terrible qui vous avait fait frémir la veille au soir; parce qu'on devinait sous ce langage simple et bienveillant des torrents d'éloquence fougueuse et terrible. Et tous ces petits chéru-

bins restaient là immobiles, bouche béante, comme devant un fusil chargé.

Je crois que le bon abbé avait conscience de l'impression qu'il produisait sur son jeune auditoire; on devinait cela à la simplicité un peu affectée, à la douceur un peu trop angélique qui arrondissait ses gestes et veloutait sa voix. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et souvent, durant ces pieuses causeries, l'orateur poussait la condescendance jusqu'à mettre la main sur le front de la plus proche, ainsi que dans les bas-reliefs on représente Jésus au milieu des enfants.

Si vive que fût l'impression produite par le prêtre sur Adèle, celle-ci évitait cependant avec le plus grand soin de se trouver à la portée de sa main. Voici pourquoi. — Il faut que nous tenions absolument à reproduire ici les plus intimes pensées de notre héroïne pour nous permettre d'entrer dans d'aussi minces détails.

La main du bon père était grasse et molle, c'était une main tranquille et reposée, ayant cette blancheur un peu trouble et chaude qui, chez les gens du Midi, peut être causée

par les ardeurs du soleil, mais qui, chez les gens du Nord, est produite souvent par l'irrégularité des ablutions et les oublis d'une toilette trop hâtive. Les ongles de cette main, bombés et bien enchâssés dans les chairs, n'étaient pas nets, et le filet grisâtre qui les couronnait faisait naître dans l'âme des doutes involontaires.

Adèle voyait toujours cette main pétrissant le vaste mouchoir dont l'orateur se servait pour essuyer fiévreusement la sueur qui coulait de son front ou dans lequel il se mouchait bruyamment avant de prendre une petite prise qu'il dissimulait du reste fort adroitement. De sorte que la chère enfant éprouvait pour cette main et pour ces ongles une espèce de répulsion. Moralement, leur contact l'eût flattée, mais physiquement elle en redoutait beaucoup l'approche. — Il se trouvera peut-être quelques lecteurs qui verront dans ce fait un germe d'impiété; je crois qu'il faudrait d'autant moins juger Adèle sévèrement dans cette affaire-là, que la répulsion dont je viens de parler lui causait de grosses inquiétudes. Elle se demandait s'il n'y avait pas là un

petit péché, et comme en cherchant à s'en rendre compte son œil s'attachait avec une opiniâtreté croissante et dont elle n'était pas maîtresse sur cette main négligée, ses scrupules augmentaient et son trouble aussi.

L'inquiétude causée par toutes ces petites observations la préoccupa tellement que, dans la franchise de son cœur, elle résolut de s'en ouvrir à quelqu'un.

Toutes les personnes qui vivaient dans ce couvent étaient pour elle comme entourées d'une auréole; l'une d'elles surtout avait, par sa ferveur particulière, attiré l'attention d'Adèle. C'était une charmante petite blonde, d'une candeur... étourdissante. C'est elle qui, ayant remarqué qu'un arbre nouvellement planté était mort tout à coup, eut l'idée de le ressusciter par ses prières. On la trouva un matin agenouillée près de ce pauvre arbre et priant de tout son cœur après l'avoir arrosé d'eau bénite. Ce petit fait avait produit une certaine sensation dans le couvent, et malgré les observations sévères qu'on avait cru devoir faire à cause de l'eau bénite puisée au bénitier de la chapelle, on n'en avait pas moins

trouvé dans cet acte la preuve d'une grande confiance en Dieu et d'une ferveur touchante.

Ce fut à cette pieuse jeune fille qu'Adèle confia ses inquiétudes, prudemment, avec mille précautions, bien entendu, car elle sentait qu'il y avait au fond de tout cela une chose fort grave. Elle en fut convaincue par l'attitude contrainte que prit immédiatement sa compagne.

— Je vous plains, mademoiselle, d'avoir ces pensées-là, dit celle-ci en se pinçant les lèvres, au moment où votre confession générale est si proche !

Adèle comprit tout de suite qu'elle était bien coupable.

— Mais, mademoiselle, c'est justement parce que je regrette ces mauvaises pensées que je vous en parle; vous me paraissez si pieuse et si...

— Je fais mon salut comme je peux, mademoiselle, et je ne me charge pas de celui des autres ; ce que je peux vous affirmer, c'est que je vous plains beaueoup. Je dirai un *Pater* et un *Ave* pour vous.

— Mais, mademoiselle, je ne vous demande

pas l'aumône, répliqua Adèle qui se sentait blessée.

— C'est la première fois que j'entends comparer une prière à un petit sou.

— Mais mademoiselle...

— Je ne comprends pas, mademoiselle, qu'étant sujette comme vous l'êtes à des dissipations semblables, vous soyez venue dans ce couvent; dans la première paroisse venue, on vous aurait fait suivre une retraite très-suffisante pour vous.

— Il me reste à vous remercier, mademoiselle.

— Il n'y a pas de quoi, mademoiselle, tout à votre service.

Ce soir-là, en entrant dans la salle où l'on se réunissait pour une petite méditation sur l'éternité, Adèle fut toute surprise d'apercevoir les yeux fixés sur elle. Elle comprit bien que son histoire avait, hélas! fait le tour du couvent, ce qui troubla sa méditation et l'empêcha d'entrer dans le cœur même du sujet.

Cependant, le grand jour étant proche, on commençait à se livrer aux exercices prépara-

toires qui précèdent la confession générale. Embrasser dans un vaste examen sa vie tout entière, réunir en une seule poignée toutes les mauvaises herbes de son passé sans en excepter une seule, tel est le travail délicat qu'il s'agit d'exécuter. Pour des enfants de douze ou treize ans, il faut avouer que la chose n'est point commode. Aussi le couvent tout entier était-il dans une excessive agitation. Les cerceaux étaient abandonnés, les poupées et les cordes se reposaient dans les coins, on ne voyait plus que des poses pensives et des visages réfléchis. Pendant les récréations on apercevait de temps en temps une de ces demoiselles s'éloigner de ses compagnes, s'asseoir sur un banc, tirer de sa poche un crayon, un petit carré de papier, et tracer rapidement quelques notes qu'elle cachait bien vite à la moindre approche. On en voyait se promener deux par deux, trois par trois, et à leur démarche réservée, à l'animation peinte sur leur visage, on devinait sans peine qu'elles discutaient quelque question délicate.

Au milieu de cette préoccupation générale, Adèle faisait comme ses compagnes, quoique

plus naïvement, étant moins exercée; elle cherchait, elle fouillait dans toutes les cachettes de son être, mais de tous côtés elle trouvait les portes ouvertes et les chambres vides. — Ni bien ni mal; c'était désolant, de sorte que le soir elle était un peu triste, comme ces chasseurs qui rentrent chez eux le carnier vide. Elle avait ajouté à sa prière quotidienne ces quelques mots qui peignent bien l'état de son âme :

« Mon Dieu, disait-elle, faites, je vous en conjure, que la journée de demain soit meilleure. »

Et elle s'endormait en pensant à ses voisines qui, pendant toute l'étude du soir, avaient écrit, écrit! Que pouvaient-elles avoir écrit? Le petit ange qui soignait les arbres morts avait depuis deux jours fabriqué un beau cahier en papier glacé dans lequel on la voyait griffonner avec beaucoup d'application. Les feuilles de ce cahier étaient reliées ensemble par une faveur noire nouée très-coquettement. De temps en temps le petit ange prenait sa règle et traçait des raies et des doubles raies, longues ou courtes, suivant le besoin. Parfois

une accolade, et souvent aussi elle changeait de plume pour écrire une note à l'encre rouge.

Adèle observait tout cela, quoiqu'elle fût un peu éloignée, et lorsqu'ensuite elle regardait l'unique feuille de papier qui était devant elle, elle était prise de découragement et se demandait si le bon Dieu ne l'abandonnait pas. Elle avait énormément travaillé pour couvrir cette page, encore y avait-il beaucoup de remplissage, vers la fin surtout. Elle était humiliée, un peu jalouse; n'en voulait à personne cependant et n'accusait qu'elle-même, son manque de mémoire et son aveuglement. On lui avait dit d'être humble et elle l'était de tout son cœur; mais elle ne pouvait éviter certains mouvements de convoitise lorsque le soir, en allant au réfectoire, elle entendait chuchoter autour d'elle :

— As-tu fini, Emma?

— Fini! ah! ma chère! Fini! je ne suis pas une sainte, moi!... fini! et toi?

— Moi, c'est fait, mais c'est à retoucher.

Adèle pensait non sans raison que ces inquiétudes étaient le sûr présage d'une cata-

strophe; elle ne se trompait pas, la catastrophe arriva.

La porte de l'étude s'entr'ouvrit et une voix appela Adèle de Larive à la chapelle. Il s'agissait de la *grande préparatoire.* La pauvre petite sentit son cœur se serrer; il lui sembla en passant que la jeune fille au cahier satiné jetait sur elle un regard de pitié. Tout le monde la regardait. Elle plia son petit papier en quatre, — toute sa fortune, — et se rendit au confessionnal. Lorsqu'elle eut tout lu, ce qui ne fut pas bien long, le bon prêtre la regarda, et d'une voix douce il dit :

— Et ensuite, mon enfant, et ensuite.

— Mais mon père...

— Calmez-vous, prenez confiance, songez que la bonté de Dieu est immense, et qu'en même temps les tortures de l'enfer sont éternelles et effroyables... prenez confiance, voyons, voyons... Et ensuite.

— Mais, mon père, je...

Elle eût payé d'un doigt de sa main une demi-douzaine de péchés assortis.

— Je ne veux pas croire de votre part à une négligence, à une légèreté qui, dans des cir-

constances aussi graves, seraient l'indice d'une impiété précoce et... inqualifiable.

— J'ai été gourmande, murmura l'enfant, qui commençait à perdre la tête.

— Vous me l'avez déjà dit; eh bien, spécifiez. Êtes-vous souvent retombée dans ce vice?

— Oui, mon père. — Sa voix était mourante.

— Spécifiez nettement. Combien de fois par an, par mois... par semaine avez-vous succombé?...

— Depuis ma naissance, mon père?... Je ne sais pas... Tous les jours... peut-être... un petit peu.

— Eh! malheureuse enfant, dit tout à coup le prêtre après avoir regardé sa montre, comment après les salutaires instructions que vous avez reçues, vous trouvai-je aussi mal préparée, aussi indigne de l'absolution? Songez-y! il en est temps encore, imitez vos compagnes qui font un examen si complet et si sérieux de leur vie. Rentrez en vous-même....

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle après

avoir remis son petit papier dans sa poche; j'ai bien certainement des péchés mortels sur la conscience, puisque l'enfant qui vient de naître en est déjà souillé, et je ne peux pas trouver mes crimes! Cela ne prouve-t-il pas que j'ai une misérable nature?

C'est sous cette impression qu'elle eut l'idée de chercher un secours dans un petit livre à couverture jaune, qu'elle avait vu entre les mains de sa voisine de classe, et qui, à en juger par son titre, semblait écrit tout spécialement pour les enfants qui vont faire leur première communion.

Le titre était ainsi conçu : *Cantiques de Saint-Sulpice avec des airs nouveaux à l'usage des catéchismes et maisons d'éducation.*

Elle emprunta ce livre et, l'ayant ouvert, elle lut au haut d'une page : Examen de conscience.

Il lui sembla que Dieu lui souriait. Elle se précipita sur ce morceau avec l'avidité d'un malheureux qui n'a pas mangé depuis huit jours.

Cet examen de conscience, imprimé en

petit texte, couvrait douze ou quinze pages; quel trésor ! Elle allait enfin apprendre à se connaître, et puis, au fond, elle éprouvait une sourde curiosité, un pieux désir de soulever le voile qui cachait tant d'infamies. Ces douze pages lui semblaient être le livre du diable, dont son esprit était préoccupé. Elle eût voulu ces quinze pages exceptionnelles en papier rouge, elle les eût voulues entourées d'un gros filet noir, zébrées de caractères phosphorescents et inintelligibles. Elle eût voulu, en un mot, une mise en scène plus soignée et plus en rapport avec la gravité des circonstances.

C'était horrible ! Elle entra dans ce chapitre comme on entre chez le dentiste. — Quoi qu'il en soit, elle commença avec avidité :

« *Pour vous exciter à la contrition, lisez posément les motifs et les sentiments qui suivent, vous efforçant d'en bien pénétrer votre cœur.*

« *Par mes péchés, j'ai mérité d'être précipitée en enfer.*

« *Pourrais-je bien demeurer au milieu de ces brasiers dévorants... d'infortunées vic-*

times, semblables à de l'airain fondu, embrasées de toutes parts sans être consumées !... J'entends des grincements de dents, des cris de rage et de désespoir, des imprécations, des blasphèmes. »

Peut-être notre chère enfant avait-elle le tort de prendre tous ces mots à la lettre et d'en recueillir le sens dans son esprit avec une entière confiance et une absolue naïveté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était pénétrée.

Elle était haletante, comme il arrive le soir lorsqu'on est seule dans un couloir et que le vent éteint la bougie.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout bas, prenez pitié de moi, sauvez-moi de ces horreurs ! Car son esprit, évoquant mille impressions recueillies çà et là, reconstituait l'enfer tout entier. C'étaient des forêts de fourches toutes rouges, des roues, des chaudières et des quantités de serpents semblables à ceux que, durant ses tristes promenades de pensionnaire, elle avait vus au Jardin des Plantes, mais beaucoup plus gros et plus animés. La chère petite n'était ni plus

sotte, ni plus niaise qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge; elle était sincère, honnête, portée vers le surnaturel par l'isolement, et dans la pureté de son cœur croyait aux paroles enthousiastes du bon prêtre, aux récits échauffés des pieux recueils.

« *Il se trouve là,* disait encore le livre, *des enfants de mon âge condamnés éternellement.* » Elle s'arrêtait devant ce dernier mot. Imaginez, lui avait-on dit, que chacun des grains de sable qui sont au bord de la mer soit une année; essayez de compter ces grains de sable, votre vie tout entière n'y suffira pas; eh bien, supposez que vous ayez autant de vies qu'il y a de grains de sable, et que, pendant tout ce temps-là, vous comptiez toujours : le nombre d'années ou de grains de sable ainsi rassemblés par vous ne sera pas même une fraction de l'éternité. Voilà ce que c'est que l'éternité. Adèle avait entendu toutes ces explications, mais soit insuffisance de sa nature, soit impuissance à concentrer ses idées, elle avait beau s'enfouir sous des montagnes de sable, elle restait dans un vague extrême au sujet de l'éternité et secrè-

tement en demandait pardon au bon Dieu. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des esprits superficiels incapables de saisir ces grandes conceptions de l'infini et de l'éternité, qui, pour d'autres, sont de digestion extrêmement facile.

« *Des enfants de mon âge, condamnés éternellement pour avoir recherché les plaisirs que je recherche, pour avoir suivi les habitudes déréglées qui me tyrannisent.* »

Quels pouvaient être ces plaisirs et ces habitudes déréglées, sous l'empire desquels elle se trouvait sans s'en douter? Peu à peu elle prenait son ignorance de toutes ces choses pour un aveuglement coupable; mais en même temps elle se sentait attirée vers ces malheureuses victimes semblables à de l'airain fondu; son imagination surexcitée cherchait dans ces effrois nouveaux pour elle une sorte de jouissance qui la grandissait à ses propres yeux. Son sang circulait plus vite et elle se sentait plus femme à mesure que l'horizon devenait plus vaste et plus effroyable.

« *Je déteste mes péchés, mon Dieu, à cause de votre grandeur et de votre majesté, contre*

laquelle je me suis insolemment révoltée. »

On lui eût dit huit jours avant que ces paroles pouvaient s'appliquer à elle qu'elle n'y eût pas cru. Il lui semblait bien qu'elle n'avait pas lancé de défi à la Providence, mais elle n'en était pas absolument certaine.

« *Ver de terre, vil néant que je suis, j'ai osé vous offenser en votre présence, tandis que vous me teniez suspendu par un fil au-dessus de l'abîme ; et vous ne m'avez pas précipité dans l'enfer !*

« *Par mes péchés, j'ai crucifié de nouveau Jésus-Christ.* »

Cet avant-propos, qui précédait l'examen de conscience, produisit sur Adèle d'autant plus d'effet qu'elle n'avait jamais eu occasion de causer avec personne sur ces sujets-là, et que sa mère n'avait jamais pris soin d'en adoucir l'effroi.

On comprend que, sous cette impression, l'examen de ses péchés devait être consciencieux jusqu'à l'excès. Mais là encore de nouvelles frayeurs et de nouveaux embarras l'attendaient.

Les péchés étaient énoncés dans ce manuel

en un style si particulier, et dont Adèle avait si peu l'habitude, qu'il lui fut souvent impossible d'en comprendre nettement le sens, de sorte qu'autour de chaque phrase son esprit tournait pour trouver une issue, et puis elle était prise de vertige en se rappelant les paroles menaçantes de l'avant-propos, et elle transcrivait bien vite... Après tout, c'était plus sûr. C'est ainsi qu'elle s'accusa par prudence d'avoir observé des objets immodestes, tableaux, statues, gravures; d'avoir manqué aux lois de la pudeur et, *en ôtant ses vêtements, d'avoir excité la curiosité des autres*. C'était pourtant un livre *très-estimé* et destiné spécialement aux enfants.

Elle regarda au haut de la page pour savoir quel était le commandement de Dieu dont tous ces péchés un peu troubles étaient la violation, et elle vit que c'était le sixième commandement : *Luxurieux point ne seras.* Luxurieux! elle avait toujours cru que le mot luxurieux voulait dire : aimant le luxe avec excès.

N'avait-elle point été luxurieuse, était-elle bien sûre de n'avoir point excité la curiosité

des autres en ôtant ses vêtements ? Elle osait d'autant moins l'affirmer, qu'elle ne comprenait pas du tout quelle pouvait être la nature de cette curiosité. Elle entrevoyait bien dans tout cela quelque chose de ténébreux et de caché, mais poussée par la crainte des châtiments éternels, qu'elle prenait à la lettre, les scrupules s'enchaînant et se poussant l'un l'autre, elle croyait découvrir en elle les fanges indécises que lui révélait le pieux livre, et consciencieusement elle copiait avec fièvre, tout en disant dans le fond de son bon petit cœur, trop pur pour la besogne qu'on lui imposait :

— Mon Dieu, faites que je m'accuse des fautes que je n'ai pas commises plutôt que d'omettre une seule de celles dont je me suis rendue coupable. Ne me damnez pas, mon Dieu, ne me damnez pas !

Arrivée à l'homicide, mot dont elle connaissait le sens grammatical, elle respira. Pour le coup, elle était sûre de n'avoir tué personne, aussi ne jeta-t-elle les yeux sur cet article que par pure curiosité. Mais elle fut bouleversée lorsqu'elle en eut terminé la lecture.

« *Je m'accuse,* disait le chapitre de l'homicide, *d'avoir donné la mort à l'âme de mon prochain en le portant au péché.* »

Depuis sa seconde dentition, était-elle bien certaine de ne point avoir été pour autrui une cause de péché?

« *J'ai, par les dérèglements de ma vie, donné la mort à mon Sauveur.* »

Cela l'acheva; aussi ne put-elle s'empêcher de fondre en larmes lorsqu'arrivée à la fin de l'examen de conscience elle lut ces lignes qui en étaient comme le couronnement:

« *Le fils de Dieu, l'innocence même, déchiré, ensanglanté, attaché à une croix, expirant sur ce bois infâme... Approche, enfant coupable, compte toutes ses plaies; approche de plus près, mets la main sur ce corps ensanglanté et ose jurer que tu n'en es pas le meurtrier... Eh quoi, quel trouble s'élève au fond de ton cœur! tu frémis... Oui, c'est moi qui suis le meurtrier... etc.* »

Oh! non, bien certainement, elle n'eût point osé jurer qu'elle n'était pour rien dans le supplice de Jésus. Une simple recherche

chronologique eût pu la convaincre de son innocence, mais elle ne songea point à faire cette recherche de sorte qu'elle sentait le sang du Seigneur lui tomber goutte à goutte sur le front.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se présenta au tribunal de la pénitence, ce n'est pas une simple feuille de papier plié en quatre qu'elle tenait entre ses doigts, c'était un cahier tout entier qu'elle portait sous son bras. Elle s'agenouilla, toussa un peu pour se donner du courage et commença la lecture. Cependant à mesure qu'elle avançait dans le récit de ses aveux, le visage du bon prêtre devenait plus sévère. A la fin, le confesseur l'interrompit tout net d'une voix sévère :

— Eh! comment, mon enfant, dit-il, comment, vous qui avez une mère si éminente par ses vertus, comment avez-vous pu vivre jusqu'à ce jour dans l'état où vous êtes ? Comment avec une conscience aussi troublée avez-vous pu trouver un seul moment de repos... malheureuse enfant? Comment avez-vous pu dissimuler jusqu'à ce jour cette précocité dans le mal dont votre confession me

donne la preuve ? Comme vous avez dû souffrir au milieu de vos compagnes en songeant que vous les trompiez !

En écoutant ces sages remontrances, la pauvre enfant sentait les larmes lui monter à la gorge. Elle aurait voulu réclamer, car enfin il y avait dans son petit mémoire beaucoup de crimes dont l'authenticité lui paraissait douteuse. Elle entrevoyait bien qu'elle avait été, sans doute, un peu loin, mais elle n'en était pas assez sûre pour oser protester, et puis elle avait peur aussi d'avouer son ignorance. Pour rien au monde elle n'eût eu le courage de dire :

— Mon père, j'ai copié le livre jaune tout entier, il y a des mots dont je ne sais même pas le sens.

Il eût fallu qu'elle redît ces mots qu'elle avait écrits parce qu'ils étaient imprimés, mais qui lui faisaient peur maintenant au point de ne pouvoir les prononcer une seconde fois.

Quoi qu'il en soit, elle eut l'absolution, et franchement elle l'avait bien gagnée.

VII

SOUVENIRS D'ADÈLE

Après ma confession générale, lorsque je me trouvai enfin libre, pure et dégagée, il me sembla que le bon Dieu me baisait au front. Jamais de ma vie je n'éprouverai une plus enivrante sensation, j'étais pardonnée, délivrée de ces frayeurs dont l'excès même rendait mon calme actuel mille fois plus doux. Tout était changé autour de moi, on se regardait avec une sorte de mélancolie dont les âmes qui sont à Dieu peuvent seules ressentir le charme; c'est un charme voisin de la béatitude, qui n'est point de ce monde. Je n'osais plus faire un mouvement, de peur de me souiller, j'étais comme quelqu'un qui marche, portant à la main un verre plein jusqu'aux

bords, et je m'enfermais dans mon innocence comme on s'entortille dans son manteau lorsque le vent commence à souffler. A chaque instant je me disais : Si je mourais maintenant, j'irais au ciel. J'aurais été sûre d'une mort peu douloureuse que je l'eusse souhaitée de tout mon cœur.

Je m'endormis ce soir-là les mains jointes et tenant mon chapelet. Le lendemain, à l'heure de la messe, maman arriva dans une voiture découverte qu'on fit entrer dans la cour presque en même temps que celle de Mgr. Ma mère avait un chapeau blanc avec des plumes jaunes.

— Ma fille, mon enfant, mon ange! s'écria-t-elle en m'apercevant lorsque après la messe nous fûmes au parc.

Mon ange! Elle m'embrassa à plusieurs reprises tout en s'essuyant les yeux. Quel beau jour pour elle... et pour moi, ajoutait-elle en se retournant vers la mère supérieure qui marchait à côté de nous. « Ma fille, mon enfant!... » Et elle m'embrassait encore.

— Remettez-vous, chère dame, répliquait la bonne mère supérieure avec un sourire

plein de douceur. Dieu ne veut pas que la joie qui vient de lui fasse mal à ceux qu'il aime. Remettez-vous; souhaitez-vous un verre d'eau? Asseyez-vous.

— Oh! ce n'est rien, je suis remise de l'émotion, merci.

Moi aussi je pleurais; maman me donnait en gros tout ce qu'elle avait oublié de me donner en détail. Il me sembla que, durant toute ma vie, elle m'avait aimée de la sorte.

Lorsque la supérieure fut partie et que nous nous trouvâmes seules, je lui sautai au cou et je lui dis..., — mon cœur débordait, — je lui dis en sanglotant :

— Je t'aime, maman. Ah! je t'aime bien, va!

— Moi aussi, mon enfant, me répondit-elle. Voyons, voyons, tu me chiffonnes.

A ce moment l'horloge sonna onze heures. Ma mère regarda sa montre et ajouta :

— Ah! mon Dieu, j'allais oublier le train! Il faut que j'aille dîner à Chatou. Sois bien sage. Tu resteras encore huit jours ici pour rendre ce grand acte encore plus ineffaçable. Adieu, fillette...

Et elle remonta en voiture. Je vois encore son panache. Comme je l'aurais aimée alors, si elle avait voulu !

Ces huit jours passés au couvent furent divins.

Le soir, vers sept heures, nous nous réunissions dans la chapelle pour chanter des cantiques. Nous traversions un coin du parc, déjà verdoyant, l'air était pur et tiède comme nos âmes, embaumé par ce parfum du printemps qui est indéfinissable, mais délicieux comme l'encens de l'autel.

Plus d'inquiétudes, plus de terreurs, plus d'enfer et de cadavres ensanglantés. La cloche de la chapelle tintait d'un son argentin que je n'avais entendu nulle part ailleurs, et nous entrions dans le saint lieu. J'y éprouvais un frissonnement involontaire, il y avait là une odeur particulière, l'encens et les fleurs y avaient laissé un parfum pénétrant, spécial, non pas parfum d'église, mais parfum de chapelle et de couvent. L'air y était doux, le jour discret et coloré. Pas un bruit profane ne pénétrait dans ce refuge, pas un murmure, si ce n'est celui des branches de marronniers qui,

de temps en temps, s'agitaient un peu à l'extérieur et caressaient les vitraux.

Parfois, à cette heure du soir, un dernier rayon du soleil couchant traversait cette délicieuse chapelle ornée, parée, saintement coquette, chaude à l'œil, où l'on devinait la tendresse caressante des femmes dont la vocation est d'aimer.

Un rayon de soleil traversait donc la chapelle et venait illuminer le visage plein d'amour d'un beau Christ mourant au milieu de saintes femmes. Et tandis que je regardais ce corps divin et nu, éclatant d'une blancheur céleste que poétisait encore le soleil, les paroles du cantique que nous chantions pénétraient si profondément en moi, que je me sentais pâlir et pleurer :

Quel feu s'allume dans mon cœur ?
Quel Dieu vient habiter mon âme ?
A son aspect consolateur
Et je m'éclaire et je m'enflamme ;
Je t'adore, esprit créateur.

C'étaient là les paroles d'un cantique que nous chantions souvent, et j'aimais entre

toutes cette strophe pleine d'un sentiment indéfinissable, qui ressemblait pour moi à un baiser et me troublait d'une délicieuse façon.

Parfois le soleil disparaissait un instant. Alors je me sentais si près de Dieu, que je le priais dans un élan de tendresse d'illuminer encore la chapelle, et le plus souvent les rayons d'or reparaissaient bientôt — c'était Dieu lui-même, c'était notre Sauveur, étendu là devant moi, qui m'exauçait! Je n'osais plus le regarder, je fermais les yeux, je le voyais dans mon âme et je le sentais plus intimement en moi; j'étais éblouie et heureuse.

Durant ces exercices du soir, les sœurs restaient agenouillées, la tête dans leurs mains blanches et mates, immobiles comme des statues, affaissées, perdues dans leur prière; mais lorsqu'elles se relevaient, au fond de leurs grandes coiffes blanches j'apercevais leur visage coloré et leurs yeux brillants. Elles avaient prié avec une si grande ferveur qu'elles semblaient rentrer à regret dans la réalité...

J'en étais presque jalouse; je les admi-

rais, mais je me disais : Elles sont plus pieuses que moi, elles aiment Dieu encore plus que moi, et le bon Dieu doit le leur rendre... Oui, en vérité, c'était une sorte de jalousie... A ce moment-là j'aurais voulu devenir l'éternelle esclave du divin époux, comme on disait dans les livres, attirer sur moi une plus grande dose de sa divine tendresse, par un sacrifice plus complet de moi-même. Sans doute je fis ma première communion trop tard, et, probablement, la maladie qui m'avait retardée avait aussi rendu mon esprit plus impressionnable et mon cœur plus précoce.

Oh ! les chers cantiques, comme je les aimais, comme ils me firent heureuse ! Ils étaient si doux, si tendres, mais d'une douceur vague, délicate, un peu indécise qui se prêtait bien à la timidité de mes pieux et premiers élans. Ce n'était partout que *chastes attraits*, *parfums célestes, amour tendre, enivrements de l'âme*, et partout, *l'amour ineffable* remplaçant les grincements de dents, les fournaises et les cadavres ensanglantés. Tout un horizon de sensations nouvelles m'apparaissait dans la lumière de l'avenir. Je

sentais que j'allais vivre davantage, que le grand acte d'amour qu'on venait de me faire faire était comme un épanouissement moral, un affranchissement.

Et maintenant que j'y repense, je ne fus jamais plus femme que durant ces huit jours-là.

VIII

Lorsque Adèle rentra dans la pension de madame Rambour, après ces quelques semaines passées au couvent, elle se trouva seule et isolée; il lui sembla que l'air était moins pur. Les murailles avaient je ne sais quoi de profane et de vulgaire; la cour était sombre, plus humide et plus triste qu'avant. Elle offrit à Dieu ce déboire et, docilement, reprit le cours de sa vie d'autrefois.

Mais à mesure que les mois se succédaient, elle éprouvait un besoin de rêverie de plus en plus impérieux: rêverie vague, accablante, extrêmement triste, tout à fait délicieuse, et qu'elle cachait au fond de son cœur comme un avare cache son dernier écu. C'étaient les mêmes objets et les mêmes êtres qu'elle retrouvait autour d'elle, mais tout au-

trement colorés. Était-ce l'effet de son séjour au couvent? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle sentait en elle, dans son propre corps, une Adèle qui n'était point elle-même, une Adèle épurée, légère comme la fumée bleuâtre que chasse le vent dans l'espace, insaisissable, ailée, toujours prête à s'élancer et lui soufflant à l'oreille, quelque prosaïques que fussent d'ailleurs ses occupations, lui soufflant les paroles inexplicables des beaux cantiques tendres et parfumés. En constatant cette sorte de dualité, elle crut comprendre un jour le mystère de la Sainte-Trinité et vit que Dieu l'aimait toujours. La nature physique lui apparaissait en certains moments comme à travers ces vapeurs miroitantes qui s'échappent des haies sous le soleil d'avril, et du fond de la cour humide, assise sur un banc, elle évoquait les cimes rosées des montagnes se détachant sur l'azur des cieux. Chère sous-préfecture, prairies verdoyantes, étincelantes au matin comme un collier d'argent, chaudes et riches comme l'or à la tombée du jour! Et tandis que ces images apparaissaient dans son cerveau, elle murmurait *là bas, là bas...*

autrefois, deux mots qui poétisent, font pleurer et sourire tout à la fois. Si alors elle apercevait à la portée de sa main le frais bourgeon d'un des lilas étiques et poudreux qui croissaient dans la cour, elle approchait le bourgeon de ses lèvres et l'embrassait avec attendrissement. Elle eût voulu serrer dans ses bras quelqu'un ou quelque chose, et lorsqu'elle retrouvait dans son passé l'image de son père, grandie par le souvenir, elle l'entourait de caresses pieusement passionnées. Elle revoyait son père, elle le revoyait avec son regard attendri, elle croyait sentir encore la main du cher homme errant dans ses cheveux d'enfant. Dans sa pensée elle lui sautait au cou, l'attirait à la brume dans le petit bosquet de la terrasse et là, à la lueur des étoiles, lui ouvrait son cœur trop plein. Il la comprenait, lui parlait du bon Dieu, ils confondaient leurs larmes et leurs baisers...

Un jour on l'appela au parloir. Elle y fut pensant y trouver sa mère; mais à son grand étonnement elle n'aperçut qu'un petit vieillard réfugié dans un coin et tournant le dos à la porte d'entrée.

Ce qu'elle remarqua d'abord dans ce personnage fut une perruque grisâtre et fanée, dont les cheveux se contournaient à leur extremité et formaient une espèce de gouttière au-dessus du col d'une redingote râpée.

Au bruit des pas de la pensionnaire, le vieillard se retourna gauchement, et ils se regardèrent tous deux, n'osant se reconnaître et hésitant à se parler.

Comment Adèle aurait-elle pu tout d'abord retrouver son père dans ce petit vieux flétri, brisé, tremblant! Elle fut si troublée en le voyant à ce point ruiné, qu'en dépit de tous ses efforts elle ne put s'élancer vers lui comme elle eût désiré le faire. Ce n'était plus son papa d'autrefois; il lui semblait qu'entre lui et elle il s'était dressé je ne sais quelle barrière difficile à franchir.

Le vieillard, de son côté, qui s'était levé rapidement, restait immobile; il regardait cette grande jeune fille si différente de l'enfant qu'il avait connue; de sorte qu'ils étaient tous deux l'un devant l'autre, s'observant avec cette curiosité dont on est d'autant moins maître qu'on cherche avec plus de soin à la dissimuler.

— Mon bon père ! dit enfin Adèle en s'avançant.

La voix de la jeune fille était vibrante et pleine, sonore, harmonieuse : cette voix n'était plus celle d'une enfant. Elle avait déjà ce charme indéfinissable sous l'empire duquel les aveugles doivent tressaillir et apercevoir dans leur esprit l'image d'une jolie femme. M. Cibot répondit avec embarras : « Ma chère, ma chère Adèle ! » Il aurait voulu dire : « Mon enfant, ma mignonne, » comme autrefois ; mais le moyen devant cette belle personne ?

Enfin ils s'embrassèrent et se mirent à causer, mais sans effusion. Elle l'avait pourtant bien souhaitée la visite de son père ! Que de confidences elle avait mises en réserve pour cette visite-là ! Que de chagrins, gros et petits, elle devait raconter au pauvre homme, le jour où elle le reverrait ! Comme elle devait lui ouvrir son cœur, et l'embrasser, et le cajoler !

— Tu vas rester quelque temps à Paris, lui dit-elle bientôt, je suis si heureuse de te revoir, mon bon père. Est-ce qu'il te faut repartir bientôt ?

— Oh pas de sitôt; oh non!... Mais comme tu es grandie, ma fille!... Tu es une femme... je ne croyais pas... dame! il y a longtemps! Oh! non, je ne repars pas, je ne repars plus, — il regardait à terre en disant cela, — je... tu comprends, ma chère Adèle, c'était si loin pour ta mère! Je ne suis plus sous-préfet; j'ai donné... enfin j'ai reçu ma démission. Oui... oui, oh! c'était trop loin pour ta mère! Elle ne t'en a rien dit?

— Mais non! Quel bonheur, mon petit père, t'avoir là près de moi! Tu viendras me voir, n'est-ce pas, souvent, souvent?

— Oui... oui... Ah! ta mère ne t'a pas parlé de cela? Alors ne lui dis rien; tu comprends, elle avait ses raisons pour ne pas t'en parler. Je t'ai raconté cela sans... réfléchir... tu feras comme si tu ne savais rien...

— Certainement, si tu le veux.

— Oh! je veux... je veux! — Il sourit, mais d'un sourire si triste et si humble! — Je veux! Je désire... ma petite Adèle. Tu te souviens, quand tu jouais avec Sultan? Et le moulin, et papa Chambon?... C'était trop loin pour ta mère, vois-tu. Ah tu ne lui diras pas non

plus que je t'ai priée d'avoir l'air de ne rien savoir, tu comprends?

Il ôta son chapeau, s'essuya le front avec son foulard; et puis il ajouta au bout d'un instant :

— Tu sais qu'il est mort ce pauvre papa Chambon... et Sultan aussi.

Ils causèrent ainsi pendant quelque temps, puis se séparèrent, soulagés d'un tête-à-tête qui leur était pénible à tous deux. En traversant la cour pour regagner la salle d'étude. Adèle s'appuya contre un arbre et éclata en sanglots : il lui semblait que tout son passé se brisait et qu'elle venait d'entendre pour le présent et l'avenir la plus dure des condamnations.

Cependant à partir du retour de son père la pauvre fille fut moins seule. Toutes les semaines ou tous les quinze jours, M. Cibot, armé d'une petite canne en baleine noire dont il frappait régulièrement le pavé, venait chercher sa fille.

Ces sorties lui parurent d'abord délicieuses. Les promenades faites avec ses compagnes ne lui avaient guère donné l'occasion de s'initier

aux splendeurs de la capitale. Elle connaissait le Jardin des Plantes dans ses plus menus détails, avait des notions exactes sur les boulevards extérieurs, le Champ de Mars et le quai de Billy, mais sa science s'arrêtait là. Lorsqu'elle fut au milieu de la foule, qu'elle put s'arrêter devant les boutiques, elle fut éblouie, charmée, et ne songea qu'à regarder. Cependant vers sa troisième ou sa quatrième sortie, en passant devant la glace d'une boutique de parfumeur, elle se trouva face à face avec un petit bonhomme au visage écarlate, coiffé d'un chapeau trop large et trop vieux, dont les bords fatigués s'affaissaient devant et derrière. Son cou était serré dans une cravate en satin noir inflexible comme le collier d'un chien de berger et se bouclant par derrière. Son corps était entortillé dans une redingote marron, il tenait dans la main, à la façon des bedeaux de paroisse, une canne toute noire et se haussait sur ses pieds pour être à la hauteur de sa voisine, à laquelle il donnait le bras.

La voisine de ce drôle de corps, car elle le trouva bien comique tout d'abord, était elle-

même très-singulière. C'était une grande fille ou une jeune femme, assez jolie, il faut bien le dire, mais affublée d'une jupe noire tellement courte, qu'on apercevait dans leur entier deux bottines, épaisses de semelle, éraillées, pitoyables. Le chapeau allait avec les bottines; il était en peluche noire, déformé, trop étroit et orné de brides en un certain velours bleu dont eût rougi la culotte d'un paysan romain. Arrivée à l'examen de la pèlerine que portait la jeune femme, Adèle se dit :

— Voilà qui est étrange, cette pèlerine ressemble joliment à la mienne !

Elle fit un mouvement pour rajuster sur ses épaules le vêtement en question; la jeune femme imita son geste et bientôt le doute ne fut plus possible.

Le petit bonhomme au visage écarlate, marchant sur ses pointes, n'était autre que son père. La jeune femme aux bottines éculées et flétries était sa propre image. Elle se sentit rougir d'un dépit qu'elle ignorait encore. On lui avait bien souvent dit à la pension : Adèle, prends garde, ma chère, tu vas marcher sur

ta jupe — mais elle avait fini par en rire. Elle n'ignorait pas le ridicule de ses vêtements de pensionnaire que sa mère s'obstinait à raccourcir, mais le plaisir de voir lui avait fait oublier tout cela. A partir de ce jour-là elle fut moins curieuse de se promener dans Paris.

Elle n'osait plus enjamber les ruisseaux, tremblait à l'idée de monter sur les trottoirs, de peur de laisser voir sa pauvre bottine claquée, deux fois trop grande pour un pied dont elle n'ignorait pas la petitesse et l'aimable tournure. Alors elle employait mille ruses pour éviter les rues fréquentées, elle inventait des détours prodigieux sous prétexte de faire de l'exercice. Le plus souvent M. Cibot ne se laissait pas vaincre et longeait fièrement les boulevards, tenant d'un bras sa fille et de l'autre sa petite canne noire. Chose singulière, cet homme, timide jusqu'à l'excès, devenait fou d'audace lorsqu'il accompagnait sa fille; il eût souhaité parfois qu'on l'insultât pour avoir l'occasion de se prouver à lui-même qu'il était homme à ne point trembler.

Un matin qu'ils cheminaient ainsi, Adèle pressa le bras de M. Cibot et lui dit :

— Père, est-ce que tu ne pourrais pas prier maman de me permettre...

M. Cibot devint rouge.

— Tu sais que ta mère ne te refuse rien, ma chère amie. D'ailleurs, elle te refuserait quelque chose, qu'ayant ses raisons... tu comprends, ta mère est ta mère, et jamais, jamais... ta mère a toujours raison parce qu'elle est ta mère.

— Oui, père, je sais bien, mais c'est si peu de chose : je voudrais la permission d'acheter une paire de bottines avec mon argent.

— Je ne t'ai pas dit cela pour te faire de la peine, ma petite Adèle: est-ce que je t'ai fait de la peine ? Eh bien, il ne faut rien dire et acheter les bottines; tu n'en parleras pas ; tu les mettras pour venir te promener avec moi. As-tu un peu d'argent ? Attends, attends, je vais voir.

Il fouilla dans sa poche, prit son porte-monnaie qu'il ouvrit difficilement à cause de ses gros gants de daim qui étaient trop longs,

et puis, après avoir examiné dans tous les coins il dit en souriant :

— Tout à l'heure, à la maison, je te donnerai cela, ma petite fille... nous irons les acheter ensemble, on en vend de toutes faites.

Il y avait dans ce porte-monnaie deux pièces de vingt sous.

— C'est que ta mère s'apercevra que tu as des bottines neuves... Ah bah, tant pis!

En vérité, il était fou de hardiesse.

Il ajouta au bout d'un instant : « Tiens, nous allons prendre par là, nous aurons la galerie de la rue de Rivoli pour nous abriter, car il pleut. Si nous avions su, nous aurions pris une voiture! Dans ce quartier-ci il n'y a point de voitures ; c'est le diable pour avoir une voiture... au reste, la marche est préférable, n'est-ce pas, ma bonne amie?

— Sans doute, père, sans doute.

Adèle n'avait point été longue à deviner l'état de gêne dans lequel vivaient ses parents et comprenait parfaitement pourquoi M. Cibot évitait avec tant de soin de prendre une voiture.

Les parents d'Adèle occupaient un petit

appartement, au troisième étage, dans une rue peu fréquentée. Le mobilier de madame de Larive et quelques meubles de la préfecture avaient été entassés à la hâte et sans soin dans ce logement étroit, sombre et poussiéreux. On sentait que personne n'avait présidé à cette installation, qu'on ne vivait là qu'à regret; l'aspect de ce désordre avait quelque chose de triste et d'inhospitalier. Sur les fauteuils traînaient des chapeaux, des gants, des objets de toute sorte; il n'y avait aux fenêtres que des petits rideaux trop étroits, et madame de Larive se promenant au milieu de tout cela, coiffée dès le matin par un coiffeur, traînant ses jupes fanées et prétentieuses, dont elle accrochait à chaque instant les meubles, ressemblait plus à une marchande maussade errant dans sa boutique qu'à une maîtresse de maison traversant son salon.

Le logis de l'ex sous-préfet avait dans son aspect quelque chose de troublé, de pauvre et d'aigre. Les murs eux aussi, les papiers, les tapis et les meubles ont une physionomie qui semble refléter celle des gens. Madame de

Larive affectait toujours de considérer cette installation comme passagère et s'obstinait à ne rien faire qui pût lui donner le caractère d'un séjour définitif. Elle n'avait point assez de dédain pour le quartier perdu qu'elle habitait, point assez de sarcasmes pour les quatre étages de son escalier, au milieu duquel elle s'arrêtait essoufflée en murmurant : « C'est le purgatoire ! »

— Votre appartement me fera mourir, mon cher. Vous appelez ce pigeonnier un appartement ? Je vous rends grâce... Que dites-vous ?

M. Cibot, à qui s'adressaient ces paroles, ne soufflait mot ; mais voyant que sa femme désirait qu'il parlât, il murmurait avec un sourire conciliateur :

— Je ne dis rien, ma bonne amie ; je cherche ma canne pour une petite course que j'ai à faire... Déjà midi ! Où donc est ma canne ?

— Il cherche sa canne ! observait l'épouse irritable en agitant fiévreusement son pied. Allons, cherchez, cherchez votre canne, monsieur. Quel supplice... quel supplice !

Il est rare qu'une cuisinière, cassant le cou d'un lapin, ne murmure pas avec aigreur : « As-tu bientôt fini de gigotter, enragé ? »

— Eh bien ! que faites-vous là à me regarder ? Prenez votre canne et allez faire votre... petite course...

Le pauvre homme ne trouvait rien à répondre. Il prolongeait son petit sourire jusqu'à la porte et disparaissait. Autrefois, dans sa jeunesse, en entendant les plaintes de sa femme, — ce n'était pas d'hier qu'elle se plaignait, — il s'approchait d'elle avec inquiétude cherchait à la consoler, avouait ses faiblesses. Il eût avoué un crime imaginaire pour rétablir le calme, qu'il aimait avant tout. Il avait toujours trouvé sa femme plus intelligente que lui et ne voyait aucun mal à le reconnaître. Sa nature d'ailleurs le portait à constater trop exactement ses petites infirmités morales qui grossissaient sous le microscope et le réduisaient à l'humilité.

A force de se frotter l'œil, on transforme les pailles en poutres.

Le lendemain de ses noces, lorsqu'il s'était trouvé, et sans pouvoir s'expliquer comment,

le mari d'une femme belle et ardente, il avait été ébloui, confus. Il se demanda si par hasard il n'avait pas commis là quelque chose comme un vol, et lorsque sa femme lui dit pour la première fois en laissant tomber les coins de sa bouche :

— Mais vous n'êtes donc bon à rien, mon cher !

C'était, je crois, au sortir de l'église, à l'occasion d'un mouchoir de poche qu'il n'avait pas su ramasser à temps.

Le pauvre homme se dit en lui-même :

« Grand Dieu, elle m'a deviné ! »

Le sang lui monta au visage, son pied prit le garde-crotte pour le marchepied, et il tomba dans la voiture de noce à côté de sa compagne, qui éclata de rire.

IX

SOUVENIRS D'ADÈLE

Durant la dernière année que je passai en pension, mes jours de sortie furent autant de supplices; j'en étais arrivée à les redouter. La maison paternelle, où les enfants vont d'ordinaire faire provision de caresses, était pour moi si vide et si triste! Je m'y trouvais étrangère, absolument comme mon pauvre père que je n'y vis jamais en pantoufles et en robe de chambre. Oh! les longues heures passées devant la fenêtre, le nez contre le carreau glacé, dans cette petite chambre jaune où je me réfugiais lorsque maman voulait être seule pour lire ou écrire. Il n'y avait pas de cheminée dans cette chambre jaune, qui, à vrai dire, n'était qu'un lieu de débarras.

J'essayais d'y travailler à l'aiguille et puis mes mains s'engourdissaient, alors je m'entortillais dans mon châle et j'attendais l'heure où papa rentrait de son bureau, car il avait enfin obtenu un petit emploi dans je ne sais quel ministère. Nous dînions en silence et le soir, après avoir embrassé maman, que mon approche semblait réveiller en sursaut, je retournais chez madame Rambour et je retrouvais là, dans le parloir, tout le monde s'embrassant joyeusement et se disant au revoir.

Il est facile de comprendre que, le jour où l'on m'annonça que je quittais la pension pour rentrer dans ma famille, je ne sautai pas de joie. J'avais assez d'expérience pour prévoir la vie que j'allais mener... Elle fut assez rude en effet. On m'installa dans la fameuse chambre. J'y ai terriblement pleuré dans cet horrible trou! Je n'aime pas à repenser à tout cela. Qu'avais-je donc fait pour être ainsi détestée? Je fus bien longue à comprendre que ma mère avait tout simplement l'esprit malade et que ses emportements n'étaient que l'écho des souffrances imaginaires qu'elle éprouvait. Il y a des êtres nés

sous une mauvaise étoile qui prennent la vie au rebours et ne trouvent qu'amertume là où d'autres rencontrent le bonheur. Était-ce l'état de fortune bien restreint auquel elle était condamnée, était-ce l'approche de la vieillesse ou les déboires amers d'une ambition non satisfaite? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle souffrait et nous faisait souffrir.

Parfois ma mère m'emmenait faire des courses, lorsqu'elle sortait à pied, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent; elle avait très-peur des voitures et n'était pas fâchée d'avoir quelqu'un près d'elle. Ces sorties-là étaient pour moi autant de tortures. Je ne me souviens pas d'avoir une seule fois appuyé mon bras sur le sien; elle me faisait marcher devant elle et, du bout de son ombrelle, me donnait un petit coup dans le dos lorsqu'elle voulait s'arrêter devant un étalage ou traverser la rue. J'aurais préféré de beaucoup aller derrière au lieu de marcher devant, mais maman, qui se méfiait de moi et se savait le dos un peu voûté, n'aimait pas qu'on l'observât de ce côté-là.

Quand nous entrions dans un magasin, elle l'emplissait tout entier de sa personne, renversait les choses, faisait déplier les étoffes, dérouler les tapis, gourmandait les commis et finalement, contente de l'effet produit, s'en allait sans rien acheter tout en lorgnant de droite et de gauche. Ces allures m'étaient instinctivement odieuses, et la froide contrainte que j'affectais un peu dans ces moments-là doublait encore son irritation. Ce qui ne l'empêchait pas, quand il y avait du monde, de m'appeler : Ma grande fillette.

— Mais voyez donc ma grande fillette ! disait-elle à haute voix. Et tout bas, elle ajoutait en confidence : — N'est-ce pas qu'elle a des yeux ravissants ?

Ces choses-là me rendaient furieuse. Je savais bien qu'elle ne m'aimait pas, je ne croyais pas plus à sa tendresse maternelle que je ne croyais à sa dévotion. Et c'était justement l'impossibilité où j'étais de croire à tout cela, qui me rendait le plus malheureuse. Que de fois dans les jours d'hiver, où je me trouvais à quatre heures du soir sans feu et sans lumière, — on ne me confiait de bougie

que le soir, — me suis-je étendue sur mon lit pour m'entortiller dans le vieux couvre-pied à ramage et y sangloter chaudement ! Que de larmes, que de rêves impossibles poursuivis pendant de longues heures, tandis que mes yeux suivaient lentement les dessins flétris de la tenture! Lorsque je retrouve l'un de ces souvenirs, je ne peux m'en arracher, et malgré moi je les évoque tous l'un après l'autre, comme on dit son chapelet.

La seule chose qui me consola, ce fut de prier le bon Dieu; encore ne m'était-il pas facile de remplir régulièrement mes devoirs. En dépit des grands scrupules religieux qu'affectait maman, lorsqu'il y avait du monde et qu'elle y pensait, il ne lui arrivait pas une fois par an d'arriver à la messe de une heure avant une heure et quart. Et je me souviendrai toujours qu'une fois je ne pus faire mes Pâques, parce que la cuisinière qui devait m'accompagner le soir à confesse fut retenue par ma mère qui craignait de rester seule au logis, mon père ayant à travailler au ministère. Nos dîners en famille ressemblaient à des repas funèbres; on ne se

disait mot, on se regardait à peine et l'on mangeait vite pour avoir plus tôt fini. De temps en temps, maman disait : « Adèle, du pain. » Et c'était tout.

Bien souvent, en hiver, maman se faisait servir dans sa chambre à coucher, de sorte que nous dînions seuls papa et moi, en face l'un de l'autre, bien gentiment; seulement, comme la chambre n'était séparée que par une porte de la salle à manger, nous n'osions pas parler très-haut et rire bien fort; c'était une convention tacite entre nous deux, et puis ce pauvre papa craignait d'avoir l'air à mes yeux d'un écolier qui fait l'école buissonnière. Sa faiblesse me faisait toujours de la peine, mais en certain moment elle me causait une sorte d'indignation.

Mes bons jours étaient ceux où venait l'ouvrière. Comme l'appartement était petit, cette femme travaillait dans ma chambre. Je la vois encore, la bonne Louise, assise près de la fenêtre, les pieds sur sa petite chaufferette, le visage souriant et la poitrine hérissée d'épingles, à vous en faire frissonner. Tout en tirant l'aiguille, elle m'avait parlé de son petit mé-

nage, de son mari, qui était employé dans les bureaux de la poste, et de ses enfants qu'elle avait eu bien de la peine à élever. A force de courage, elle était sortie de peine, et joyeusement; aussi, après le récit de l'un de ses gros chagrins passés, son large visage s'épanouissait et elle fredonnait un bout de chanson en enfilant son aiguille.

La bonne santé morale de Louise m'inspirait plus que de la sympathie, c'était une sorte d'admiration involontaire que j'éprouvais. Je faisais un retour instinctif sur ceux qui m'entouraient d'ordinaire, et il me semblait que je vivais au milieu de malades.

— Voyez-vous, mademoiselle Adèle, disait la chère femme en continuant à travailler, il y a dans la vie de ce monde du bonheur pour... J'ai envie de couper cela en biais, à cause de l'entre-deux... Oui, oui, il y a du bonheur pour tout le monde... C'est pas l'embarras, mais il vaudrait peut-être mieux ne le couper qu'après avoir posé l'entre-deux. Sans vous commander, mademoiselle Adèle, voudriez-vous me tenir cela bien droit, bien droit que je présente la ruche?

Alors elle arrachait rapidement de sa poitrine une demi-douzaine d'épingles qu'elle mettait dans sa bouche, étalait soigneusement la ruche sur l'étoffe que je tenais tendue, fermait un œil en inclinant la tête de côté pour vérifier l'alignement et prestement fixait une épingle.

— Du bonheur pour tout le monde! c'est bien consolant, ma bonne Louise, lui répondais-je, — car tout ce que me disait cette digne femme me faisait réfléchir, — mais vous ne nierez pas qu'il y ait des gens qui naissent malheureux et meurent malheureux.

— Parce qu'ils n'aiment personne; eh bien, c'est de leur faute.

— Et cependant, l'année dernière, lorsque votre enfant a failli mourir, si vous l'aviez moins aimé vous auriez été moins malheureuse.

Je sentais bien que je lui disais une sottise, mais j'éprouvais un grand bien-être à l'entendre causer d'elle et des siens.

— Ah bien, en voilà un calcul! Je crois bien que vous vous moquez un peu de moi, mademoiselle Adèle. C'est comme si vous me

disiez qu'il est avantageux de se faire couper les deux jambes pour économiser ses bottes. Vous verrez, plus tard et dans pas trop longtemps faut croire, comme c'est commode de ne pas aimer ses enfants. C'est la peine, mais c'est la joie aussi. Ah! il aurait été bien reçu celui qui m'aurait dit : N'aime donc pas tant ton galopin, grosse bête, ça va te donner des crampes d'estomac. Ah oui! il aurait été bien reçu! quand je tenais sur mes genoux le pauvre petit plus qu'à moitié mort, cherchant de ses deux pauvres lèvres bleuies l'air qui ne pouvait plus entrer!... Sa figure aussi était bleue et ses mains blanches comme un cierge... Que voulez-vous, on sentait que l'intérieur ne voulait plus marcher! Et cependant, il avait toujours ses deux grands yeux énormes fixés sur moi... C'était comme s'il m'eût sucé le cœur. Je lui souriais toujours, bien sûr, mais je n'y voyais plus à cause des larmes que je ne voulais pas essuyer devant lui et que j'essayais d'avaler. Elles sont diablement salées ces larmes-là, mademoiselle Adèle. Mon pauvre homme était là à genoux devant le petit, il lui faisait des pe-

tites cocottes en papier et lui chantait un air qui l'avait fait rire dans le temps. A certains mots de la chanson, qui lui rappelait une idée drôle, le pauvre petit soulevait les deux coins de sa bouche et ses joues se gonflaient un peu sous les yeux; on voyait qu'il riait encore, comme à distance, de loin. Notre enfant n'était plus là, voyez-vous, il était comme derrière un voile... Tenez, je ne peux pas seulement penser à cela sans pleurer, excusez-moi.

Et la pauvre femme tira son mouchoir de sa poche et se mit à sangloter. Au milieu des larmes, elle riait et disait :

— Ça va se passer... Ça n'est rien... Est-ce bête! Allons, bon, voilà que je pleure sur le corsage de madame votre mère, c'est du joli!...

Je lui pris la main et je la serrai.

— Vous n'avez donc pas peur de vous piquer, mademoiselle Adèle; j'ai mon aiguille, me dit-elle très-finement. Vous ne pensez pas ce que vous disiez tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Quoi donc?

— Qu'il ne faut aimer ses enfants qu'à moitié pour s'éviter des désagréments. Ce sont les malpropretés de l'esprit, voyez-vous, ces pensées-là. Quand on les a, il faut se laver. Pardonnez-moi de parler ainsi.

— Vous avez bien raison, ma bonne Louise, j'ai dit cela en plaisantant.

— Allons, voyons, posons cette ruche, si vous voulez tirer l'étoffe un peu à gauche.

— Et comment en est-il revenu votre petit mourant?

— Attendez que j'aie fini, je vous raconterai cela, c'est un miracle... Comme cela, le corsage est plus étoffé et il n'y a pas de mal, madame se creuse un peu... Quand je dis que c'est un miracle, je ne dis pas assez, c'est deux miracles. C'est un miracle que le bon Dieu ait rendu la vie au pauvre chéri, et puis c'est un miracle aussi que de rencontrer un homme avec une science et un cœur, et le talent et l'âme, et tout, tout... Je parle du médecin. Un grand médecin pourtant, vous le connaissez comme moi, c'est le docteur Faron. Dieu sait qu'on court après, qu'il est riche et célèbre. Ça vous étonne, n'est-ce pas,

de savoir que c'est lui qui a opéré notre petit? et c'est peut-être là justement que commence le miracle. En voyant que l'enfant se mourait, mon pauvre homme avait perdu la tête. Tout à coup, je le vois se lever, chercher bien vite, dans l'armoire, sa redingote neuve, son chapeau noir et s'habiller quatre à quatre.

— Où vas-tu?

— Je vais chercher le docteur Faron. C'est comme s'il m'avait dit : Je vais chercher le ministre des finances. Et tu crois que le docteur Faron va se déranger... On te mettra à la porte. C'était peine perdue de lui dire tout cela; il était déjà dans l'escalier, et je l'entendais dégringoler comme si le feu était à la maison. Le feu! c'était pis que le feu.

Et me voyez-vous maintenant seule avec ce petit sur mes genoux? Il ne voulait plus tenir dans son lit et ne se trouvait bien que sur mes bras, entortillé dans ses couvertures. Je me disais : C'est là qu'il veut finir; tout à l'heure, il va fermer les yeux et puis ça sera tout, et je retenais ma respiration pour écouter la sienne qui devenait de plus en plus faible et sifflante.

Au bout d'une heure, j'entends monter bien vite — nous n'étions pas riches et demeurions haut. — La porte s'ouvre et mon pauvre homme entre. Il était en nage et pouvait à peine parler, tant il était essoufflé. Je vivrais cent ans que je verrais toujours l'expression de sa figure, lorsqu'il me dit :

— Eh bien?

— Pas plus mal; et le docteur?

— Il va venir.

Ça me fit un bien cette parole-là! il me sembla tout de suite qu'on me rendait mon petit enfant. Si vous saviez comme on les aime ces êtres-là! J'embrassais le petit, j'embrassais son père, je riais et je pleurais; je ne doutais plus de rien. C'est parce qu'on a besoin de courage, voyez-vous, que le bon Dieu, dans certains moments, vous envoie ces bouffées d'espoir. C'était pourtant de la folie, car M. Faron aurait bien pu ne pas venir. Je dis à mon mari : — Tu l'as donc trouvé chez lui?

Alors il me raconta tout bas ce qu'il avait fait, s'interrompant à chaque instant pour s'essuyer le front et respirer.

— J'ai couru à l'hôpital des enfants ; comme il est le chef, j'espérais le trouver là. Le concierge m'indique au fond d'une cour une porte basse; je frappe, j'entre et je me trouve dans un nuage de fumée au milieu d'une dixaine de jeunes gens qui fumaient et riaient comme des fous.

— Ah! les gredins, au milieu des gens qui se meurent!

— Ne dis donc pas cela avant de savoir.

— Qu'est-ce que vous voulez, mon ami? me dit l'un d'eux, un grand qui avait un tablier blanc et une calotte noire. Et en voyant ma figure bouleversée, il me pousse dans la cour.

— Qu'est-ce qu'il y a? voyons!

— Monsieur, je suis fâché de vous déranger.

— Ne faites-donc pas de politesse : au fait.

— Je venais chercher M. Faron pour sauver mon enfant qui se meurt du croup, mon cher monsieur. Je ne suis pas riche, mais je donnerai tout ce que je pourrai...

— Oui, oui, c'est bien. Quel âge a votre enfant?

— Quatre ans.

— Qui est-ce qui le soigne?

— C'est un docteur qui lui donne des petits grains blancs, tout petits, dans beaucoup d'eau.

— Ah! très-bien, fait-il en souriant. Eh bien, ne vous désolez pas.

Et tout en disant cela, il enlève son tablier, fiche sa calotte sur une chaise et se met à écrire un mot.

— Courez vite porter cette lettre chez le docteur Faron, voilà son adresse. Où demeurez-vous? Je prends ma trousse et je vous suis.

— Ah! que vous êtes bon, mon cher monsieur. — Je l'aurais embrassé!

— Vous êtes bavard, vous! allons, filez, mon ami, et rondement.

Je cours chez le docteur avec ma lettre; il dînait en ville. Je dis au valet de chambre qui tenait la porte entrebâillée:

— Eh bien! où dîne-t-il votre maître?

— Je n'en sais rien, répond-il tout net en repoussant la porte.

Alors je sens la colère qui me monte; j'a-

vais toujours devant moi l'enfant. Je pousse la porte et j'entre dans l'antichambre.

— C'est pas tout cela; je viens de la part d'un des internes de l'hôpital, et vous allez me dire où votre maître dîne, et tout de suite.

Je n'avais pas l'air de plaisanter, à ce qu'il paraît, car il m'a dit l'adresse en ajoutant :

— Maintenant, laissez-moi tranquille, et fermez votre porte.

Je prends mes jambes à mon cou et j'arrive rue de Lille. La cour était encombrée de voitures, et toutes les fenêtres brillaient comme des soleils, mais je monte tout de même. Je me disais toujours : « Le petit se meurt, le petit se meurt! » de sorte que je bousculais tout le monde. Un vieux domestique m'arrête dans l'antichambre :

— Où donc allez-vous, dites donc?

— Je veux parler au docteur Faron; il faut absolument que je lui parle; prévenez-le, je vous en supplie.

Le vieux me regarde, et puis tout doucement il me dit :

— Asseyez-vous là un instant; puisque cela est si pressé, je vais voir s'il y a moyen.

Je ne sais pas pourquoi, mais en me trouvant là assis au milieu de tous ces domestiques qui portaient des plateaux, je sentis qu'il me tombait des yeux de grosses larmes, et impossible de les arrêter.

Au bout d'un instant un gros monsieur en cravate blanche arriva dans l'antichambre.

— Où est-il cet homme qui me demande? dit-il d'une grosse voix bourrue.

Il m'aperçut tout de suite dans mon coin, et comprit que j'étais malheureux, car, après m'avoir examiné un instant, il ouvrit la lettre que je lui tendais et me dit d'une voix si douce et si bonne !.. Ah! le brave homme! il me dit :

— Rentrez chez vous, mon garçon, j'y vais, du courage! j'y vais, j'y vais.

Mon mari avait à peine achevé de me raconter cela, poursuivit la bonne Louise, que j'entendis monter dans l'escalier. C'était le docteur! c'était le bon Dieu!...

Eh bien! savez-vous ce qu'il nous dit, en entrant, et d'une grosse voix à tout briser, encore :

— Que le bon Dieu vous bénisse! J'ai failli

me casser le cou dans votre escalier... Où est-il cet enfant?

— Le voilà, mon bon, mon cher monsieur le docteur!

Je ne savais comment l'appeler. Je voyais sous son paletot sa cravate blanche et un petit paquet de croix qui pendait de la boutonnière de son habit, comme un trousseau de clefs.

Il ôta son par-dessus, son chapeau, et, s'approchant de mon garçon, il le retourna avec tant d'adresse et de douceur qu'une mère n'aurait pas su mieux faire; il appuya sa tête contre le dos et contre la poitrine. Je le regardais pour tâcher de lire dans ses yeux, mais je n'y voyais pas grand'chose, parce que ces hommes-là prennent l'habitude d'être sensibles en dedans.

— Nous allons l'opérer; il est temps, dit-il.

A ce moment l'interne entrait dans la chambre, il s'approcha du docteur et murmura :

— Vous ne m'en voulez pas, mon maître, de vous avoir dérangé?

— Je t'en veux de ne m'avoir pas dérangé plus tôt. Prépare ce qu'il faut.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, je ferais mieux de travailler.

— Continuez donc, ma bonne Louise, continuez.

— Eh bien ! figurez-vous, mademoiselle Adèle, que ces deux médecins, qui n'étaient ni nos parents ni nos amis, ont préparé tout eux-mêmes. Pendant que mon mari allait emprunter des lampes dans la maison, le gros docteur fixait avec des cordes un matelas sur la table, tandis que son élève disposait en rang les petits couteaux...

Il faut avoir passé par là pour comprendre ce qu'on éprouve quand on a là son enfant sur ses genoux et qu'on se dit : « On va lui enfoncer tout cela dans le corps ! » et, si leur main n'est pas bien sûre, ils me le tueront.

Quand tout fut prêt, M. Faron ôta sa cravate, prit mon enfant de mes bras et le coucha sur le matelas, au milieu des lampes, et puis il dit à mon pauvre homme :

— Vous allez lui tenir la tête, votre femme tiendra les pieds, et Joseph me passera les

instruments... Tu as une petite canule, mon enfant?

— Oui, mon maître.

Mon mari était pâle comme ce mouchoir; je le vis s'approcher du pauvre petit. Sa main tremblait si fort que j'eus peur. Je dis au docteur :

— Mon bon monsieur, laissez-moi tenir la tête, je vous en prie!

— Et si vous tremblez, ma pauvre femme?

— Laissez-moi, je vous en prie !

— Eh bien! c'est entendu.

Il ajouta, en me souriant d'une bonne façon :

— Je te le sauverai, ton galopin, ma fille; tu as du cœur et tu le mérites bien.

Et il me l'a sauvé, le cher digne homme! Il me l'a sauvé comme s'il me l'avait repêché du fond de la rivière.

— Vous n'avez pas tremblé, ma bonne Louise?

— Bien sûr, puisque j'aurais fait tuer mon garçon!

— Comment avez-vous pu faire pour ne pas trembler?

— Dame! je ne sais pas; je me suis raidie. Quand il faut, il faut.

— Et vous avez vu tous les détails de l'opération ?

— Si bien que j'en rêve encore de temps en temps... Son pauvre cou fendu, et les veines que M. Joseph écartait avec ses doigts, et la canule en argent qu'on a poussée dans l'ouverture, et tout, et tout!... et la figure du pauvre petit qui changeait à mesure que l'air entrait dans sa pauvre poitrine. Imaginez une lampe qui s'éteint, et dans laquelle on verse de l'huile, eh bien! c'était tout pareil. On l'avait posé là, violet, mourant, l'œil éteint, et je retrouvais mon chéri pâle, les lèvres blanches, mais le regard animé et respirant le bon air.

— Embrasse-le, ma fille, me dit M. Faron, et va le coucher dans son lit; tu lui tiendras une petite cravate légère devant la canule... au surplus Joseph va passer la nuit avec vous, n'est-ce pas, mon enfant, tu vas passer la nuit? Je viendrai demain matin avant l'hôpital. Allons, ça va bien, très-bien.

Il remit sa cravate, son par-dessus, et,

comme il s'en allait en donnant la main à mon pauvre homme, je pris son autre main et je l'embrassai. C'était peut-être bête, mais je n'avais pas eu le temps de calculer. Il partit d'un gros rire et, se retournant vers mon mari :

— Tu n'es donc pas jaloux, mon camarade? vois donc ta femme qui me fait la cour. Allons, bonsoir, mes enfants.

C'est drôle, mais à partir de ce moment-là il nous a toujours tutoyés, pas par mépris, ça se voyait bien; c'était une façon qu'il avait de dire : Voilà de braves gens que j'ai obligés de bon cœur.

Le lendemain, il arriva à cinq heures et demie du matin, toujours frais et rasé. Il me parut encore plus gros que la veille, et ça s'explique : il apportait quatre bouteilles de vieux bordeaux, deux dans ses poches et deux sous ses bras.

— Il faut qu'il boive de cela, le galopin. Tout a bien marché, cette nuit?

— Oui, mon maître, répondit M. Joseph, admirablement.

Je l'appelle M. Joseph, mais j'ai su le len-

demain qu'il était lui aussi un fameux médecin, et neveu de M. Faron, par-dessus le marché, mais il disait toujours : « Oui, mon maître; non, mon maître, » comme un militaire qui dit : « Oui, mon général; non, mon général. »

C'est pas tout cela, mais pendant toute la semaine ils vinrent chaque jour. Et quand j'entendais la voiture rouler comme un tonnerre dans notre pauvre petite rue et s'arrêter devant la porte, je me disais :

— Comment ferons-nous, mon Dieu ! pour les payer? Nous avions demandé à droite, à gauche, et nous avions su que le docteur Faron soignait des ducs et pairs et demandait des mille et des mille.

Nous avions quelques cents francs à la caisse d'épargne, mais je pensais : S'il me demande le double ou le triple? vous comprenez, que faire? J'en étais malade. Un matin que mon mari était là, je pris mon courage à deux mains et je dis :

— Monsieur Faron, vous avez été bon... trop bon pour nous; vous avez sauvé la vie à mon garçon.

— Quant à cela, tu peux t'en vanter, ma fille! mais c'est mon métier, tu sais, de couper le cou de ces galopins-là.

— Pas de ceux qui demeurent au cinquième étage, rue Serpente...

Vous comprenez, mademoiselle, je l'amenais petit à petit à la question.

— Comment, pas ceux-là! qu'est-ce que tu nous chantes? Ceux-là avant les autres, nom d'un petit bonhomme! — Il disait souvent ce mot-là. — Avant les autres, parce qu'ils en ont plus besoin.

— Je devine bien que vous avez bon cœur, monsieur Faron, mais ça ne fait rien, je... maintenant que le petit est guéri... nous voudrions bien... nous ne sommes pas riches, mais enfin...

Je sentais que j'étais rouge comme un coq, et plus je cherchais à en sortir, moins je trouvais la porte.

— Vous voulez me payer, voyons, dis-le donc tout de suite? Eh bien! tu ne me dois rien du tout, là, es-tu contente?

— Ah! par exemple, monsieur Faron! nous ne pouvons pas... nous ne pouvons pas.

— Laissez-nous faire ce que nous pourrons, mon bon cher monsieur, disait mon mari.

— Au fait, je ne veux pas vous blesser, mes enfants. Vous voulez me payer, eh bien! payez-moi : c'est cinquante francs. Fichez-moi la paix — il était si drôle quand il faisait semblant de se mettre en colère. — Fichez-moi la paix! enragés que vous êtes! c'est cinquante francs, pas un liard de moins et pas en billets, je veux des écus... Dimanche prochain tu habilleras ton galopin, et vous vous tiendrez prêts pour midi. Il faut que ce garçon prenne l'air et aille faire un tour au bois de Boulogne, en voiture; on viendra vous prendre.

— Mais vous êtes donc bon comme le bon Dieu! monsieur Faron?

— Un peu de silence! si ça t'est égal... Après la promenade, vous monterez me dire bonjour et le bambin m'apportera son argent. C'est entendu.

— Eh bien! mademoiselle, ajouta Louise, le soir de ce jour-là nous recevions encore un panier de vin de Bordeaux, voire même que nous en avons encore quatre bouteilles. Quel

homme! dites? Aussi, voyez-vous, demain matin le docteur Faron aurait besoin de mon bras droit, que je lui dirais tout de suite: Mais coupez donc!

Cinquante francs! cinquante francs! ça n'était pas seulement la vingtième partie de ce que nous lui devions; mais c'était pour ne pas nous humilier. Aussi, quand j'ai vu cela, j'ai voulu lui faire plaisir. J'ai acheté de la toile, tout ce que j'ai trouvé de plus beau en toile, et je lui ai fait une belle douzaine de chemises.

— Mais comment avez-vous pu lui prendre mesure? fis-je remarquer.

— Ah! c'est ce qui m'a donné le plus de peine, mais je suis entêtée quand je veux quelque chose. J'ai été trouver le valet de chambre qui me connaissait, puisqu'il nous avait apporté le vin; je lui ai dit que le docteur m'avait dit de m'entendre avec sa blanchisseuse pour raccommoder son linge. C'était pas trop bête. Quand j'ai su où demeurait la blanchisseuse, j'ai été lui dire que le docteur m'avait commandé des chemises semblables à celles qu'elle avait; alors j'ai bien pris mes

mesures : j'ai taillé un patron pour le col et les devants, les poignets, les épaulettes et tout, et voilà. J'étais pourtant bien pressée par l'ouvrage à cette époque-là, mais je travaillais la nuit; j'ai fait les douze chemises la nuit. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que cela me faisait plaisir. Je me disais tout bas :

« Ah! tu ne veux pas te faire payer, endiablé, eh bien, tu ne m'empêcheras pas de passer des nuits pour toi, et je travaillais, ah, dame, fallait voir!... »

Vous comprenez que c'était piqué dans la perfection des perfections! D'ailleurs vous savez comme je pique, quand je veux piquer.

Mais je bavarde, et le corsage de madame ne se fait guère. Nous disions donc qu'il faut poser cette ruche.

Elle arracha encore de sa poitrine cinq ou six épingles qu'elle mit dans sa bouche.

Je ne sais pourquoi le récit de ma bonne Louise produisit sur moi beaucoup d'impression, et j'y repensai bien souvent. Je me représentais la pauvre femme soignant son cher enfant; je me figurais que le petit malade était encore en danger, et, dans mon rêve, je

passais les nuits auprès de lui, tandis que sa mère prenait un peu de repos. Je m'attachais à ce petit être comme s'il eût été à moi, et j'étais heureuse de me dévouer un peu. L'histoire de Louise me fit entrevoir une autre vie pleine de chaudes caresses, d'angoisses et de tendresses : la vie du ménage, qui plus tard serait peut-être la mienne. Et ma pauvre imagination si inquiète à ce moment de ma vie s'élançait dans le rêve, vagabondait pendant des heures, et finissait toujours par se casser le nez contre un gros mur qui me semblait infranchissable.

Je m'imaginais que ma mère ne consentirait jamais à mon mariage. Et puis, j'étais fort timide; un peu coquette, il est vrai, comme tout le monde, mais ma coquetterie se cachait tellement au fond de moi-même, et sous un tel amas d'amertume, que je n'étais pas bien sûr de la retrouver intacte le jour où j'aurais les moyens de m'en servir. Je me savais gentille, je l'avoue, mais je n'avais pas de fortune, j'étais habillée comme une Cendrillon... En vérité, je me faisais pitié. Qui donc aurait voulu de moi?

X

(Suite.)

J'en suis encore à me demander comment, avec sa petite fortune dont je n'ai jamais su au reste le chiffre exact, ma mère trouvait moyen de courir les soirées comme elle le faisait. Il est vrai que la plupart de ses toilettes si tapageuses étaient autant de tours de force d'économie dont la bonne Louise avait le secret. Je ne fus pas longue d'ailleurs à m'apercevoir que maman tenait les cordons de la bourse.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous allions beaucoup dans le monde. Ma mère, qui dans le jour était languissante ou furieuse, ne retrouvait de la gaieté qu'à l'éclat des bougies. Ce n'était plus la même femme.

Vêtue de blanc ou de bleu tendre, coiffée d'une façon espiègle, chaussée en bergère de paravent, elle entrait dans un salon comme un enfant gâté qui se sait la reine du bal et qu'on attend pour commencer. Minaudant, vive, prête à la réplique, le regard animé et la poitrine en avant, elle allait bravement s'asseoir sur la banquette la plus en vue, dans le joyeux bataillon des danseuses intrépides.

Ce qui m'étonne encore, c'est qu'elle exerçait une sorte de fascination sur l'extrême jeunesse; je ne crois pas qu'il fût possible de plus danser qu'elle ne dansait. Je la voyais distribuer à tout venant de grandes poignées de main familières qu'elle accompagnait de rires bruyants qui m'irritaient. Elle restait assez grande dame, malgré tout cela, mais grande dame qui traite les hommes en camarades.

Je prenais le contre-pied de ces façons d'être qui me choquaient; je parlais peu et je me cachais dans les coins. Je sentais que mes robes, qui m'étaient imposées, étaient choisies pour faire valoir les siennes, et qu'elle luttait pour m'effacer. Que n'aurais-je pas

donné pour lui rendre le triomphe plus facile en restant à la maison.

Mon pauvre père faisait comme moi, mais plus docilement, sans aigreur. A peine entré dans le salon, il profitait de l'entrée triomphale de maman pour s'éclipser en rasant les murs derrière quelque rideau, où on le retrouvait parfois sommeillant dans sa cravate.

Un soir que nous étions au bal, la maîtresse de la maison, qui s'appelait madame d'Avenne, vint s'asseoir près de moi. C'était une grande fée, toute jaune, toute mielleuse et pointue; elle avait la manie de vous embrasser deux fois de suite, comme au retour d'un voyage, et lorsque son grand museau sec vous frôlait, on se sentait piquée par un bouquet de crins dont elle excitait la croissance par une tonte mal entendue.

— Ah! la voilà, fit-elle en s'abattant à mes côtés. Bonsoir, ma jolie! — Son cœur semblait déborder. — Mais où vous cachez-vous donc, petite violette? Au troisième rang, dans l'embrasure des fenêtres! Ah! nous nous brouillerons!

Et puis, me regardant sans rien dire, elle

murmurait, comme en parlant à elle-même, la phrase qu'affectionnait ma mère quand elle jouait à la maman :

— A-t-elle de beaux yeux, cette petite sauvage ! a-t-elle de beaux yeux !... Est-ce que vous n'allez pas danser un peu, ce soir? Moi je veux que vous dansiez; il le faut absolument... Oh! pas de *mais*, pas d'excuses!

— Vous êtes bien bonne ; ce soir je me ménage un peu.

— Vous vous ménagez ! et c'est précisément ce dont on se plaint. Vous finirez par causer une émeute... Ah ! vous croyez que je plaisante, eh bien! je vais vous envoyer M. Laumel, pour qu'il vous répète ce qu'il me disait tout à l'heure de vous; où est-il donc, M. Laumel... où est-il donc?

— Qu'a donc dit ce monsieur ?

— Voyez-vous la petite curieuse !... Il m'a dit... il m'a dit... c'est qu'en vérité, j'ai peur de vous faire rougir, ma belle, et puis ces choses-là sont difficiles à répéter. C'est la façon de dire qui donne le sens aux paroles. En deux mots, il m'a demandé quelle était cette jolie personne qui se cachait dans un

coin... Mais vous le voyez, tout cela devient banal dans ma bouche. Où donc est M. Laumel, que je lui fasse signe?

— Gardez-vous-en, je vous prie.

— ... Ah, le voilà près de la porte. N'est-ce pas qu'il a l'air distingué? Un brun, près de la porte, sous le candélabre... il porte la main au nœud de sa cravate, ne le voyez-vous pas? Il faut avouer qu'il est un peu pâle ce soir. Comment le trouvez-vous?

— Mais je le trouve fort bien, ce monsieur.

— Vous n'avez pas tort: c'est un charmant jeune homme... de l'avenir, de la fortune.

Je me retournai pour répondre... Madame d'Avenne s'était envolée. J'examinai alors ce monsieur d'avenir dont on venait de me parler, seulement je fus surprise d'apercevoir du coin de l'œil ma mère qui m'observait curieusement en s'éventant à grandes volées.

M. Laumel, — je tâche d'être impartiale et de reproduire ma première impression, — était un petit homme chétif, aux épaules tombantes, ayant une partie de sa poitrine dans le dos, point bossu, quoi qu'il en soit. Il était maigre et à tous crins. Sa chevelure et

sa barbe noires et touffues eussent été magnifiques sur les épaules d'un Brésilien de haute stature, mais cette forêt couronnant cette petite personne causait une impression pénible. On se disait : Voilà un fait anormal! ou la forêt se desséchera, faute de nourriture, — ce n'est point une petite affaire que d'alimenter de sucs nourriciers une futaie de cette importance, — ou l'homme succombera, absorbé, épuisé, mangé par la forêt. Et l'on devinait les longues racines avides de tous ces hauts poils fouillant profondément dans cette petite tête, dont le visage creusé, pâle, grimaçait d'une façon maladive. J'ai vu souvent de pots à fleurs gros comme le poing s'élancer des plantes énormes. La plante fait plaisir à voir, et pareillement la chevelure de ce jeune homme n'était pas désagréable en elle-même; mais si l'on a du cœur on plaint la petite motte de terre contenue dans le petit pot. M. Laumel était, du reste, vif, prodigue de gestes un peu faux et mal aisés. Il causait avec animation en se soulevant de temps en temps sur la pointe des pieds, tandis que d'un mouvement rapide il abaissait son gilet.

Il gonflait son étroite poitrine et lançait un coup d'œil rapide de droite et de gauche... Je vis bien que sa conversation n'était qu'une contenance et qu'il se sentait observé.

J'eus envie de rire. Et maintenant que je repense à ces accès de gaieté absurde, il est clair pour moi qu'en ce moment-là la Providence me poussait le coude et me prévenait amicalement.

Ce n'était pas tant la personne elle-même de M. Laumel qui me faisait sourire, c'était surtout le contraste comique qu'il y avait entre ce petit monsieur brun, touffu, dévoré, et le jeune homme blond, grand, robuste, avec lequel il causait : autant celui-là était agité, remuant, autant celui-ci était calme, simple, aisé dans ses façons. Il écoutait avec une légère négligence qui avait un petit parfum aristocratique fort agréable à constater ; sa moustache mince et effilée donnait envie de passer les ciseaux dans les grands favoris de l'autre, et la chevelure blonde, courte, bouclée naturellement, vous rendait sévère pour ces grands diables de cheveux noirs tout brillants de pommade et laborieusement frisés.

Peut-être aussi étais-je à mon insu indulgente pour ce grand jeune homme blond que je connaissais un peu pour l'avoir rencontré dans le monde.

J'avais si souvent entendu chuchoter autour de moi :

— Quel est donc ce joli garçon qui entre en ce moment ?

— Comment! vous ne le connaissez pas ? C'est le beau M. de Marsil.

— En vérité, c'est là le comte Pierre de Marsil ? Ah! il est fort bien !

— N'est-ce pas, ma chère ? il a une simplicité adorable... etc., etc.

Quelques instants après, je vis M. Laumel se détacher du comte, traverser le salon en glissant et s'approcher de moi.

Il était écrit que je danserais avec lui ce soir-là.

Il fut fort aimable avec moi et, sans un léger défaut de prononciation qui le faisait bredouiller un peu, sa conversation eût été à peu près celle de tous les danseurs qui s'essoufflent facilement.

— La valse est bien certainement la seule

danse possible, me dit-il en s'arrêtant tout à coup après avoir fait le tour du salon — la seule possible ; je le disais il n'y a qu'un instant au comte de Marsil et il me répondait à ce sujet...

— Ah vous connaissez le comte de Marsil ?

— Depuis l'enfance ; nous sommes intimement liés, intimement.

Et comme on nous bousculait un peu, nous continuâmes à danser.

Le lendemain de ce bal, maman me dit d'un air dégagé :

— Comment trouves-tu ton danseur d'hier, Adèle ?

— Ni bien ni mal, fis-je.

— Il est extrêmement bien. C'est un parti fort convenable pour toi. Ce jeune homme ne ressemble pas précisément à Apollon, mais tu n'es pas une déesse, tu dois t'en douter... Il a de la fortune et te trouve à son goût, à ce qu'il paraît... Profite de l'occasion. Dans ta position et avec tes avantages on ne trouve pas des maris sous toutes les banquettes.

Je crus rêver. J'avais bien pensé au mariage mais comme à une chose lointaine et voilée. Ma mère m'avait si souvent répété : « Sais-tu que tu ne seras pas facile à caser avec tes manies ? » J'étais d'ailleurs convaincue que maman mettrait à mon mariage toutes les difficultés possibles.

Le premier sentiment que j'éprouvai fut une espèce de reconnaissance pour ce bon petit monsieur qui, chétif ou non, beau ou laid, m'avait remarquée et songeait à moi. Alors, je cherchai à me le rappeler, à le reconstruire dans mon esprit, mais, chose singulière, cela m'était impossible. Il s'était tout à coup transformé en génie, il ne s'appelait plus M. Laumel, mais bien monsieur Mariage.

J'avais beau me dire : Il est petit, il parle d'une façon étrange, et un à un énumérer les défauts que j'avais remarqués en lui, tout cela n'avait plus de sens, mes sourires de la veille me pesaient comme un remords; je n'avais plus en face de moi qu'un nuage derrière lequel je m'apercevais moi-même vêtue d'une robe blanche et coiffée de fleurs d'oranger,

ou bien assise au coin de mon petit feu, mon feu à moi, à nous ! — Il faut ne s'être jamais chauffé pour comprendre le charme de cette pensée-là. — Le mariage pour moi était plus qu'une délivrance, c'était la vie elle-même. Je me précipitais vers lui sans vouloir, sans pouvoir réflechir, je me serais jetée aux genoux de ma mère, je lui aurais embrassé les mains, si j'avais osé, pour les paroles qu'elle venait de dire. L'idée d'une existence nouvelle m'étourdissait et me faisait tout oublier, même l'homme avec lequel je devais partager cette existence.

C'était à coup sûr de la folie, mais une folie bien excusable. — Les oiseaux ont-ils jamais trouvé laide ou difforme la main qui leur ouvre la cage ?

Il fut décidé que nous irions le lendemain même prendre le thé chez madame d'Avenne, et que, si M. Laumel me plaisait décidément, les choses marcheraient bon train.

Quand je pense aux deux mois qui suivirent, il me semble que je rêve. Je n'osais plus le regarder, de peur de le trouver mal, et, si par hasard mes yeux constataient une des

laideurs dont il n'était malheureusement pas exempt, j'étais effrayée, et je me reprochais d'avoir mal vu. Il y avait pour moi deux Laumel : l'un qui était imaginaire, que j'avais fabriqué moi-même en fermant les yeux ; l'autre, le réel, le palpable, que je m'efforçais de me dissimuler. Seulement ces deux Laumel s'étaient peu à peu confondus en un seul, et je restais indécise et sans opinion entre le rêve que je souhaitais et la réalité que je ne voulais pas voir.

Et cependant, il y avait des moments où, malgré tout, il me paraissait bien absurde ! Cela ne durait pas longtemps à cause des efforts que je faisais pour chasser cette apparition, mais je tremblais comme une feuille.

C'est surtout lorsque, nous connaissant davantage, il se trouva plus à son aise, que ces apparitions désolantes se renouvelèrent plus fréquemment. Il avait des façons de s'empêtrer dans le moindre récit, qui me mettaient à la torture, et, chose bien singulière, il avait la manie de causer. Dans certains moments il me rappelait mon pauvre papa et je sentais un frisson. Il me rappelait

mon père, moins la bonhomie, moins la faiblesse et la douceur. Bien entendu, je chassais tout cela.

Je me souviens qu'un soir, le comte étant là, l'homme barbu dont on m'invitait à accepter le nom, entreprit de raconter je ne sais quelle ascension qu'il avait faite en Suisse. Je le connaissais assez pour être persuadée qu'il n'irait pas loin sans encombre et j'étais sur des charbons ardents. Je ne craignais pas la mauvaise impression que me causerait son embarras, j'étais disposée à l'excuser d'avance, mais je redoutais l'opinion que les autres personnes allaient porter sur lui. Il me semblait que j'étais quelque peu responsable de ce qui allait arriver, et que tout ce qui l'atteignait devait m'atteindre aussi. Je me sentais liée à lui par le seul fait de ces entrevues, et je savais très-bien qu'à chaque instant on devait chercher à lire sur mon visage l'impression qu'il produirait sur moi.

Il n'eut pas fait cinq pas dans sa maudite ascension, que, sans raison aucune et dans le seul but de se donner du temps, il partit d'un gros éclat de rire, de ces rires qui s'imposent

et se prolongent jusqu'à ce qu'ils aient entendu leur écho. J'étais furieuse, je faisais mille efforts pour penser à autre chose. Je me disais: Je n'ai sans doute pas compris, ce n'est rien, il va cesser; et comme il ne cessait pas, je me mis à rire aussi pour couvrir le bruit qu'il faisait; mais le sang me montait furieusement à la tête, je n'osais lever les yeux et je regardais bêtement ma manchette en continuant mon ricanement en compagnie du sien. Ce qui me mettait à la torture, c'est que ma mère put croire qu'en effet mon rire était sincère et que M. de Marsil put supposer que je jouais la comédie. Les autres personnes ne m'intéressaient guère : ce soir-là je ne m'en occupais pas.

M. Laumel, probablement, prit mon hilarité pour un encouragement, car il reprit le cours de son récit le plus gaiement du monde, souriant encore par intervalles, en souvenir de son précédent succès.

Au reste, je l'ai remarqué depuis, il faut qu'un homme soit bien fort pour qu'ayant fait une ascension quelconque il résiste au bonheur de la raconter de temps en temps. A

ce point de vue, les voyages en Suisse ont fait de grands ravages dans la bourgeoisie. Quoi qu'il en soit, on ne pouvait accuser M. Laumel dans cette affaire-là que d'une faiblesse commune à bien des personnes, et qu'on est convenu, entre gens bien élevés, de subir sans observation.

Malheureusement, arrivé non sans peine au sommet de son pic, et tandis que je souffrais à son intention, il se retourna vers moi avec un sourire et me dit :

— Vous ne savez peut-être pas, mademoiselle, — je l'aurais mordu, — vous ne savez pas ce que sont les baromètres dont se servent les voyageurs dans ces ascensions-là? Le voici en deux mots :

J'en avais un excellent... M. de Marsil doit s'en souvenir... voici ce que c'est. Imaginez... ou pour plus de clarté, voici un tube, n'est-ce pas?...

Il ôta son gant, étendit verticalement son doigt pour représenter le fameux tube, tandis que son autre main osseuse, longue, poilue, figurait par des mouvements saccadés la pression atmosphérique. Son pouce, renversé

outre mesure, était armé d'un ongle démesuré, taillé soigneusement en pointe et se pliant à la moindre pression. Je regardais son poignet maigre, composé d'une réunion de petites ficelles qu'on voyait s'agiter à chaque mouvement de ses doigts, perdu dans cette grande manche flottante, dans les profondeurs de laquelle on devinait l'isolement d'un bras chétif.

Pendant que je faisais ces observations, la démonstration continuait.

— Ce qui n'est pas très-clair, disait-il, c'est la présence du vide dans le sommet du tube. Voici la... oh ! c'est bien simple ! — Il fouilla dans sa poche et en tira un petit cahier de notes... Le malheureux allait faire un dessin !

Tout en cherchant dans cette poche il poursuivait :

— Voici la... voici la... j'ai toujours un calepin sur moi... voici la... colonne de mercure sollicitée par...

Mon père, qui était tout oreilles, ayant toujours eu un faible pour les sciences exactes, hasarda timidement :

— Il y a en Russie d'immenses mines de mercure, n'est-ce pas, monsieur Laumel?

— Mais, monsieur de Larive, dit ma mère qui finissait de bâiller, je ne comprends pas vos partis pris dans la conversation; vous prenez à tâche d'interrompre les plus intéressants récits. N'est-il pas vrai, madame d'Avenne, que M. de Larive semble prendre à tâche...

Et elle bâilla de nouveau sans achever.

— Le fait est, dit madame d'Avenne qui voulait être aimable avec tous, que M. Laumel a l'art de faire comprendre les choses compliquées; une pression de deux kilogrammes par centimètre carré, n'est-ce pas prodigieux? C'est-à-dire que c'est à rendre l'embonpoint odieux. Quand on songe que la moindre augmentation de volume ajoute au fardeau ordinaire des centaines de kilogrammes... j'en suis tremblante, je me mets demain matin au régime... ah, ah, ah!

— Ah, ah, ah! fit maman.

— Je ne voulais pas interrompre, observa mon père, qui n'avait pas ri, je pensais seulement que les mines de mercure...

— Oui, très-bien, les mines de Russie, c'est entendu.

— Je représente ici le tube, dit M. Laumel, après avoir ouvert son calepin et humecté son crayon...

J'aurais voulu pouvoir lui arracher des mains le calepin, le crayon, et jeter le tout dans le feu.

Je crois bien que M. de Marsil lut sur ma physionomie ce que j'éprouvais, car il dit tout à coup en interrompant le démonstrateur :

— Mais nous avons parfaitement compris, mon cher Laumel; ce que vous oubliez de dire, c'est que vos observations barométriques ne vous empêchèrent pas ce jour-là de me sauver la vie ou à peu près.

— En vérité, je ne me souviens pas.

— Ah! vous ne vous souvenez pas? Parbleu, je me souviens bien, moi, et vous ne m'empêcherez pas de vous en être reconnaissant. Je fis un faux pas dans la neige, et sans votre bras je roulais bel et bien et me cassais le cou.

Il se fit un mouvement d'intérêt dans l'assemblée.

— Je vous jure que je ne me souviens pas, murmurait mon futur mari en regardant fixement la flamme de la lampe, comme un homme qui cherche dans sa mémoire.

— Fort bien; soyez modeste et n'en parlons plus, mon cher ami... Voilà du thé parfait.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout cela avait été dit si adroitement, avec tant de tact et de sang-froid que le baromètre tomba dans l'eau et que M. Laumel sortit de ces dangereux glaciers avec les honneurs de la guerre. Dans ce moment-là j'aurais serré de bon cœur la main du comte. N'avait-il pas fait tout cela un peu pour moi ?

— Il est très-instruit, me dit mon père en descendant l'escalier; je crois même qu'il a beaucoup de fond.

— Qui est-ce qui a beaucoup de fond?

— Ton futur, ma petite Adèle; il est vraiment très-bien ; et c'est que, outre l'instruction, il a la forme, ce qui ne nuit pas.

Ce pauvre papa, qui n'avait jamais osé dire trois mots, était émerveillé qu'on en pût prononcer quatre de travers.

— Moi je le trouve fort bien, poursuivit-il;

il a de la fortune, eh ! eh ! des relations... Je ne vois pas d'obstacle à ce qu'il soit reçu... s'il te plaît ; naturellement... reçu à la maison.

— Dites donc, monsieur de Larive, je vous serais reconnaissante si vous vouliez bien me faire l'honneur de m'offrir votre bras, s'écria ma mère empêtrée dans sa pelisse et son capuchon.

XI

(Suite)

Quand je fus seule dans ma chambre, je m'enfermai bien vite, je voulus songer à tout cela et me recueillir pour prendre un parti. Il fallait bien me décider; mais lorsque j'en arrivai à me dire : Me plaît-il ou ne me plaît-il pas? je m'aperçus que j'avais la fièvre et qu'il m'était impossible de fixer mon attention. Des centaines d'impressions et d'idées contraires tourbillonnaient dans ma pauvre tête, et si je voulais m'accrocher à l'une d'elles, j'étais bousculée par les autres.

Je ne veux pas dire qu'il est certains êtres que la fatalité pousse dans votre vie le fouet à la main, je sais que cette doctrine n'est pas chrétienne; mais cependant, lorsque je songe

à tout cela, je me demande si dans l'existence il n'est pas des courants qui vous emportent à votre insu.

Je n'étais point décidée, mais on l'était pour moi, et, dans mon trouble, j'étais reconnaissante aux autres de prendre une décision dont j'étais incapable.

Je vis dès le lendemain matin arriver le frotteur, bousculer le salon. A déjeuner, maman, qui était empanachée de papillottes innombrables, présage d'une coiffure inouïe, dit à mon père :

— C'est à quatre heures que viennent ces messieurs ; vous reviendrez de bonne heure de votre bureau.

J'assistai à tous ces préparatifs sans dire un mot. A mesure que l'heure avançait, j'étais plus indécise, plus émue, et lorsqu'enfin j'entendis tinter la sonnette, j'étais un peu moins avancée que la veille, et je n'avais plus qu'une pensée : celle de me laisser faire et de gagner du temps.

M. Laumel était orné d'une cravate bleue... — Seigneur, qu'elle était bleue ! — et d'un oncle qui faillit me faire pousser un cri. Cet

oncle avait l'air d'un pendu, — soit dit sans blesser sa mémoire. Il était tellement long, raide, mince, droit, décoloré, son cou était tellement serré dans sa cravate blanche, que l'on ne pouvait le regarder sans malaise, et, par charité, l'on tirait la langue comme pour lui rendre service.

On aura beau dire, il y a des affinités secrètes entre la nature morale et la nature physique des gens; la Providence fabrique les hommes tout d'une pièce, et l'être tout entier est coulé du même jet. Si l'on y regarde de près, on n'est pas long à découvrir dans l'homme extérieur l'expression palpable de ses pensées et de ses goûts. Réciproquement les aveugles délicats, qui longtemps ont écouté un homme, doivent se faire en eux-mêmes un portrait exact de sa démarche, de ses gestes et de sa structure physique. Peut-être y a-t-il des exceptions à cette règle, mais cet oncle fraîchement dépendu la confirmait en tous points : sa voix, ses pensées, ses allures lui allaient comme un gant; tout cela avait l'air d'avoir été accroché à un clou durant des années entières.

On s'assit en cercle devant la cheminée. Maman, coiffée en coup de vent, fut d'une amabilité sans précédents. Papa faillit casser la roulette de son fauteuil et en fut horriblement troublé jusqu'à la fin. Quant à moi, je ne pouvais me persuader que mon mariage fût la cause et le but de cette mise en scène.

M. Laumel fut causeur. L'oncle pensait toujours un peu trop à sa potence, quoique très-digne. Au moment de terminer cette petite conférence, il se leva et dit :

— Permettez-moi, madame, — il avait du tact, l'oncle : il s'inclina vers mon père, mais parla à maman, — permettez-moi de vous remercier d'avance de l'accueil que vous voulez bien faire à mon neveu.

— Mais comment donc !... notre plus vif désir... la sympathie... veuillez le croire...

On sourit, on toussa, on se salua, — l'oncle eut de la peine, n'ayant qu'une charnière au milieu du corps, — et trois quarts d'heure après je reçus un bouquet de lilas blanc.

Est-ce étrange ! cette visite m'avait amusée ; pas un seul instant je ne l'avais prise au

sérieux. De ma main qu'on était venue demander, il n'avait été dit un mot.

Que de sous-entendus dans la vie, que de grosses affaires se glissent sous ces banalités qui font sourire et qui devraient faire trembler! A partir de ce jour, je n'eus plus un moment à moi, et d'ailleurs j'avais un peu peur de la solitude. Puisque j'étais sur la pente, j'aimais mieux aller vite et ne pas avoir le temps de me retourner.

Il fallut s'occuper du trousseau, songer à mille choses. Un jour on me parla d'un appartement, puis de la corbeille, puis... les femmes ont l'infirmité de se griser avec ces choses-là. D'ailleurs je m'habituais à lui, je prenais au sérieux ces allures graves qu'il affectait en certains moments. Je me disais : « Il n'est pas brillant, mais il a des qualités solides; il est gêné, mais, s'il n'avait point de cœur, aurait-il songé à m'épouser? » Je m'imaginais qu'il devait lire en moi, et que je lui plaisais parce qu'il avait découvert la grosse provision de tendresse que je conservais intacte au fond de mon cœur pour celui qui saurait la deviner.

Et c'est ainsi qu'enveloppant mon futur mari dans un rêve que j'aimais, j'arrivai peu à peu à le trouver aimable. Et puis aussi lorsqu'on a été trop longtemps dans une situation pénible, toutes les issues semblent bonnes pour sortir; on confond la porte avec la fenêtre, et l'on se jette du troisième étage croyant descendre l'escalier. Il y a les amis, dont le devoir est de prévenir; les parents, dont le rôle est de conseiller : mais lorsqu'on n'a ni amis ni parents?

De temps en temps le voile, que je ne sais quel diablotin venait tendre devant moi, se déchirait, et j'apercevais le petit monsieur pâle, au dos voûté, à la chevelure monstrueuse, qui m'était apparu au bal de madame d'Avenne; mais cette apparition durait de moins en moins longtemps : le rêve revenait bien vite au galop, comme un nuage que le vent pousse, et mon mari rentrait dans son écrin. De sorte que je me trouvai un beau matin, sans avoir dit ni oui ni non, habillée de moire blanche, cachée sous un grand voile, marchant au bras du fameux oncle auquel peu à peu j'avais trouvé de la distinction.

L'église était pleine; l'orgue éclatait sur ma tête, tous les yeux étaient fixés sur moi... Il me sembla que le bon Dieu m'ouvrait enfin les portes de la vie.

Au moment où j'allais m'agenouiller sur le prie-Dieu doré, j'entendis la voix aigu de maman qui me disait :

— Voyons, dépêche-toi ! tu marches sur ma robe.

Je me retournai; j'aperçus son vilain regard de mauvais augure qui, depuis mon berceau, me poursuivait, je ne sais pourquoi.

Et tandis que les prêtres se rangeaient devant l'autel, je sentis de grosses larmes qui me venaient aux yeux. Ce regard de maman me rappelait tant de choses!

Je pensais aussi : Ceux qui me voient pleurer doivent se dire :

« La pauvre enfant, c'est bien naturel, au moment de quitter la famille elle est émue! Ce sont là des larmes touchantes! »

Je sentais qu'on devait dire cela, et j'étais effrayée, parce que dans mon cœur je n'avais pas un regret, parce que dans mes souvenirs de jeunesse je ne trouvais qu'une rancune

amère qui me faisait peur. Je me rappelais bien les soins de la bonne madame Rambour, les caresses timides de mon pauvre père et je me demandais si moi-même je n'avais pas une de ces natures mauvaises où les bons germes avortent. J'aurais voulu avoir à briser des liens de famille plus solides. On est bien malheureux dans ces jours où la vie change, lorsqu'on n'a pas dans son passé quelque chose ou quelqu'un à saluer d'un sourire ou d'une larme !

— Mon Dieu, ayez pitié de moi ! disais-je dans toute la sincérité de mon cœur ; permettez qu'on m'aime un peu, pour que je puisse aimer à mon tour ; permettez que plus tard je devienne mère, et puisse entourer mon enfant de la tendresse qui m'a si fort manqué.

Alors je croyais sentir sur mon bras le poids d'une petite tête qui s'abandonnait, et presque en même temps, car ces impressions couraient la poste, je voyais le petit être déjà grand, épelant sur mes genoux ou arrêtant sur moi son regard profond et me disant :

— Est-ce que ta maman t'aimait comme tu m'aimes, dis ?

— Adèle Cibot de Larive, murmura le prêtre d'une voix rapide et grave, acceptez-vous pour époux... etc.

— Oui, répondis-je avec conviction, — je me sentais heureuse dans ce moment-là; — oui, j'accepte les devoirs et les joies de l'épouse et de la mère; je veux vivre! oui, j'accepte, mon Dieu, et je vous remercie!

Mon cœur battait bien fort : j'ôtai mon gant et je tendis la main vers l'anneau que me présentait mon mari. Nos yeux se rencontrèrent : son regard était celui d'un bon vivant qui monte l'escalier d'un restaurant où l'attend un petit souper fin.

Oh! certes, il ne pensait pas en ce moment-là aux mêmes choses que moi!

J'allongeai le doigt, et je frissonnai en sentant qu'il entrait tout entier et sans résistance dans cette bague étrange qui semblait venir au-devant de moi.

Toutes ces impressions disparurent bientôt; la sacristie était encombrée. Au milieu du frou-frou des robes et des éclats de voix, on distinguait ma mère coiffée d'un chapeau jonquille, gesticulant et dominant le bruit.

M. de Marsil vint me saluer avec une simplicité si respectueuse, que je rougis un peu. On est embarrassé de son épaulette lorsqu'on la porte depuis dix minutes seulement.

— J'ai prié pour vous, madame, dit-il en s'inclinant. Et il accompagna le geste d'un sourire singulier qui me fit baisser les yeux. — Je n'y voyais cependant que de la bienveillance et de la sympathie dans ce sourire.

Puis il alla serrer la main de mon mari, qui s'agitait et parlait à tous un peu trop, comme un maître d'hôtel au moment du dîner.

J'aurais voulu que le comte laissât M. Laumel : je n'aimais pas à les voir l'un à côté de l'autre.

Nous devions partir le soir même après le repas, pour faire un voyage de quelques jours, ainsi que cela se pratique d'ordinaire. J'attendais l'heure du départ avec une impatience extrême. Mon mari me faisait alors l'effet d'un de ces fruits excellents qui n'ont pas bonne mine, et sur le compte desquels on pourrait se tromper. J'avais hâte de soulever cette peau rugueuse et laide pour retrou-

ver dessous l'homme que je pensais. J'étais sûre qu'il avait du cœur, je voulais qu'il en eût, et d'ailleurs je me sentais de force à lui en prêter. Il m'avait donné une poignée de main en sortant de l'église, je voulais le lui rendre; j'attendais avec impatience cette bonne parole affectueuse et intime qu'il allait me dire aussitôt que nous serions seuls, et qui me ferait tant de bien.

L'heure arriva. On vint nous dire que la voiture était avancée... Nous fîmes nos adieux.

Et comme on nous reconduisait dans l'antichambre, — la famille seule avait assisté à ce repas, — maman dit à l'oncle, qui était près d'elle:

— Voilà le moment cruel!... Ah! voilà le moment!... Jamais, mon cher monsieur, je ne me serais crue aussi faible.

Et elle porta plusieurs fois son petit mouchoir à ses yeux.

Mon mari, très-pressé, très-agité, regardait à sa montre et poussait sous son bras sa canne et son parapluie.

— Les bagages sont descendus, disait-il;

allons, très-bien... Adieu, mon oncle !... Et mon sac de nuit ?.. Ah ! très-bien... Adieu, mon oncle ! adieu, ma mère !...

A ce mot, maman fit la grimace ; j'avais oublié de prier M. Laumel de dire simplement madame.

Quand nous fûmes seuls dans la voiture, il me prit des mains un petit sac que je portais à mon bras et l'accrocha au bouton en ivoire qui servait à maintenir le store de la voiture.

— Ce sac ne me gênait pas, je vous remercie, lui fis-je remarquer.

— Si, si, je vois bien qu'il vous gêne, et j'ai la passion du confortable aussi bien pour les autres que pour moi-même... Ma canne ne vous gêne pas, non plus ?

Il attendait sans doute que la voiture fût en marche pour me parler suivant son cœur, et tout ce tatillonnage n'était qu'une contenance ; je devinais bien tout cela. J'étais d'ailleurs gênée tout autant que lui.

Alors il se pencha et voulut lever la glace de la voiture, qui était baissée de mon côté.

— Je ne veux pas que vous attrapiez froid, disait-il.

Il tirait de toutes ses forces sur la courroie de la portière, penché sur moi de façon à me frôler le visage de son coude pointu.

— Merci, je ne crains pas l'air, il fait très-doux, merci.

— Vous ne savez pas ce que c'est, qu'un courant d'air, il y en a de mortels.

Et il tirait toujours, se mordant la lèvre inférieure comme quelqu'un qui fait un grand effort.

— Que le diable vous emporte avec votre glace! dit-il enfin au cocher qui allait monter sur le siége.

— C'est que monsieur ne sait pas s'y prendre, répondit l'autre assez brusquement.

Et, le plus aisément du monde, avec deux doigts, le cocher souleva la glace.

M. Laumel se rassit en grommelant.

— Insolents! tous ces gens-là! si on ne se retenait pas, on leur donnerait une leçon. — Ce cocher était pourtant bien gros. — Cinq heures moins cinq! le train part à cinq heures quinze... Cocher, mon brave! dépêchons! dépêchons!... Vous n'avez rien oublié, vos

caisses sont bien fermées? ajouta-t-il en souriant.

— Tout est en ordre, merci.

J'avais le cœur si plein en ce moment-là! J'aurais donné une année de ma vie pour une poignée de main et... eh bien! oui, pour un baiser.

— Ah! les jeunes filles! les jeunes filles! elles s'en rapportent un peu trop à leur femme de chambre pour ces petits soins-là; je dis cela en général, bien entendu... Cinq heures passées! cette voiture va comme une charrue.

Il se moucha, roula soigneusement son mouchoir en forme de petit pain, et poursuivit:

— Je vous dirai que je ne m'en rapporte qu'à moi-même, quand il s'agit de faire ma malle.

— Ah! vraiment!

— En vérité: j'aurais cinq cent mille livres de rente que je ferais absolument de même. Ainsi, vous voyez, ce sera un embarras de moins pour vous, ma chère petite femme... Cinq heures cinq! J'ai mes petites habitudes:

je mets mes chemises à gauche, au fond ; mes affaires de toilette toujours en dessus. Je m'y retrouverais les yeux bandés. Vous verrez comme nous nous entendrons bien, ma chère Adèle! Je suis extrêmement facile à vivre, surtout pour ceux que j'aime.

J'eus un petit frisson; il allait entrer dans le sujet que je souhaitais, et toute cette préface n'avait point été maladroite.

— Je déteste, poursuivit-il, toutes les choses compliquées : les ragoûts, les sucreries; ne préférez-vous pas les viandes rôties? A mon goût il n'y a que cela de sérieux dans un repas; ainsi, tout à l'heure, le déjeuner était exécrable; vous n'avez peut-être pas vu ce que j'ai mangé?

— Non, fis-je, je n'ai pas remarqué.

— Vous êtes bien un peu étourdie! Ne vous en affligez pas, cela se passera avec une direction. Eh bien! moi j'ai très bien vu que vous avez laissé sur votre assiette deux ou trois aiguillettes de canard aux olives. Je déteste qu'on laisse sur son assiette, il y a toujours de l'affectation là-dessous... Mais voilà que j'ai l'air de vous gronder... Cinq heures

huit minutes! Enfin! nous voilà arrivés! ne vous occupez de rien, allez m'attendre dans la salle des bagages; je me charge de tout... Deux caisses, bien, un sac de nuit, trois... Adèle, vous oubliez les parapluies; ah! non, pardon. Dépêchez-vous, mon brave, je vais prendre les billets : c'est très-bien; le pourboire! le pourboire! je n'y suis pas obligé, vous m'entendez? Adèle, votre petit sac? voilà vingt centimes de pourboire, et fichez-moi la paix.

Quand nous fûmes installés dans la voiture du chemin de fer, il ôta son chapeau, tira de son sac une petite casquette en soie et l'enfonça soigneusement, méthodiquement sur sa tête.

Je le regardais, nous étions seuls dans le compartiment et je me sentais émue. J'ôtais et je remettais mes gants, je cherchais un mot à dire, mais je ne trouvais rien, et cependant, malgré cette gêne, je n'étais point malheureuse; mon cœur battait bien fort. Que va-t-il me dire? nous voilà seuls. Il me semblait qu'au premier mot affectueux je fondrais en armes et je tomberais dans ses bras.

— Deux francs dix d'excédant! fit-il en me

regardant en face avec un petit sourire jaunâtre, vous en seriez-vous douté?

— C'est énorme!

— Je crois bien; aussi j'ai conservé mon sac de nuit avec moi, c'est toujours cela de gagné. En Allemagne, cela ne me serait pas permis; ils sont, en Allemagne, d'une sévérité extrême pour les bagages. Le comte, vous savez, de Marsil...?

— Oui, oui, je sais... vous disiez?

— C'est bien le plus charmant garçon, le meilleur camarade!

— Il semble fort bien.

— Oh! oui, mais vous ne pouvez pas l'apprécier; vous l'avez vu dans le monde, et il a dû vous paraître un peu guindé, froid. Si vous le connaissiez comme je le connais! c'est un gaillard joliment fort!

— Vous disiez qu'en Allemagne...

— Nous avons été très-liés ensemble... c'est lui qui me disait que voyageant en Allemagne, et lassé de s'occuper sans cesse de ses bagages, il avait tout renvoyé à Paris, et avait continué sa tournée en achetant au fur et à mesure le linge et les vêtements dont

il avait besoin. — Je trouve que cette folie le peint bien. Il est vrai qu'avec son immense fortune il peut se permettre ces sortes de plaisanteries... Vous n'avez pas froid? Il est artiste! Dieu, que je me suis moqué de lui... de moi il accepte tout!... C'est que j'ai peur que vous ayez froid.

— Vous êtes bien bon, je vous remercie...

Et nous arrivâmes ainsi à Orléans, il faisait nuit noire. Il m'aida à descendre; la gare était déserte. Un de ces vents froids qui sentent encore l'hiver et annoncent la pluie s'engouffrait sous les portes. Il me laissa un instant dans un coin avec le sac de nuit, le parapluie, la canne, pour aller réclamer les bagages, et je ne sais pourquoi je me trouvai si seule, que les larmes me vinrent aux yeux. Un omnibus nous conduisit de la gare à l'hôtel; là encore nous étions seuls. Maintenant j'aurais souhaité quelqu'un. Mon mari était de plus en plus gai, causant, avec un entrain toujours croissant, de mille sujets dont je n'entendais qu'un mot sur dix, grâce au bruit assourdissant des ferrailles et des vitres de cette voiture, roulant au grand trot sur

le pavé pointu des grandes rues solitaires.

Un domestique dont notre arrivée avait interrompu le somme, alluma un bougeoir et nous précéda dans l'escalier; un autre garçon portait nos bagages.—Je montais lentement, j'étais essoufflée, et mon cœur battait plus vite, non que je fusse fatiguée; j'étais inquiète, et puis tout cela me faisait l'effet d'une fuite. — Je me disais : Où allons-nous?

Nous nous arrêtâmes au premier étage dans un long corridor. A la lueur de la bougie on apercevait une longue suite de portes numérotées, devant lesquelles gisaient des chaussures poussiéreuses et affaissées. L'une de ces portes s'ouvrit, et nous nous trouvâmes dans une grande chambre tendue de papier rouge à ramages. — Il y avait dans cette pièce une odeur de renfermé très-désagréable. — Au fond, dans le coin, sous un catafalque de draperies fanées, un lit attendait... qu'attendait-il?... J'étais triste à pleurer. Sur la cheminée, à côté d'une sorte de petite tasse en porcelaine dorée, contenant des allumettes, était une pendule silencieuse, surmontée d'une statuette de Jeanne d'Arc, le tout pro-

tégé par un globe. Sur le plancher, un tapis à fleurs, devenu gris aux endroits fréquentés.

La chambre d'hôtel n'est jamais bien gaie, mais en certains moments elle devient lugubre; on n'aimerait pas à y laisser traîner une pensée à soi, il semble que chacun de ceux qui ont passé par là ont dû y oublier quelque chose, larme ou sourire, bâillement ou chanson; cette chambre est pleine de choses qui ne sont pas à vous, et tous ces témoins indiscrets pendent comme des loques le long des quatre murs. On n'y est point à l'aise et l'on hésite à y parler, comme on hésite à boire dans un verre qui n'a point été lavé.

On mit les malles dans un coin, sur une espèce de chevalet spécial, et mon mari ayant dit que tout était bien, on nous laissa seuls. Il se frotta les mains, et après avoir ôté son chapeau il dit :

— Allons, nous ne serons pas trop mal ici.

Et il regarda le lit avec l'imperceptible expression de bonne humeur d'un homme qui vient de faire une plaisanterie trop fine pour être comprise par les autres.

Je m'étais assise sur un petit fauteuil et

j'étais restée là, ne songeant à enlever ni mon chapeau, ni. mes gants; il me semblait que nous allions repartir. Toute tremblante, je regardais M. Laumel qui, le bougeoir à la main, inspectait la chambre en détail.

—Tiens! dit-il, les rideaux sont trop courts et trop étroits, il serait pourtant facile de les agrandir; le rempli est énorme, voyez, chère amie.

Ces pauvres rideaux, en damas de laine, étaient tellement fatigués d'abriter le monde, qu'ils s'y refusaient maintenant, comme se refuse à marcher un vieux cheval fourbu. Mon mari, ayant tiré vainement les cordons, approcha les rideaux l'un de l'autre très-soigneusement, et après les avoir réunis à l'aide d'une épingle qu'il avait en réserve dans la doublure de son porte-monnaie, il plaça devant une chaise pour les maintenir en cet état.

— Il faut savoir se servir soi-même dans les hôtels, disait-il en riant, n'est-ce pas, ma bonne petite femme? Vous n'avez rien oublié dans l'omnibus, Adèle, l'ombrelle, le petit sac, le... Comme en disant cela il passait devant la porte, sans affectation il poussa le

verrou; après quoi il vint s'asseoir à mes côtés et pencha sa tête vers la mienne en me disant très-gaiement :

— Si nous supprimions le *vous*, qu'en penses-tu, ma chérie ?

Je me jetai en arrière ; maintenant il me faisait peur. L'homme que j'avais devant moi me regardant avec des yeux brillants et le sourire aux lèvres, n'était pas celui que j'avais cru épouser. J'apercevais en lui des choses que je n'avais pas vues, il était trop près de moi; j'éprouvais cette sensation que l'on ressent dans la fantasmagorie, où l'objet, d'abord lointain et confus, devient tout à coup, et sans transition, réel, terrible, hideux, et semble vous sauter à la gorge. Une à une, les gazes dont je l'avais entouré à mon insu se déroulaient et s'évanouissaient. Il semblait être sorti de son cadre. — Ce n'était plus mon mari, mon époux, c'était un homme; ce n'était plus l'avenir qu'on caresse en imagination, c'était le présent dont le contact vous blesse et vous étouffe.

Cela n'est pas possible...je vois mal, il est troublé, intimidé... je suis sûre que je vois

mal, me disais-je. Et en même temps la pensée que j'étais seule et que j'appartenais à cet être dont je ne connaissais ni les intentions, ni le pouvoir, se dressait devant moi. J'avais la fièvre, et le petit bruit sec du verrou tintait toujours dans mon oreille.

Il y a des niaiseries effrayantes. Il y a des bêtises hideuses.

— Pourquoi es-tu si pâle, ma *chérie?* Est-ce que je te fais peur?

Je l'entends encore ce mot *chérie,* où sa langue s'embarrassait...

Ah grand Dieu! chassons tous ces souvenirs-là! la honte est comme la boue, il ne faut pas la remuer au fond du verre. Le lendemain matin, j'aperçus un rayon de lumière pâle qui glissait entre deux lames de la persienne. Je remerciai le bon Dieu qui m'envoyait un ami. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit; j'étais anéantie, humiliée surtout; l'une des bougies brûlait encore, et je songeai à ces cierges qui, durant le jour, restent allumés dans la chambre des morts. Lui dormait, couché sur le dos, la bouche ouverte et souriante; sans doute, un rêve d'or traver-

sait son esprit; sa respiration bruyante et saccadée s'arrêtait un instant, ses deux mains étendues sur la couverture se contractaient imperceptiblement, puis il retrouvait le calme, et le bruit monotone reprenait son train.

— C'est ignoble, pensai-je, ignoble! Ah! tu as voulu être femme, eh bien! tu es femme.

Je pensais ainsi à ma mère, aux caresses et aux conseils qui m'avaient manqué. Elle savait la vie, elle!... Tout à coup, l'idée qu'elle la connaissait peut-être trop m'apparaissait, et mon cœur cessait de battre.

C'était dans mon esprit un chaos effroyable de terreurs, de honte et de colères. Peut-être prononçai-je un mot à haute voix, je ne sais, mais mon mari ouvrit les yeux, chercha un instant autour de lui, comme un homme qui se réveille dans une chambre autre que la sienne, et m'ayant aperçue, — il avait la figure livide, les yeux bouffis, le front perdu sous ses cheveux en désordre, — il sourit avec une expression de bonheur profond et me dit en se penchant vers moi :

— Je t'aime, ma *chérie*, oh! je t'aime! et toi, tu m'aimes aussi, n'est-ce pas?

— Oui, fis-je, oui.

J'avais les yeux brûlants, la gorge sèche. Les hommes qui viennent d'être souffletés en public doivent éprouver ce que j'éprouvais.

XII

(Suite.)

Triste chose que ce marché dont les lois divines et humaines garantissent l'éternelle observation, et dont l'un des deux contractants ignore presque toujours les clauses.

Que sait-elle, la pauvre fille, de cet échange de tendresses ou d'argent, que sait-elle, si ce n'est qu'il y a là une épreuve mystérieuse dont chacun cherche à lui cacher les douleurs? On lutte contre toutes ses répugnances instinctives, on combat toutes ses appréhensions.

Mais celles qui, comme moi, ont signé les yeux fermés, ne sachant rien de la vie, que doivent-elles penser, ces pauvres filles-là, lorsque, les cierges étant éteints, de cette fête et de cette bénédiction il ne reste qu'un

homme en pantoufles qui, spirituel ou non, souriant ou sérieux, réclame son bien et rappelle le marché.

Du reste, mon mari paraissait enchanté de l'acquisition qu'il avait faite en m'épousant: il était d'une gaieté folle, chantonnait à tout propos, et, quoiqu'il fût très-difficile sur le choix des mets, à cause de son estomac ombrageux, il mangeait comme un ogre, à grosses bouchées et très-rapidement. Il m'entourait, il m'accablait de soins et d'attentions, mais toutes ces prévenances étaient si obstinées et si nombreuses qu'elles étaient irritantes, et je prévoyais le moment où elles me deviendraient odieuses. J'appris par lui, — le bonheur invite à la confiance, — j'appris qu'il avait eu une jeunesse assez... orageuse, ce fut son expression. Il me disait cela en confidence, c'était une marque d'estime qu'il me donnait en ne me cachant pas son passé. « Un jeune homme est un jeune homme », faisait-il observer en souriant longuement; et il y avait dans l'humilité de ces demi-confidences une joie triomphante qui cessait d'être blessante à force de naïveté et de maladresse. Je crois,

du reste, qu'il ne résistait pas au plaisir secret d'amonceler des nuages sur son passé, et que, dans cette affaire-là, il consultait plutôt son imagination que sa mémoire. Je sus que de Marsil, qui avait beaucoup folâtré avec lui, lui disait toujours :

— Ah ! vous, Laumel, vous ne connaissez pas d'obstacle !

J'appris en même temps qu'il n'était point de ces clients naïfs dont abusent les fournisseurs. Il connaissait à fond la direction d'un ménage, savait le prix du charbon, celui de la viande et du pain, avait l'habitude de la flanelle, toujours à cause de son estomac, n'aimait pas le poulet au blanc, portait toujours des bottes, connaissait les femmes et tout ce qui s'ensuit.

Il m'avoua que la petite rente, toute petite il est vrai, que devaient me servir mes parents n'avait été d'aucun poids dans le choix qu'il avait fait de ma main, qu'il m'avait prise tout simplement parce que je lui plaisais, et qu'il était bien heureux, puisqu'en assurant son bonheur il m'avait donné à moi-même une position que je n'étais pas en droit d'espérer.

Il ne me disait rien de tout cela pour me blesser, mais simplement parce qu'il le pensait, le plus naïvement du monde et me souriant à chaque mot. Il était bon au fond, et véritablement je crois qu'il m'aimait beaucoup.

Un soir il me dit, — j'y ai bien souvent repensé depuis, hélas ! — il me dit :

— Vois-tu, mon enfant, l'avenir est magnifique pour nous. Les capitaux sont, à l'heure qu'il est, le plus puissant des leviers. Je ne veux pas t'ennuyer en te parlant économie sociale, mais il n'est pas mauvais que tu aies quelques idées sur ce sujet-là ; vous autres, petites femmes, vous ignorez les côtés sérieux de la vie. Eh ! eh !... ce n'est pas pour te fâcher que je dis cela... Mets donc une cravate autour de ton cou...

— Je n'ai pas froid, merci.

— Tu dois avoir froid, tu peux avoir froid. Considère un peu ton raisonnement : Je n'ai pas froid maintenant, donc je n'aurai pas froid tout à l'heure.

Comprends-tu ? Voilà ce que tu dis, là, carrément ! Non, mais c'est que je voudrais

te faire juger par toi-même; j'en appelle à ton bon sens, car je ne veux pas m'imposer... là franchement, est-ce un raisonnement ?

Si tu trouves que c'est un raisonnement, dis-le, je ne demande qu'à être discuté, convaincu. Je... n'ai... pas... froid dans ce moment-ci : donc, dans un quart d'heure, quand il fera tout à fait nuit, que les brouillards de la Loire commenceront à se répandre, je n'aurai pas froid non plus.

— Eh bien! je mettrai quelque chose autour de mon cou dans un quart d'heure.

— Bien, très-bien, je l'attendais, cette réponse ! Est-il assez joli, le mot, est-il assez humain ! profondément, profondément humain ! Dans un quart d'heure ! dans un quart d'heure je serai sage, dans un quart d'heure je me rangerai ! Toute la vie est là... dans un quart d'heure ! ah! mon Dieu!

— Mais, mon ami, je ne vois pas quel rapport...

— Non, non, il n'y a pas de rapport, il n'y a pas de... il n'y a rien ; tu veux attraper une angine ou une fluxion de poitrine, tu en es parfaitement libre, mon enfant. Je te fais

même mes excuses d'avoir contrarié tes projets en te proposant la plus facile des précautions...

En parlant ainsi il souriait; il faisait certainement de grands efforts sur lui-même pour me parler avec bonté, mais l'aigreur et l'opiniâtreté du maniaque perçaient sous sa bienveillance. — Je pris un fichu et le nouai autour de mon cou. Il se radoucit tout à coup.

— Vois-tu, mon enfant, ce que je t'en dis est dans ton intérêt, et sois sûre que lorsque je te fais une observation, souvent à regret, je l'avoue, — il faut bien aimer les gens pour ne pas craindre de les ennuyer un peu, — eh bien, sois sûre qu'alors j'ai des raisons sérieuses, très-sérieuses pour en agir ainsi. — Veux-tu savoir ma raison? — Je vais te la dire. Ma raison est celle-ci: je souffre très-souvent de l'estomac; j'ai, du reste, une santé de fer, mais je souffre de l'estomac et je sais par moi l'importance des petites précautions... ne parlons plus de cela, maintenant que tu es gentille... Nous allons sortir; tu es bien chaussée?

— Ne vous inquiétez pas, je suis très-bien chaussée.

— Que je ne m'inquiète pas ! Crois-tu vraiment que l'on s'inquiète pour le plaisir de s'inquiéter? Est-ce donc une chose si douce que l'inquiétude, le crois-tu ? dis-le franchement. Eh bien, ma chère, demande aux médecins, et ils te répondront que le froid aux pieds cause la plupart des rhumes, des bronchites, de angines, etc. Comme les pieds sont loin de la gorge, on se dit... c'est absolument comme ton raisonnement de tout à l'heure, dont tu as reconnu du reste l'absurdité. Tu te dis maintenant : J'ai le cou préservé, qu'importent les pieds, je peux marcher dans l'humidité, je le peux. Toujours la même chose : de ce que je suis en bonne santé en ce moment-ci, il est clair que dans un quart d'heure... ah ! le fameux quart d'heure ! ne te fâche pas, je plaisante. Ah ! il est humain ton quart d'heure! Avec ton système je devrais me dire aussi : J'ai acheté mes terrains de Montrouge cinquante mille francs, donc ils ne vaudront jamais plus de cinquante mille francs, donc... ne m'interromps pas... donc j'ai tort de gar-

der ces terrains qui ne me rapportent pas un sou. Tu vois la conséquence.

Et le jour où madame Laumel viendrait dire à son mari :

— Comment, insensé, — oh! tu serais en droit d'employer ce mot-là, — comment, insensé, as-tu renoncé à un bénéfice certain de cinquante mille écus, alors que tu n'avais qu'à attendre?

M. Laumel répondrait :

— Ma bonne amie, j'ai suivi tes principes.

Et qui est-ce qui serait vexé? ce serait madame Laumel, parce que madame Laumel, qui est comme toutes les petites femmes, ne déteste pas, je m'imagine, les cachemires et les diamants...

Mais ne crains rien, je ne suis pas précisément un enfant qui vient de naître en fait d'affaires, et je sais qu'entre les mains d'un homme le capital est un outil puissant... tout-puissant! Quand M. Haussmann a tracé son premier boulevard, j'ai flairé l'avenir et j'ai dit, — de Marsil te le répètera quand tu voudras, — j'ai dit : C'est la fortune de la France dont cet homme creuse les fondations. Dieu

merci, le mot a fait assez de bruit! Je n'en suis pas plus fier pour cela. C'était du bon sens, rien que du bon sens...

— Sortons-nous, mon ami ?

— Mais certainement. Je n'avais montré là que du bon sens. Quand j'ai acheté mes terrains de Montrouge, ai-je été assez harcelé par les donneurs de conseils! Celui-ci disait :

— Mais, mon cher Laumel, vous qui avez des capitaux, achetez donc du côté des Champs-Élysées; la fortune est là.

Il y a des gens qui ne peuvent pas laisser leur voisin faire une bonne affaire sans lui mordre les chausses. Un autre voulait absolument me faire acheter derrière la Madeleine; je l'ai noté, celui-là! C'était un monsieur qui se prétendait bien informé... Ah! mon Dieu! quelle drôle de chose que l'humanité! Heureusement que je n'étais pas homme à me laisser influencer, je leur ai toujours répondu avec le sourire aux lèvres :

Écoutez, mes bons amis, chacun manœuvre ses capi... L'air est plus chaud que je ne croyais; tu n'as pas trop chaud avec ce foulard autour du cou; si tu as trop chaud, je te

conseille de dénouer ce foulard, il ne faut pas attirer inutilement le sang à la tête. Je leur ai donc dit : Chacun manœuvre ses capitaux comme il l'entend, n'est-ce pas? Les terrains de la Madeleine peuvent avoir de l'avenir, mais, moi, j'aime mieux Montrouge; voilà.

Règle générale, vois-tu, mon enfant, l'avenir est aux quartiers neufs. Pour moi, Montrouge est appelé à devenir un centre. Je suis sûr que tu me considères comme un spéculateur? — Il semblait tout fier de l'effet qu'il devait produire sur moi. — Ah! tu ne réponds pas; tu vois que j'ai raison; tu crois que je suis un spéculateur et tu as grand tort. Je désire gagner de l'argent, c'est vrai, mais c'est pour toi surtout que je le désire. En t'épousant dans la position où tu étais, je ne te fais pas de reproche au moins, ma chérie, il faudrait recommencer que je recommencerais; on aurait beau me dire : C'est une folie, vous n'y pensez pas, etc., etc., je recommencerais; ainsi tu vois! — Mais il n'en est pas moins vrai qu'en t'épousant, je me suis engagé moralement à te faire une position... Nous sommes tous mortels, n'est-ce pas? eh bien! si

un malheur m'arrivait, que deviendrais-tu ?...

Oh non! je ne suis pas un homme d'argent; personne n'y tient moins que moi. Demande au comte, qui me connaîtdepuis longtemps.

— Vous, Laumel, me disait-il souvent quand nous faisions quelque partie ensemble, car je me suis amusé comme un autre, je t'estime trop pour ne pas te l'avouer; vous, Laumel, vous êtes généreux comme un prince!

Il plaisantait, mais j'ai toujours aimé à faire bien les choses, cela est vrai, et personne ne pourra dire qu'en toute circonstance je n'aie point fait honneur à ma petite fortune... Ainsi tu vois!

Tu n'étouffes pas? moi, j'étouffe; il fait très-chaud ce soir; voyons, ôte donc ton foulard... J'étouffe, en vérité.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, mon premier soin, avant même d'ouvrir les caisses, fut d'aller à l'église. J'avais un tel besoin de me recueillir et de me sentir un peu seule avec le bon Dieu ! Que d'antipathies ont dû naître durant ces quelques jours d'intimité

forcée auxquels se condamnent les époux de fraîche date!

— Je t'accompagnerais bien, me dit mon mari, mais il faut que je dirige un peu l'organisation de tout cela. Je ne m'en rapporte qu'à moi en pareil cas. Donne-moi tes clefs, et prends garde aux voitures.

C'était la première fois que je sortais seule dans Paris. Je marchais vite, longeant les maisons, il me semblait qu'on devait me suivre, et je n'osais regarder personne en face, persuadée que tous les regards étaient fixés sur moi. Il me sembla que les rues n'avaient plus le même aspect, les passants me paraissaient plus agités et plus inquiets. Je me précipitai dans l'église. C'était celle où je m'étais mariée. Pauvre chère église, sombre et silencieuse, calme et profonde! Les bruits de la rue n'y pénétraient qu'assourdis et confus. J'éprouvai une sensation de bien-être extrême en mettant le pied sur ce seuil béni. La dernière fois que j'étais entrée dans cette maison du bon Dieu, j'étais en robe blanche, coiffée de fleurs, émue par les accords du grand orgue, qui jouait une marche triomphale...

Triomphale! J'entendais le frou-frou de ma robe qui traînait sur le tapis et les chuchotements de tout ce monde empanaché et souriant. Ne s'était-il pas écoulé un siècle depuis cette fête? et cependant tous les détails me revenaient à l'esprit. C'est là que le suisse avait frappé le sol de sa canne; là-bas qu'étaient les fauteuils rouges... Le donneur d'eau bénite me tendit son goupillon. Je crus qu'il me reconnaissait : le pauvre homme était vieilli, son nez était plus pointu, son œil plus éteint, son bonnet plus gras et plus enfoncé.

J'allai tout droit vers une petite chapelle sombre où l'on était toujours seule parce qu'elle était tout au fond et peu ornée. Les gens heureux prient devant le maître-autel. On remercie au grand jour; on implore dans les coins. Quand je fus là, je m'agenouillai et il me sembla que je tombais dans les bras d'un ami. Je disais en moi-même :

— Mon Dieu! Mon Dieu! que je vous aime!

Et j'éprouvais une impression délicieuse à dire et à redire ces mots : *Je vous aime,* dont mes pauvres lèvres avaient soif.

Je racontai tout au Seigneur : il me comprenait, et j'entendis une voix qui me répondait :

Pauvre enfant! sois courageuse; offre-moi les élans de ton cœur, réfugie-toi en moi, pauvre méconnue. Supporte et espère; considère ces épreuves comme une gloire et dans l'excès même de ton chagrin ne vois que l'exquise délicatesse de ton âme.

Le bonheur éternel est à ceux qui souffrent ici-bas. Dans la privation des joies mondaines, dont tu étais avide, ne vois que la bonté de Dieu, qui t'éprouve pour te purifier et te marque déjà du signe de ses élus, en te mettant en dehors des lois ordinaires de la fangeuse humanité. Ton époux est indigne de toi : viens dans les bras de l'époux divin, dont les tendresses sont mille fois plus enivrantes et ne laissent après elles ni trouble ni remords.

Je fondais en larmes, mais j'étais plus forte; je me sentais entourée par les divines caresses; je planais au-dessus des misères humaines. A ceux qui implorent avec ferveur, le Seigneur sait parler la langue qui leur con-

vient. J'entrevoyais dans la pratique des vertus héroïques un avenir facile et délicieux. Le sauveur, qui était au-dessus de l'autel, me consolait de son œil mourant, chargé de célestes voluptés, et, dans l'exaltation de ma reconnaissance, je me prosternai et j'embrassai de mes lèvres les dalles humides de la chapelle.

Six heures sonnèrent tout à coup. J'essuyai mes yeux bien vite et je pris ma course à travers les rues. En repassant devant le donneur d'eau bénite, mes yeux avaient rencontré les siens et son regard, chose étrange, m'avait paru plein de jeunesse et de douceur.

Mon mari m'ouvrit la porte avant même que je n'eusse sonné. Il avait une petite jaquette de maison, trop courte, dont la manche droite était relevée. D'une main il tenait un marteau, et de l'autre des clous à crochet.

— La voilà! s'écria-t-il. Dans quelle inquiétude m'as-tu mis! Est-ce raisonnable? Six heures vingt minutes! mais d'où viens-tu, Adèle, d'où viens-tu? J'ai la fièvre depuis une demi-heure et des crampes d'estomac... Et dans quel état es-tu! mon Dieu! en nage, le sang à la tête! Madeleine... non, Ursule...

Madeleine, ajouta-t-il en se retournant du côté de la cuisine, fermez les fenêtres; pas de courants d'air, pour l'amour de Dieu, pas de courants d'air. Enfin, voyons, que t'est-il arrivé?

— Mais rien, absolument; je viens de l'église, où je me suis peut-être un peu attardée, voilà tout.

— Ah! je respire!

Et tenant toujours son marteau et ses clous, il leva les bras en l'air comme un homme qui revient à la vie.

— C'est qu'une femme seule est exposée à tant d'accidents! Enfin, puisque tu m'assures que rien d'extraordinaire ne t'est arrivé. Regarde-moi bien en face, mon enfant... rien, n'est-ce pas, rien d'extraordinaire?

— Rien, fis-je.

Cet homme avait l'art de ne pas dire un mot sans me blesser profondément.

— Je ne doute pas de toi, au moins, mais c'est que si j'apprenais jamais que quelqu'un t'a suivie dans la rue, par exemple, ou t'a dit un mot, ou t'a... Ah! morbleu!... tu ne me connais pas, je suis d'une violence! pauvre

chérie! tu es ma femme, à moi, à moi, tu m'entends !

Dans un élan de tendresse, il me serra dans ses deux bras.

— Vous m'écorchez le dos avec le marteau, lui fis-je observer.

— C'est juste. Ah ! j'ai cloué, j'ai cloué ! — il s'était tout à coup radouci. — Viens voir si je m'y entends.

Je le suivis dans le petit appartement. Déjà les malles étaient vides, et leur contenu était étalé sur les meubles : le linge par ici, les vêtements par là.

— Ce n'est pas tout, ajouta mon mari, j'ai posé une planche dans le cabinet de toilette, et j'ai eu le temps de fixer un porte-manteau; il y a tant de choses à accrocher! Es-tu contente?

— Très-contente, merci.

— Allons, mettons-nous à table; nous rangerons le linge ce soir. Cet appartement a cela de précieux, qu'il y a des armoires partout. Moi, j'ai des théories sur les armoires. Viens toujours dîner.

XIII

Les pages que nous trouvons ensuite dans les papiers d'Adèle sont empreintes d'une amertume trop maladive pour que nous voulions les reproduire dans leur entier. Du reste, pas le plus petit fait; la pauvre femme semble vivre en elle-même. C'est une suite d'impressions contradictoires, dont quelques citations suffiront à faire comprendre l'étrangeté.

— Oui, Jésus, écrit-elle, oui, divin époux des déshérités de ce monde, je vous aime et je n'aime que vous! Vous êtes la lumière et la vie, vous êtes le souffle qui purifie et transporte! Si grande que soit ma misère, vous me souriez et je vous possède; je baise vos pieds sanglants, et, dans mon âme, je vous remercie.

Plus loin, oubliant la touchante exaltation dont on vient de lire l'expression, elle semble s'accrocher, pour ainsi dire, avec une passion désespérée aux réalités mensongères de la vie terrestre :

— Mais je n'ai pas la force, mon Dieu, je n'ai pas la force! Il y a des moments maudits où je me révolte et je m'indigne. Pourrai-je supporter toujours ces haillons qui m'étouffent? Je ne suis pas une sainte; tout le monde ne peut pas l'être. Seigneur! pourquoi m'avoir donné un fardeau trop lourd sous lequel je tomberai inutile, écrasée? Et tout à l'heure je ne serai plus qu'une vieille honteuse, n'ayant pas un souvenir et n'ayant pas un regret; j'aurai beau fouiller dans ma vie, je n'y trouverai que des loques grotesques que je n'oserai plus toucher du doigt.

Ni fille, ni épouse, ni mère! Pourquoi m'avez-vous donc créée, mon Dieu? Est-ce pour porter sur mes épaules un maniaque qui abuse et se fait lourd? Pour qui donc sera le paradis? Sera-ce pour les infirmes humiliés, pour les lépreux aigris qui, par orgueil ou par impuissance, maudissent la terre qui les

nourrit? Sera-ce, au contraire, pour les êtres bien portants qui marchent droit dans la bonne voie humaine, la sueur au front, les pieds meurtris, mais côte à côte et la main dans la main?

La misère, mon Dieu! la misère comme celle de ma pauvre Louise, je la veux, je la souhaite, je vous la demande à genoux. Je veux lutter, faire quelque chose. Comme je travaillerais de mes mains, joyeusement, serait-ce au grand soleil, si je savais que mon enfant dort à l'ombre!

Et puis, tout à coup, elle se fait humble, demande pardon de ses blasphèmes; elle accepte et baise la boue dans laquelle elle doit cheminer.

Deux pages plus loin, elle dit:

— Et pourquoi tout semble-t-il s'opposer à mon salut? Pourquoi se trouve-t-il toujours sur ma route, lui, que je ne voudrais jamais voir, lui dont je chasse le souvenir, et qui m'apparaît toujours aux moments de trouble et d'inquiétude pour me faire songer à une vie que je n'aurai jamais, mais qui m'attire et qui me fait peur? Que m'importerait tout

cela si j'étais mère... et qui me dit que je ne le serai pas? Viens, mon amour; viens, mon enfant; fais-moi souffrir, que tout mon être se brise en te mettant au monde, mais viens! je veux être féconde... J'ai besoin de toi; il faut que tu emplisses mon cœur et mon esprit, où trop de choses tourbillonnent et se heurtent.

XIV

RÉCIT D'ADÈLE

Nous avons été hier près de Saint-Cloud, chez madame Linder, qui nous avait invités à dîner. C'est un paradis. Quelle bonne vie on doit mener sous les grands arbres de ce beau parc! Comme tout paraît facile à ces gens-là, et comme ils sont heureux de se trouver ensemble! Il faut vraiment qu'ils soient bien excellents pour qu'on n'ose point en être jaloux. La vieille madame Linder a un visage si calme et si satisfait lorsqu'elle est assise devant cette grande table où les enfants et les petits-enfants viennent joyeusement prendre leur place! Les marmots dînent à la petite table, en tas, près de la fenêtre. Parfois une fusée d'éclats de rire interrompt la con-

versation de tout le monde, mais on n'a pas le cœur de leur reprocher leur tapage, à ces pauvres enfants; on se sent en famille, et cela fait un bien infini.

Je savais qu'il devait y avoir beaucoup de monde à ce dîner, et je tenais à ne pas être trop ridicule. Je me doutais bien aussi que M. de Marsil, qui est ami intime de la famille, se trouverait là très-probablement... enfin je ne voulais faire peur à personne.

J'ai passé deux jours à m'organiser une toilette passable, et ce n'était pas une petite affaire.

Je ne voulais pas demander d'argent à mon mari, qui me donne cent francs par cent francs, très-gracieusement, il est vrai, mais, sous mille prétextes, demande à examiner mon livre de dépenses. Il faut qu'à un sou près son billet de cent francs se retrouve. Il me nourrit... Je voudrais qu'il m'habillât le moins possible, et je ferais le tour de Paris pour réaliser sur un ruban une économie de cinquante centimes. Quand il me dit avec une physionomie qu'on ne peut pas décrire :

— Tu sais, mon enfant, quand tu n'auras plus d'argent, préviens-moi.

Il paraît tellement heureux, fier, gonflé que je serai tentée de sourire si, malgré moi, les larmes ne me venaient aux yeux. Enfin! grâce à Dieu, les leçons de ma pauvre Louise m'ont servi, et véritablement je suis plus adroite que je n'aurais cru.

Ma robe de visite de noce, que j'avais un peu rajeunie, n'était pas mal. Il faut voir M. Laumel en cravate blanche et en bottes vernies prenant nos billets d'aller et retour à la gare du chemin de fer. Il demande dix fois le même renseignement dont il n'a que faire. Il s'agite, tempête, interpelle, pousse du coude et regarde les gens sous le nez. Il a besoin d'emplir les enceintes où il se trouve et d'entendre le son de sa voix. A la Chambre des députés cet homme-là serait terrible... Dieu le garde! Cette opération des billets me rappelait notre départ pour Orléans.

— Mais vous ne me rendez pas ma monnaie, dit-il en appliquant son visage contre le guichet, comme s'il eût voulu en dévorer la grille.

— Pardon, monsieur, vous avez votre compte : deux premières Saint-Cloud, aller et retour; je vous rends sept francs soixante-dix.

— Dépêchez-vous donc, murmura quelqu'un qui faisait queue.

— Je ne suis pas pressé, riposta mon mari en lançant un regard d'aigle. Les erreurs sont assez fréquentes pour qu'on cherche à se rendre compte, sacrebleu !

Il se sentait au cou une cravate blanche et des bottes vernies aux pieds, de sorte qu'il était surexcité. Je commence à le connaître.

Fort heureusement, le surveillant, qui se tenait en dehors près du guichet, prit l'argent sur la tablette, le remit dans la main de M. Laumel, et lui pressant légèrement le bras le poussa plus loin :

— Vous voyez bien que vous avez votre compte, monsieur, fit l'employé.

— Qui est-ce qui vous dit le contraire ?

Et mon mari vint me rejoindre en faisant crier ses bottes.

Quand nous fûmes installés dans la voiture, il me dit :

— Je suis étonné de ne point avoir rencontré de Marsil, il a été là-bas, sans doute, à cheval ou en phaéton.

Cette observation coïncidait si parfaitement avec ma pensée que je ne pus m'empêcher de rougir.

— Eh bien, qu'est-ce que cela peut nous faire ? Le comte est bien libre de prendre le chemin qui lui plaît.

— Ah ça, tu le détestes donc ? Que t'a-t-il fait ? On ne peut pas prononcer son nom devant toi. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi, ma parole d'honneur. Je n'ai qu'un ami, qu'un seul ami d'enfance. — Il aime à constater cette amitié qui semble grandir d'un pouce les talons de sa chaussure. — Je n'ai qu'un ami, et tout naturellement ma femme le déteste. Pourquoi ? On n'en sait rien. N'allez pas dire que cet ami est le plus loyal des hommes, le plus fin, le plus élégant; n'allez pas lui dire qu'il est distingué, artiste, charmant, qu'il est un des derniers rejetons de la vieille noblesse française... elle le détesterait encore davantage. Ah ! mon Dieu !

Je ne répondais rien; à part moi, je murmurais :

— Mais taisez-vous donc, mais taisez-vous donc, sot que vous êtes.

La première personne que j'aperçus dans le salon de madame Linder fut précisément le comte de Marsil. Il nous tournait le dos et examinait une charmante pendule Louis XVI que, la veille, M. Linder avait offerte à sa femme. Nos yeux se rencontrèrent dans la glace, et je me mordis les lèvres. Rien ne pouvait m'être plus désagréable.

Lorsque nous eûmes salué tout le monde, M. Laumel vint serrer la main du comte.

— Comment va, mon cher? dit-il très-haut avec une aisance tout à fait déplacée.

— Va pas mal, mon cher Laumel, répondit M. de Marsil en soulignant sa phrase d'un de ces petits sourires fins comme un cheveu et pointus comme une aiguille dont il excelle à larder les voisins; va pas mal.

— Vous ne vous doutez pas que je viens de rompre une lance pour vous, cher? poursuivit mon mari.

— Ah! mon Dieu! Je vous remercie quand

même, mon cher Laumel. Mais contre qui avez-vous donc rompu cette lance, sans indiscrétion ?

— Contre ma femme, parbleu.

— En vérité? Ah ! c'est très-mal !

Il sourit encore, s'approcha de moi, et avec ce tact qui lui faisait sans doute deviner mon embarras :

— Est-il possible vraiment de trouver une plus adorable pendule que celle-ci, n'est-ce pas, madame? Voyez ces cuivres comme ils sont admirablement ciselés. Dieu! que c'est joli, que c'est joli! Je ne suis pourtant pas fou de l'art de cette époque-là, mais il faut l'avouer, voilà un bijou.

Je n'avais compris qu'à moitié cette petite tirade, n'ayant jamais eu personne pour me faire comprendre les différences artistiques qui séparent les époques entre elles. Ce qui me sautait aux yeux, c'est qu'il était bon et délicat, qu'il avait comme toujours un timbre de voix délicieux et que sa main, dont il frôlait les diverses parties de la pendule, était blanche, élégante et soignée comme celle d'une petite maîtresse.

On annonça le dîner, il m'offrit son bras, et après avoir inspecté un instant l'étiquette qui se trouvait sur chaque couvert :

— Pour le coup, madame, il faut oublier pendant une heure ou deux vos antipathies, car la Providence, vous le voyez, vous impose mon voisinage.

— Subissons ses décrets, monsieur.

— Il est donc vrai que vous m'en voulez beaucoup?

— Et pourquoi, grand Dieu? Vous n'avez pas pris au sérieux, je m'imagine, ce que disait M. Laumel?

— Alors, c'est une plaisanterie.

— Je le suppose.

— Laumel a toujours été très-gai. Sa santé est meilleure, ce me semble, n'est-ce pas? Il est plus...

— Oui, en effet, il est un peu moins...

Nous n'y avions pas mis de méchante intention, mais ne trouvant ni l'un ni l'autre l'expression que nous cherchions, nous ébauchâmes en commun un petit sourire, que nous étouffâmes immédiatement. Je ne saurais dire combien ce voisinage du comte me

gênait. J'avais senti depuis longtemps entre lui et moi une espèce de sympathie involontaire qui me rendait, en sa présence, plus gauche et plus irritable que de raison. J'étais tiraillée entre le désir de ne point être mal jugée par lui et la crainte de lui laisser voir l'importance que j'attachais à son jugement.

Je le trouvais fort bien, il me plaisait beaucoup, et à tout cela je ne voyais pas grand mal; ce qui m'irritait, c'est que je n'étais plus maîtresse de le trouver bien à mes heures et dans la mesure que je n'aurais pas voulu dépasser; de sorte que c'était une espèce de charme que sa personne exerçait sur moi, il faut bien l'avouer, et tous les efforts que je faisais pour m'y soustraire ne faisaient qu'en prolonger la durée et en rendre les effets plus persistants. C'est pour cela que je redoutais M. de Marsil et l'évitais autant qu'il m'était possible. Pourquoi étais-je ainsi émue lorsqu'il était à mes côtés? Je ne sais, mais c'était un fait dont je fus obligée de m'avouer l'évidence ce soir-là, pour la première fois.

Peu à peu cependant, je me trouvai plus à l'aise et bientôt j'eus oublié toutes mes ter-

reurs. Je n'aurais jamais cru que l'influence du milieu pût avoir des effets aussi immédiats.

Tous les visages étaient souriants, j'avais conscience que ma robe ne m'allait pas mal; un gros bouquet de fleurs placé dans un cornet du Japon me cachait mon mari, dont la voix ne m'arrivait que par intervalles et confusément. Sur cette grande table, la vieille argenterie étincelait en reflétant les bougies des candélabres; ce n'était point cette argenterie qu'on voit partout et que tout le monde, avec de l'argent, peut se procurer; les plats avaient une forme particulière, quelque chose de simple, de noble et de bon goût; on ne les avait pas mis là pour faire parade d'un luxe banal, mais bien pour charmer les yeux des délicats; on oubliait le nom de leur matière; ils eussent été en étain ou en plomb, que l'élégance de leur forme n'eût point été diminuée pour cela. Il y a vraiment un bien grand charme dans le voisinage des jolies choses. Les réchauds étaient merveilleux, mais il fallait les examiner et les comprendre pour les trouver ainsi. A première vue, ce

n'était que de bons gros vieux réchauds, un peu lourds et pas à la mode.

La salle à manger était immense, voûtée, tendue de haut en bas de tapisseries à personnages, dont j'ignorais alors la valeur, mais qui me semblèrent admirables. La couleur, non pas sombre, mais harmonieuse et sourde de ces belles tentures, faisait naître dans l'esprit le sentiment d'un confortable délicat et hospitalier qui, je ne sais comment, vous enveloppait des pieds à la tête.

On était chaudement, on se sentait entouré. Peut-être cela tenait-il à ce que je n'avais jamais rien vu de semblable, mais je jouissais véritablement. Convives, argenterie, toilettes, fleurs et bougies, se détachaient d'une réjouissante façon sur ce fond calme et bien entendu ; c'était comme la basse continue d'un orchestre qui, savamment, se dissimule derrière les premiers violons et les accompagne sans jamais leur nuire.

Comment se fait-il donc qu'une impression toute physique ait sur l'âme une influence aussi directe ?

Il y a de grands rapports entre le plaisir des

yeux et celui des oreilles : tous deux causent un bien-être identique.

Un ensemble de couleurs qui se marient et se confondent dans une harmonie joyeuse calme et console, de même qu'un assemblage heureux de notes qui s'aiment réjouit le cœur et l'invite à la sympathie.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me semblait que toute ma vie s'était passée au milieu de ce luxe charmant; je m'y trouvais à l'aise; j'en dégustais délicieusement la saveur. Je me sentais bercée : le murmure de la causerie, qui était joyeuse, le tintement du cristal, le parfum des fleurs, l'harmonie des couleurs me caressaient et me grisaient un peu. Le neveu de madame Linder, qui est officier de marine, racontait si gaiement une foule d'histoires fraîchement débarquées de Chine, que je me surpris à un certain moment riant comme une folle avec le plus parfait abandon.

J'étais surexcitée, mais heureuse; mon sang circulait plus vite, mes yeux devaient être brillants, et je pensai à un certain moment que je devais être jolie, car, sans en

avoir l'air, je voyais très-bien que M. de Marsil ne me quittait pas des yeux.

Tout à coup, il m'offrit de l'eau, que je ne lui avais pas demandée, et me dit, avec une nuance de mystère et d'intimité confidentiels :

— Vous avez, ce soir, une coiffure qui vous va merveilleusement, chère madame.

Cela ne me choqua pas, il me parut que c'était une conséquence naturelle de la satisfaction de moi-même que je ressentais.

— Merci, vous êtes bien bon, lui répondis-je en riant.

— Vous trouvez niais le compliment que je viens de vous faire, n'est-ce pas?

— Niais, c'est beaucoup dire!

— Voyons, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que ma niaiserie n'est que de la prudence.

Je fus un peu inquiète, car je devinais que sa phrase s'embrouillait à dessein et qu'il allait sortir de là quelque chose, non pas de pénible, — je me sentais du courage, — mais de difficile à entendre.

— Je vous parle de votre coiffure, n'osant guère vous parler de vous-même; mettez-vous

à ma place, on est mal à son aise pour dire à un ennemi juré : Cher ennemi, que je vous trouve charmant! comme tout en vous me plaît et m'attire, tout, jusqu'à votre petite haine... Avouez que, si l'on disait cela, l'ennemi juré partirait d'un grand éclat de rire, de sorte que si l'on a un brin d'intelligence, on tourne la difficulté et l'on dit simplement : Vous avez là, cher ennemi, une délicieuse coiffure.

Puis, ne voulant pas me laisser sous l'impression de cette inconvenance calculée, il ajouta, sans me laisser le temps de m'indigner, une question qui m'obligeait à répondre :

— Vous aimez donc beaucoup la peinture, vous regardez sans cesse ces dessus de porte. Ils sont de Chardin, vous savez?

Je n'en savais rien du tout, j'ignorais jusqu'au nom du peintre; mais le ramage de cette peinture me chatouillait. Je ne trouve pas d'autre mot que celui-là qui, du reste, rend parfaitement ma pensée. C'était une sensation superficielle, mais délicieuse. J'éprouvais en la regardant un petit frisson

sensuel tout nouveau pour moi et analogue à celui que vous cause l'approche d'un beau fruit bien mûr.

— Oui, dis-je enfin, j'aime ces peintures-là.

Il logea très-coquettement son lorgnon dans le coin de son œil, tout en soulevant le petit doigt, et murmura :

— Le fait est que cela est d'un ton splendide.

— D'un ton splendide... je ne sais pas, mais j'ai plaisir à regarder ces dessus de porte, voilà tout.

— Je lis dans vos yeux que, sans vous en douter, vous êtes artiste jusque dans le bout des ongles.

Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait me dire, cependant il me semblait que tout n'était pas absolument fou.

— Eh bien ! avouez que nous n'avons pas de chance, poursuivit-il très-gaiement, voilà encore une passion qui nous est commune à tous deux et dont votre inimitié va s'accommoder difficilement ; j'adore la peinture.

— Ah ! vraiment ?

— J'en fais même un peu, modestement, bien entendu, presque en cachette.

— En amateur enfin; oh! cela doit être charmant?

— En amateur!... charmant!... vous ne savez pas que vous me percez le cœur en disant cela. Je travaille comme un forçat de sept heures du matin à six heures du soir. J'ai des nuits d'insomnie et je m'attends un de ces jours à me réveiller avec des cheveux blancs. Mais, au fait, vous serait-il agréable de voir le tableau que je termine en ce moment pour l'exposition?

Comme je n'osais répondre ni oui ni non, malgré l'envie qui me vint tout à coup de visiter un atelier, il ajouta très-naturellement :

— Si vous vouliez bien accompagner un de ces jours votre mari, chère madame, et venir frapper à la porte de ma cahute, vous me rendriez vraiment bien heureux. Je vous préviens d'avance, c'est une cahute, dans un quartier perdu, tout là-bas dans la rue Notre-Dame-des-Champs. J'ai des arbres tout autour de moi, un jardinet devant ma porte... Oh! venez donc, cela me ferait tant de plaisir!

On quitta la table, et par la porte qui était restée grande ouverte à cause de la chaleur on passa sur la terrasse, où le café nous attendait sous un berceau de lanternes vénitiennes.

L'air était tiède, le café embaumait, la lune lançait de longues lueurs à travers les massifs des vieux marronniers. Par intervalle, on découvrait l'immense vallée se perdant au loin dans un brouillard phosphorescent au milieu duquel apparaissait la silhouette confuse de Paris entouré d'une lueur rougeâtre. Par ci par là, un bouquet d'arbres, un groupe de maisonnettes au toit étincelant, et puis, au milieu de tout cela, la Seine se contournant dans la demi-teinte comme un long ruban d'argent.

On causait, on riait autour de moi, mais j'écoutais sans entendre, bien confortablement renversée dans un grand fauteuil américain, les yeux fixés sur l'horizon : je me laissais vivre. De temps en temps, le timbre de la voix du comte, qui avait le don de me faire frissonner, me réveillait tout à coup, et pendant que les autres personnes conti-

nuaient la conversation, l'écho de cette voix restait en moi-même, comme reste au palais la saveur d'une liqueur qu'on aime. J'aurais passé ma vie dans cet état-là.

Vers dix heures et demie, au moment où l'une de ces dames se mettait au piano dans le salon, M. Laumel s'approcha de moi.

— Tu sais l'heure qu'il est, mon enfant? Le dernier train est à onze heures, et j'ai un billet d'aller et retour.

— Comment, tout de suite? On était si bien sur cette terrasse.

— Oui, oui, tout de suite. Voyons, mon enfant!

— Que dites-vous donc là à madame, mon cher Laumel, fit M. de Marsil en secouant la cendre de son cigare qu'il tenait avec deux doigts et fumait à petites bouffées.

— Je rappelle l'heure du départ Le train...

En répondant cela, sa voix avait pris tout à coup une expression de douceur insinuante qui lui était particulière lorsqu'il répondait au comte.

Il se sentait inférieur. On n'est pas maître

de ces sensations-là, mais on a le tort de les laisser voir.

— Mon cher Laumel, c'est une mauvaise action que de s'en aller ainsi, dans un pareil moment, n'est-ce pas, madame? Regardez donc ce beau ciel!

— Mais le train?

— Eh bien! le train partira tout seul. Je ferai atteler dans une heure, et si madame veut bien accepter une place dans le phaéton, nous reviendrons tous ensemble par le bois de Boulogne. Vous acceptez, n'est-ce pas, madame? Laumel ne demande pas mieux.

Et c'est ainsi que, une heure après, nous montâmes dans le phaéton.

C'était une de ces grandes voitures sur la banquette desquelles il n'est guère commode pour une femme de se hisser. Mon mari fit vainement deux ou trois efforts pour me faciliter l'ascension, ce que voyant, M. de Marsil s'approcha et me soutint avec tant de force et d'adresse que je me trouvai assise en un instant.

Mon mari prit place auprès du domestique sur la banquette de derrière, et M. de Marsil,

pour nous conduire, vint se mettre sur le devant à côté de moi.

Les chevaux, qui étaient en belle humeur, ne pouvaient rester en repos. Sous l'effort de ces deux belles bêtes, — rien n'est beau comme un cheval, — les harnais vernis et brillants criaient comme fait la semelle d'une chaussure neuve. Les chevaux baissaient la tête avec impatience et, tout en dressant les oreilles, mordillaient l'acier déjà blanc d'écume. Tout en achevant de mettre son gant, le comte, sans effort apparent, tendait les rênes, et j'étais émerveillée en songeant que sa petite main blanche suffisait à retenir ces deux animaux robustes et prêts à s'élancer.

— Vous n'avez pas peur, chère madame? me dit-il en se penchant vers moi.

— Pas absolument, mais n'allez pas trop vite, nous sommes joliment haut perchés.

Nous partîmes. Je n'étais pas rassurée du tout et j'avais mille peines à ne pas m'accrocher au bras de mon voisin. Quand nous fûmes sur la route qui longe la terrasse, nous entendîmes des voix et nous vîmes au-dessus de nos têtes la famille Linder qui nous disait

adieu. C'est enfantin, mais je n'étais pas fâchée qu'on m'aperçût dans cette voiture brillante assise à côté du comte.

Le premier mouvement d'étonnement était passé et je me trouvais véritablement heureuse. Nous allions vite, le vent me venait en plein visage et me coupait la respiration d'une délicieuse façon. J'aurais voulu errer ainsi toute la nuit au trot de ces beaux chevaux dont le poil soyeux brillait à la clarté des lanternes. La fraîcheur du soir me vivifiait. J'aspirais l'air et la senteur de la nuit à pleins poumons, et de temps en temps, au roulement de la voiture, je sentais le coude du comte qui par hasard frôlait le mien.

C'est une ravissante chose que d'être ainsi emportée tandis que votre jupe, qui dépasse en dehors, flotte comme un drapeau. On est haut placée, on domine, on voit les arbres qui défilent, la campagne qui fuit. Et les pensées se mettent aussi à fuir, de sorte qu'on a conscience de n'être plus soi-même : il semble qu'on se regarde passer; on rêve que la vie devrait être ainsi, rapide, délicieuse, que tous les petits obstacles devraient se perdre et

s'évanouir dans le mouvement qui vous emporte. On est bercée, on est ravie, on ferme les yeux, on croise les bras, et l'on éprouve un charme extrême à s'abandonner tout entière.

— Vous êtes bien, chère madame? me dit le comte en se penchant vers moi.

Je ne pensais ni à lui ni à personne dans ce moment-là; mais sa voix ne me surprit pas; elle était pénétrante.

— Très-bien, merci.

J'étais trop bien!

— Alors, pressons un peu l'allure; voulez-vous un petit temps de galop... dites?

Je fis signe de la tête que je ne demandais pas mieux. Je vis la mèche de son grand fouet effleurer un peu les chevaux, et nous fûmes emportés. Ce fut d'abord si rapide que je ne pus retenir un cri, et instinctivement je posai ma main sur son bras.

— De Marsil, criait mon mari, pour l'amour de Dieu, n'allons pas si vite, vous allez nous faire verser.

— Bah! répondit le comte. Et tout en disant cela, il appuya sa main sur la mienne.

— Avez-vous peur de verser, chère voisine? ajouta-t-il plus bas.

— Cela m'est égal, fis-je, à moitié suffoquée.

Et, en effet, j'éprouvais un tel bien-être, que l'idée de verser m'était indifférente.

Au bout d'un instant, j'enlevai ma main. Je m'aperçus qu'il faisait un mouvement, et nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais pourquoi, je baissai les miens immédiatement. Dans ce moment-là, son regard me transperçait.

— Je crois que vous êtes rassurée maintenant, me dit-il.

Je répondis oui, mais je n'osai en dire davantage; ma voix était plus vibrante qu'à l'ordinaire, et pour rien au monde je n'aurais voulu le laisser remarquer.

Quelques instants après nous entrâmes dans le bois, et les chevaux reprirent le trot. Il y avait une bonne odeur dans ce bois. Les masses de verdure, sombres et estompées, se détachaient sur le ciel en silhouettes bizarres. De temps en temps un tronc d'arbre, qu'un rayon de la lune venait caresser, brillait au milieu du fourré. Tout était silencieux et calme

et l'on n'entendait que le piétinement cadencé des chevaux, le roulement facile de la voiture et la toux sèche et irritante de mon mari qui parfois me rappelait à la réalité. Nous avions pris une petite route étroite au-dessus de laquelle les arbres formaient un véritable berceau. Parfois j'étais obligée de baisser la tête pour éviter une branche que M. de Marsil n'avait pu écarter de son fouet.

A un certain moment, comme nous nous baissions tous deux à l'approche de l'une de ces branches qui pendait plus bas que les autres, il me prit la main et je sentis sur mon poignet, au-dessus de mon bracelet, le contact de ses lèvres. Je n'avais pas d'abord compris ce que cela signifiait, car ses moustaches m'avaient touchée avant ses lèvres.

Malgré moi, je poussai un petit cri.

— Ah! les maudites branches, dit tout haut le comte.

— Ma femme a peur de tout! répondit mon mari.

Je veux être franche et tout avouer. Je ne sais ce qu'à ma place une autre femme eût pensé et fait. Pour moi, j'étais sans doute ce soir-là

dans un état de surexcitation particulière, car je ne fus pas indignée, il s'en faut du tout au tout. J'avais poussé un cri, mais ce cri n'était que de la surprise, et le grand trouble que je ressentis ensuite ne fut que le résultat de la douce sensation qui me faisait frissonner. Je ne réfléchissais alors ni au sens ni aux conséquences de ce baiser; je ne songeais pas que mon mari était là, que je lui appartenais, que mon silence était peut-être le commencement d'un crime. Je ne songeais à rien de tout cela.— La réalité de la vie légale avait été si dure pour moi, elle m'avait causé trop d'amertume et de dégoûts! — Je m'élançais tête baissée, malgré moi, dans le rêve et la folie. Je serrais de ma main mon poignet, qui était brûlant, et je murmurais en moi-même :

— Il m'aime donc, mais il m'aime donc!

Bientôt il n'y eut plus d'arbres, le ciel apparut au-dessus de nous tout émaillé d'étoiles; les grands toits, éclairés par les rayons bleuâtres de la lune, commençaient à apparaître dans le lointain. C'était splendide, et dans le chaos des impressions enivrantes qui tourbillonnaient dans ma tête, ce spectacle me

paraissait être une promesse, un gage... je ne sais trop... comme un sourire du ciel.

Puis la voiture roula sur les pavés et s'arrêta enfin. Nous étions arrivés. Mon mari, qui était descendu le premier, me tendit la main; mais, en m'appuyant sur lui, je sentis qu'il faiblissait, et malgré moi j'hésitai.

— Sois courageuse, je suis là, disait-il en souriant d'un air capable.

Je voyais cependant à la contraction de ses traits, à la façon dont il arc-boutait ses jambes, que l'effort dépassait ses moyens, et qu'en me laissant aller il eût roulé avec moi.

Tant bien que mal je sautai. J'eus le bonheur de ne me rien casser.

— Petite folle, dit-il, sans moi tu te tuais.

Il s'approcha de la porte et sonna trois coups de suite, en homme qui n'aime pas à attendre. Et tandis que le concierge se réveillait lentement, je suivais des yeux cette voiture étincelante qui s'éloignait troublant le silence de son roulement rapide.

Je restais là comme hébétée, immobile, regardant sans avoir conscience de ce que je voyais.

La porte s'ouvrit enfin. M. Laumel prit une allumette à tâtons et nous montâmes l'escalier. Les marches en étaient hautes et raides; l'air y était étouffant, chargé de cette odeur de gaz et de cuisine que l'on rencontre dans les maisons de Paris qui ne sont point des palais.

Tout en montant, mon mari s'arrêtait pour souffler. Arrivé au haut, il me dit en enfonçant la clef dans la serrure :

— J'ai mal à l'estomac, ce soir. Je vais me faire du thé.

Tandis que je me déshabillais machinalement pour me mettre au lit, j'entendais M. Laumel qui soufflait le feu dans la cuisine et remuait les bouillottes. L'idée de l'aider dans son petit travail ne me vint pas; tout ce bruit ne me paraissait avoir rien de réel. Je me sentais encore emportée dans la voiture, fendant l'air et frissonnant au contact de ses lèvres. En ce moment-là, la réalité était dans le souvenir, et le bruit des bouillottes, ma chambre elle-même, que j'avais sous les yeux, n'étaient plus qu'une illusion. J'étais folle.

Au bout de quelque temps mon mari re-

vint de la cuisine; je vis tout de suite que le thé lui avait fait du bien. Il entra dans ma chambre gravement, la tête haute, le visage sévère, et, se campant devant mon lit, en enfonçant les mains dans ses poches:

— J'ai à vous parler, dit-il.

Et sans transition il ajouta:

— Me prenez-vous, ma chère, pour un mari de comédie? répondez, je ne serais pas fâché de savoir cela.

Il se soulevait sur la pointe des pieds, me regardait en face et agitait ses clefs au fond de son gousset. J'eus une sueur froide, et cet être grotesque me sembla imposant comme un juge d'instruction.

— Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas; serait-ce parce que j'ai accepté une place dans la voiture de M. de Marsil?

— Eh! qui vous parle de de Marsil? Le comte est mon ami... vous plaisantez, je crois.

Sa dignité le gênait. Il reprit plus familièrement:

— Crois-tu que je ne t'ai pas aperçue pendant le dîner, avec tes airs faciles, ton corsage décolleté d'une façon inconvenante, ta

gaieté bruyante, tes longs éclats de rire, chaque fois que cet officier de marine ouvrait la bouche?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, lui dis-je. Et je regardai d'un autre côté.

— Ah! tu ne sais ce que je veux dire! eh bien, sache une fois pour toutes, que je ne suis pas homme à jouer les rôles ridicules, en aucun cas... en aucun cas! Tu trouves un grand plaisir, n'est-ce pas, à afficher dans le monde une gaieté déplacée... plus que déplacée... je ne trouve pas le mot... je ne veux pas trouver le mot,— tandis que la souffrance me cloue sur ma chaise et me rend muet. J'ai souffert comme un damné pendant leur infernal dîner qui n'en finissait pas! Tu trouves cela original, piquant... un mari malade... c'est à mourir de rire.... un mari malade...

A mesure qu'il parlait, il s'exaltait de plus en plus.

— Voyons, qu'avez-vous? vous ne parlez pas sérieusement; ai-je été plus gaie qu'à l'ordinaire? Je n'en sais vraiment rien. Dois-je aussi maintenant compter mes mots et faire timbrer mes gestes? Il me semble que vous

abusez un peu trop de votre état de malade. Espionnez-moi, mais ne me le dites pas, car le ridicule de cet espionnage est tout entier pour vous. D'ailleurs, si le monde vous donne des crises, n'y allons plus, je ne demande pas mieux, n'y allons plus.

Il se radoucit tout à coup.

— Ma chère, je juge tout autrement que toi, vois-tu bien. Tu es une enfant naïve, pure ; tu ne connais pas la vie, et moi je la connais. J'en ai vu de vives ; eh, eh ! je découvre des dangers là où tu n'en supposes pas. Voyons, n'en parlons plus, laisse-moi t'embrasser, petite chérie.

Il prenait mon bras nu dans sa main humide, froide, et avançait vers moi ses deux lèvres épaisses. Il me semblait hideux dans ce moment-là. Il continua :

— On parle de la vertu des femmes... la vertu des femmes ! J'y crois, parbleu, j'y crois à la vertu, mais enfin il n'en est pas moins vrai qu'il est pénible de conduire sa femme dans le monde... lorsqu'elle s'y amuse s'entend. Tu vois bien que je veux te faire rire ! Embrasse-moi.

Il approcha son visage du mien, mais tout à coup les lèvres fines et vermeilles sous leurs moustaches blondes me revinrent à l'esprit, et je fus prise d'un dégoût profond.

— Vous êtes absurde, murmurai-je. Et je lui tournai le dos.

XV

(Suite.)

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je l'aperçus se promenant à grands pas dans la chambre; il avait le visage décomposé et de sa main droite il frottait sa poitrine.

—Qu'avez-vous? m'écriai-je effrayée. Je me rappelais les paroles qui m'étaient échappées la veille. —Qu'as-tu, voyons?

— J'ai, j'ai que je me promène ainsi depuis trois heures du matin. Tu ne trouves pas cela drôle?... C'est pourtant amusant, n'est-il donc pas extrêmement comique, cet homme qui se promène depuis trois heures du matin.

Il parlait très-péniblement et reprenait haleine à chaque pas.

— Pardon, je t'ai fait de la peine, mais tu

m'en avais fait aussi... tu souffres toujours, puis-je t'aider ?

— Merci bien; je me soigne tout seul.

Il ajouta au bout d'un instant:

— J'ai dit qu'on nous fît déjeuner de bonne heure, j'ai à sortir ce matin pour affaires.

Tandis que nous déjeunions, j'avais des remords, il me faisait de la peine; je m'empressais autour de lui. Comme je lui servais le thé après avoir avancé devant lui les tartines de pain, il murmura :

— Sois donc un peu plus calme, si cela t'est possible; tes mouvements m'agacent comme le cri d'un chandelier sur le marbre. Tu es fière d'être bien portante, n'est-ce pas? tu es fière, et il y a de quoi !

Il ne dit plus rien, alla s'habiller et partit.

Je me mis à la fenêtre, et je l'aperçus longeant les murs et marchant un peu courbé; de temps en temps il s'arrêtait, s'appuyait sur sa canne, et faisait le mouvement d'un homme qui cherche son portefeuille dans sa poche. Je rentrai bien vite et je fermai la fenêtre.

Lorsque je me trouvai seule, les souvenirs

de la veille se mirent à bouillonner dans mon esprit, et pour chasser tout cela je m'imposai la tâche de ranger mon armoire à glace. C'était le seul meuble qui, dans l'appartement, fût bien à moi. Mon mari, qui avait présidé à l'arrangement de toutes choses, qui, pour rien au monde, n'eût cédé à un autre le soin de monter la pendule, de mettre les rideaux ou d'enfoncer un clou, m'avait abandonné l'armoire à glace, j'y étais absolument chez moi. A certaines heures, lorsqu'il était sorti, j'ouvrais mon sanctuaire et je m'y réfugiais. Je retrouvais sur la tablette du milieu tous les petits trésors de l'ancien temps, rangés par ordre, dans de petites boîtes. Dans l'une était une bague d'argent qui m'avait été donnée, à mon départ de la pension par cette sous-maîtresse orpheline dont j'ai, je crois, dit un mot. La pauvre fille était seule au monde, et je tenais beaucoup à cette bague; je l'avais même portée pendant quelque temps, et puis un jour maman m'avait dit:

— C'est pour les maux de tête, ce petit objet que tu as là au doigt?

J'avais enlevé ma pauvre bague, et elle était rentrée dans sa boîte. Tout à côté étaient les poils de mon ami Sultan, lesquels, enfantillage ou non, je n'avais jamais eu le courage de jeter au feu. Ceux qui m'avaient aimée n'étaient pas nombreux, et j'étais reconnaissante à la pauvre bête de la tendresse qu'elle m'avait toujours témoignée. Dans le fond étaient mes livres de prix: le gros était un prix de sagesse. Cette année-là, ma mère, qui ne venait jamais à la distribution, avait envoyé sa bonne, et je me souviens que j'étais humiliée à cause de mes camarades qui riaient — on rit de tout ! — et me disaient :

— Adèle, va donc embrasser ta parente, ma chère ; est-ce que c'est ta cousine? Vous avez un air de famille.

Je me rappelais tout cela, et tous les autres petits chagrins de ma vie défilaient au grand galop, comme défilaient la veille les arbres du bois de Boulogne ; je m'arrêtais tout à coup à ce souvenir.

Plus bas était mon linge bien soigneusement rangé. Sous chaque rang était un gros sachet de verveine et d'ambre qui est mon

odeur de prédilection. J'ai toujours aimé les parfums. Le linge parfumé a je ne sais quoi qui fait qu'on se plait à soi-même.

Dans le tiroir du bas étaient mes dentelles; j'en avais bien peu, mais elles m'étaient d'autant plus chères et je les soignais, sachant qu'avant longtemps je ne pourrais pas les renouveler; les quelques bijoux de ma corbeille et enfin mon cachemire, mon unique, mon ami, mon pauvre compagnon, déjà flétri, un peu passé de mode, éraillé à la place ou je piquais ma broche. Je l'avais tant porté, traîné partout! J'avais beau le retourner tantôt du côté rouge, tantôt du côté noir, pour le rajeunir un peu; j'avais beau le plier en long ou en carré, mon pauvre vieux camarade ne s'en usait pas moins. Il fallait bien avoir recours à lui; j'étais si pauvre en fait de toilettes! J'aurais pourtant bien voulu l'épargner, je l'avais choisi dans le temps avec tant de soin; comme j'avais hésité, mon Dieu! après l'avoir tant souhaité! Ce n'est point un vêtement ordinaire que celui-là. On sent, lorsqu'on n'est pas très-riche, qu'il faudra vivre longtemps en sa compagnie. C'est une affaire de sentiment. Le

cachemire de l'Inde, celui qu'on possède surtout, n'est point un simple morceau d'étoffe; il y a dans son ramage, dans l'harmonie de ses tons, dans la finesse de son tissu, un charme intime qui pénètre en vous. Les yeux ne sont pas seuls réjouis; il y a quelque chose de plus profond et de plus doux que ce plaisir-là. On a des préférences pour certains de ses vêtements; on a de la tendresse pour son cachemire de l'Inde. Il s'établit entre vous et lui des liens d'amitié; on lui est reconnaissant de ses services; il vous sait gré de l'estime qu'on lui porte. Peut-être ce que je dis là est-il un peu exagéré, mais je pensais ainsi. Je crois que si j'avais été riche j'aurais aimé follement les belles choses. Depuis quelque temps surtout, il y a des instants où je me sens poussée vers elles au point d'en être effrayée.

Il est vrai qu'en fait de sensations douces je suis loin d'être rassasiée, et l'on se grise facilement à jeûn.

Vers six heures du soir mon mari revint. A peine fut-il entré qu'il se laissa tomber dans un fauteuil. Je le regardai; il était livide, et

de ses mains maigres il serrait les bras du fauteuil.

— Mon Dieu ! mais qu'as-tu ?

— Toujours l'estomac, fit-il, cela m'a repris.

Il ne voulut point dîner, se coucha presque aussitôt, demanda la lumière et ouvrit le journal.

— Je n'ai besoin que d'une bougie; souffle l'autre, souffle... Mais dépêche-toi donc de souffler.

Ce n'était pas la première fois que je le voyais sous l'influence d'un semblable agacement nerveux.

— Ordinairement vous en allumez deux?

— Ordinairement ! il ne s'agit pas de ce que je fais ordinairement. Souffle donc.

Il étendit alors le journal devant ses yeux, mais il ne le regardait pas, et ses deux mains tremblaient.

Je m'approchai du lit, j'écartai les rideaux pour qu'il eût plus d'air, et comme il continuait à tenir le journal sans le lire, je lui demandai s'il souffrait davantage.

— S'il n'y avait que l'estomac, cela irait encore, murmura-t-il.

— Eh bien! qu'avez-vous donc?

— J'ai que je suis volé, volé comme dans un bois, s'écria-t-il en se soulevant; j'ai eu affaire à des fripons... Un placement magnifique! et j'ai perdu... j'ai perdu cinquante mille francs, comme si on me les prenait dans ma poche.

— Cinquante mille francs! dis-je le plus doucement qu'il me fut possible.

— Non pas; heureusement, j'exagère! quarante-neuf seulement.

Nous restâmes longtemps sans nous dire un mot. C'était la moitié de la fortune de mon mari qui d'un seul coup disparaissait. Je n'avais pas le courage de lui demander des détails, je l'avais vu si sûr de son fait, si fier de ses connaissances administratives, que j'avais peur de l'humilier en risquant une parole. Je devinais bien, maintenant que je le connaissais mieux, qu'il avait dû commettre quelque imprudence impardonnable. Je me tus.

— C'était une affaire magnifique, reprit-il au bout d'un instant; mais nous réparerons tout cela; j'ai autre chose dans la tête. Ce sera une gêne momentanée. Pendant un mois ou deux, tu prendras une femme de ménage, n'est-ce

pas, mon enfant? Tout cela sera réparé. Ne t'inquiète pas; surtout pas un mot à qui que ce soit; tu comprends, il est inutile d'aller crier cette aventure par dessus les toits. Écarte donc cette bougie, elle m'est intolérable. Écarte vite. Bonsoir! mon enfant. Dieu, que je souffre!

— Bonsoir, répondis-je.

Je ne dormis guère cette nuit-là. Je regardais à la lueur de la veilleuse les ramages du papier, qui me rappelait celui de la chambre où j'avais à Orléans débuté dans la vie. J'entendais sonner les heures. Dans le silence, la demi-obscurité, le cerveau s'exalte; je voyais l'avenir sombre. Aujourd'hui c'est la gêne, pensai-je, qui sait si demain la misère ne viendra pas? Je vendrai tout, mon pauvre cachemire s'il le faut; je ferai mon ménage moi-même. Et puis, en songeant à mes mains noircies et durcies par cette besogne, le fameux baiser me revenait en tête. Je le revoyais lui aussi avec ses grandes allures, son élégance, sa douce voix, je me rappelais ses paroles, ses gestes et jusqu'au parfum dont ses vêtements étaient empreints. Je le re-

voyais comme l'idéal, l'être rêvé. Je faisais des efforts pour chasser tout cela de mon cerveau. Je veux aimer mon mari, disais-je, il est bon, j'ai tort, je suis folle, il m'aime... il faut que j'arrive à l'aimer, il le faut. J'essayais de prier le bon Dieu, mais comme je le priais mal, il ne me répondait plus. Vous m'abandonnez donc, Seigneur, vous m'abandonnez donc? Et au milieu de ce chaos, je ne sais quel fantôme qui se dressait devant moi me soufflait dans l'oreille en ricanant :

— Ne cherche donc pas à te mentir à toi-même, la belle? Ne sait-on pas que tu aimes l'autre, l'homme à la moustache blonde; ne sait-on pas aussi que tu l'as en horreur, l'homme aux grands cheveux? Comment pourrais-tu ne pas détester cet être dont l'ombre te glace et qui te suit à la piste, comme vous suit une ronce attachée au vêtement? Et tu en as, ma fille, pour jusqu'à la fin de tes jours, à moins que... Il est, en somme, d'une bien mauvaise santé!

Je me trouvais misérable d'avoir ces pensées-là. Je me mordais les doigts pour chasser le cauchemar...

Il fallait pourtant voir clair dans les affaires de mon mari; je ne pouvais pas me laisser rouler jusque dans la boue du fossé sans chercher une branche pour m'accrocher. J'étais mieux, je me sentais courageuse. Je pensais à lui trouver une place, mais il faudrait le décider à accepter cette place, et d'ailleurs quelle fonction était-il en état de remplir? Je pensais aussi à travailler moi-même, gagner un peu d'argent, faire des broderies, donner des leçons. Je n'étais pas fort instruite, mais je pourrais bien apprendre à lire à des petits enfants; j'aurais eu tant de patience et de courage pour commencer l'instruction de mes enfants à moi. Toutes ces pensées-là me venaient ensemble. Il m'aurait fallu un conseil; je ne savais de la vie que les misères intimes; qui pouvais-je consulter?

Ma mère était pis qu'une étrangère pour moi; qui sait si, au fond, elle ne serait pas bien aise d'un état de gêne qui la débarrassait dans le monde d'une rivale plus jeune qu'elle? C'est pitoyable à dire, mais c'était ainsi.

Quant à mon père, le pauvre homme était éteint, tremblant; avec l'âge, l'égoïsme avait

pris le dessus. Il m'aimait peut-être encore; une ou deux fois il m'avait embrassée avec une apparence d'effusion, j'avais vu des larmes dans ses yeux; mais à quelque heure du jour qu'on le rencontrât, lorsqu'il faisait du vent, ses yeux étaient humides.

Dans tous les cas, je voulais savoir la vérité sur les affaires de mon mari. Le lendemain matin, j'allai chez son notaire.

C'était la première fois que j'entrais dans une étude; il y avait écrit sur la porte : *Tournez le bouton.* Je pénétrai dans une pièce étroite, très-haute de plafond, absolument nue, sale, et ne contenant que des affiches piquées au mur l'une sur l'autre. Un petit pain avait été oublié dans la poussière sur une méchante table en noyer.

Une autre pièce presque semblable faisait suite à celle-là; enfin, j'entrai dans une troisième chambre, où quelques jeunes gens semblaient écrire, le nez sur le papier. Il y avait partout des taches d'encre, et jusqu'au plafond des montagnes de paperasses et des centaines de cartons alignés.

En entendant le frôlement de ma robe,

toutes les têtes se levèrent, et l'un de ces messieurs, qui perçait des cahiers de papier à l'aide d'un poinçon et passait dans le trou ainsi pratiqué une ficelle rouge, se leva et me fit entrer dans le cabinet du patron.

J'entendis alors tout le pensionnat qui chuchotait en ricanant.

Le patron était un grand homme pâle, maigre, austère, fort jeune encore, mais à regret; il avait des lunettes azurées, et derrière son dos pendait la gravure d'une Sainte Famille. Il me reconnut immédiatement, car il avait assisté à mon mariage, et m'ayant indiqué de la main un fauteuil, il se retourna vers moi.

Au premier mot que je prononçai au sujet des terrains, il sourit, et il dit, ayant pris son temps, ayant tourné et regardé ses ongles avec beaucoup de lenteur :

— Les spéculations industrielles sont des spéculations ou du moins peuvent se diviser en plusieurs espèces d'opérations : les unes bonnes, les autres mauvaises, il est vrai, je l'accorde... d'opérations, en un mot, soumises à toutes les chances, à toutes les... eh! eh!

que dirai-je? vicissitudes que le hasard — si tant est que le hasard puisse exister, ce que mes principes m'empêchent d'admettre — que le hasard... que le hasard, disais-je donc, ou mieux dont le hasard... en un mot, et pour parler franc, à toutes les vicissitudes de ce monde.

— Hélas! monsieur, je m'en doute bien; mais croyez-vous que la perte dont mon mari est victime soit irréparable? N'y a-t-il pas quelque moyen de...

Il m'arrêta de sa grande main blanche, et m'ayant saluée légèrement, il fit: hum! hum! et continua, en s'arrêtant après chaque mot, dont il prononçait soigneusement toutes les lettres :

— Si fort qu'il m'en coûte, madame, d'interrompre une aussi jolie bouche que la vôtre, je... — il salua encore — je dois vous donner à ce sujet, et sans préambule, les éclaircissements que vous semblez... et à juste titre, je vous l'accorde, car on ne saurait être indifférent aux intérêts matériels qui, dans la famille, sont les garants de... hum! Ce n'est point par hasard que tout à l'heure je divisais

les affaires industrielles en deux catégories bien nettement tranchées.

— Les bonnes et les mauvaises, n'est-ce pas?

Ce notaire blafard me faisait bouillir.

— Il eût été à souhaiter — il salua encore — que monsieur votre mari apportât dans les affaires cette netteté, ce tact, cette lucidité que vous semblez...

— Vous êtes bien bon; mais veuillez me dire, monsieur, si ces cinquante mille francs sont absolument perdus...

Il me regardait avec des yeux si ridiculement langoureux, que j'ajoutai très-sèchement :

— Veuillez me répondre, je vous prie.

Alors il parla très-vite :

— En deux mots comme en dix, la fortune de M. Laumel est gravement compromise. Ce Durand était, entre nous, un fieffé coquin. N'étant pas chimiste, je ne peux pas juger ses procédés nouveaux, qui peuvent être excellents; mais le Durand était un coquin. Je ne l'ai point caché à monsieur votre mari lors de la signature de l'acte d'association.

— Qu'est-ce que c'est que ce Durand, qu'est-ce que c'est que cette association? dis-je.

— Durand est l'inventeur du procédé nouveau pour la fabrication du savon de toilette, en faveur duquel M. Laumel s'est gratuitement dépossédé de cinquante mille francs. En disant cinquante, j'exagère : quarante-neuf mille francs seulement avaient été versés par monsieur votre mari lorsque le Durand a levé le pied.

Il quitta son fauteuil, m'adressa en passant devant moi un regard voilé, tout à fait en dehors du sujet, et entr'ouvrant la porte :

— Apportez-moi *Laumel-Durand, savon de toilette,* dit-il très-haut.

On apporta un dossier assez volumineux, et le notaire se mit à fouiller parmi ces papiers, tournant les feuilles rapidement avec son grand doigt blanc, qu'il humectait de salive de temps en temps. Il murmurait :

— Entre les soussignés, etc., etc... ce n'est pas cela... d'une usine sise à Paris, etc., etc... Il n'a été fort heureusement versé que quarante-neuf mille francs. Frais de timbre,

enregistrement, honoraires, frais, etc., etc , total : quarante-neuf mille deux cent cinquante-sept francs soixante-sept centimes.

— Mais, monsieur, l'usine reste à mon mari.

Je faisais tous mes efforts pour comprendre cette opération.

— L'usine, à vrai dire, n'existe pas : une bâtisse a été exécutée, je ne le nie pas, il a de plus été commandé plusieurs machines à la maison Cail, — commandes dont j'ai fait arrêter immédiatement l'exécution, mais à proprement parler, il n'y a là qu'un projet d'usine et non point une usine. M. Laumel, malheureusement, est sujet, en affaires, à des illusions fâcheuses qui prouvent l'ampleur de ses conceptions mais l'aveuglent un peu sur les moyens à employer. A première vue, le Durand avait écrit sur le bout de son nez le mot fripon; il fallait être aveugle pour ne pas... j'ai regret à le dire..

— Peu importe tout cela, monsieur. Qui payera ces bâtiments, ces machines commandées?

— Monsieur votre mari en est, sans contre-

dit, responsable. Mais avec un peu d'adresse, on pourrait s'en tirer. M. Laumel a des terrains à Montrouge.

— Oui, je sais.

— Ces terrains ont, il est vrai, perdu beaucoup de leur valeur, le projet de rue qui devait les traverser ayant été abandonné; mais en se résignant à une perte sèche, monsieur votre mari peut vendre, réaliser un capital et devenir possesseur des constructions déjà élevées dont il tirera un assez bon produit en les louant à un industriel quelconque. Il n'y a encore que les quatre murs et le toit, on ne sera donc pas gêné par l'aménagement intérieur; c'est une enceinte qui peut convenir à toute espèce d'industrie.

Je n'avais que trop bien compris. Je me levai et je rentrai à la maison, la mort dans l'âme. Je dis à la cuisinière de chercher une place, et je m'occupai d'une femme de ménage. Je risquai un mot sur la vente immédiate des terrains de Montrouge, mais, comme je m'y attendais, mon mari prit fort mal mon observation. Je l'avais pourtant faite bien doucement. Il me pria, une fois pour toutes, de le

laisser libre de placer ses capitaux comme il l'entendait. Il aimait mieux attendre jusqu'au dernier moment, espérant sans doute qu'un miracle le tirerait de là. Après tout, il avait raison : il m'avait épousée sans fortune, il était bien libre de se ruiner à sa guise.

XVI

(Suite)

Je crois cependant que, parfois, il était inquiet; je m'en apercevais à la crainte qu'il avait de paraître gêné aux yeux du monde. Il voulut aller rendre notre visite à la famille Linder, et le lendemain il m'entraîna le soir chez madame d'Avenne. C'était son jour, et, à mon grand effroi, nous y trouvâmes M. de Marsil.

Malgré tous mes efforts, il m'était impossible de dissimuler ma tristesse. La présence du comte me troublait beaucoup, et la gaieté pénible qu'affectait mon mari me troublait encore davantage. Vers la fin de la soirée, comme on prenait le thé et qu'on s'était divisé en petits groupes, le comte vint s'as-

seoir près de moi. Il y avait je ne sais quoi dans son extérieur de plus affable et de plus doux qu'à l'ordinaire. Cela me fit du bien.

— J'hésitais à venir causer avec vous, chère madame, malgré le désir... le besoin que j'en pouvais avoir. Je sais que vous devez être malheureuse, et je...

— Pourquoi voulez-vous que je sois malheureuse?

— Vous voyez bien que j'avais raison d'hésiter à venir vous tendre la main, puisque vous me traitez toujours en ennemi.

— Je ne vous comprends pas.

— Voyons, chère madame, soyez un peu confiante et laissez-moi l'être aussi. Je connais la malheureuse affaire où Laumel s'est laissé entraîner. Je ne voulais pas vous en parler, mais j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin d'un ami, et je me suis décidé à me mettre à votre disposition. Puis-je vous être bon à quelque chose?

Il parlait si simplement, d'une façon tellement franche et persuasive, que je ne pus m'empêcher de le remercier. Ce n'était plus le même homme, celui que je redoutais de

revoir. Il y avait bien encore dans son regard de la tendresse, mais c'était la bonne tendresse d'un ami loyal. Je fus heureuse tout à coup de pouvoir causer avec lui intimement, sans avoir à trembler.

— Merci, lui dis-je, merci, cher monsieur; mais que faire? Quoi qu'on tente, la petite fortune de mon mari y passera jusqu'au dernier sou. Vous le connaissez aussi bien que moi.

— C'est justement parce que je le connais et que j'ai sur lui quelque influence, que je n'ai pas hésité à être indiscret. Ne pourrait-on pas trouver pour votre mari un emploi, une place honorable?

— Mais laquelle? M. Laumel n'a point l'habitude du travail et ne possède aucune connaissance spéciale...

— Voulez-vous me laisser faire? voulez-vous pour tout de bon me considérer comme un ami? J'ai quelques relations, je chercherai; j'ai déjà cherché, puisqu'il faut vous le dire, et je ne désespère pas de trouver. Ayez confiance en moi, je vous en prie, ayez confiance. Demain ou après, j'irai voir Laumel et nous

causerons de tout cela; mais j'y pense : il est soupçonneux, méfiant, au premier mot de moi, il est homme à refuser tout net.

— Vous avez bien raison.

— Il faut pourtant s'entendre. Voilà qui est embarrassant! Je n'ose pas vous proposer de venir chez moi. Je peux du moins vous écrire.

— N'en faites rien; mon mari ouvre mes lettres, il serait humilié... Oh! gardez-vous en bien!

— Voici, en tous cas, l'adresse de mon atelier : Rue Notre-Dame-des-Champs, 82. Si vous avez un mot à me faire dire, je suis tout à vous. Excusez-moi d'avoir pensé un instant que vous pourriez venir chez moi. J'étais fou, pardon.

Nous fûmes interrompus par mon mari qui venait me chercher.

— Si nous revenions à pied, me dit-il; le ciel est magnifique, cela nous ferait du bien?

Il releva le col de son habit, je m'entortillai de mon mieux, et nous nous mîmes à marcher. Il faisait un vilain froid noir. Il ne me disait pas un mot, et moi je pensais :

— Aller chez lui? Et pourquoi pas, si cela était nécessaire? J'avais oublié le baiser. Je ne voyais plus en lui qu'un frère dévoué, et je sentais que je l'aimais d'une bonne façon.

Je ne sais comment cela arriva, mais en montant l'escalier, je fis un faux pas. Immédiatement, avec une ardeur tout à fait en désaccord avec l'insignifiance de l'accident, M. Laumel s'écria :

— Adèle, prends la rampe et donne-moi le bras, je le veux, tu m'entends. Tu vas te tuer avec tes talons... te tuer! vous avez toutes des talons absurdes.

Quand nous fûmes entrés dans l'appartement, il continua, comme s'il se fût agi d'une affaire capitale :

— Tu me promets que lorsque tu es seule tu ne descends jamais un escalier sans tenir la rampe; tu me le jures?

— Mais, oui, certainement.

— Tu me le jures devant Dieu? Et lorsque tu traverses une rue, lorsque tu montes sur un trottoir avec ces talons insensés?...

— Mais, mon ami, ne vous inquiétez donc pas.

— Que je ne m'inquiète pas! c'est fort bien! Aimez les gens, prévenez-les d'un danger, témoignez-leur quelque tendresse, et voilà ce qu'ils vous répondent : Ne t'inquiète pas ; c'est-à-dire, en bon français, ne t'occupe pas de mes affaires, tu radotes, ton affection m'est à charge.

— A qui en avez-vous, mon Dieu! Tu me poursuis...

— Je la poursuis!

— ... Depuis des semaines à cause de mes talons. Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que je te dise : Ne t'inquiète pas? Toutes les femmes n'ont-elles pas des chaussures semblables aux miennes?

— Et parce que les autres femmes sont folles et s'exposent à chaque instant à se casser les reins, s'ensuit-il que mon devoir d'époux ne m'oblige pas à te prévenir, à te guider de mes conseils? N'est-ce pas pour toi, en somme, pour ton bien? Que m'importe, après tout, que tu te casses une jambe ou un bras! Je suis bien fou, en vérité; ah! je suis bien fou!

Il haussa les épaules, et murmura ensuite, sans s'adresser à moi :

— Être récompensé de ce que l'on a fait par l'ingratitude... Ah! grand Dieu ! Épousez donc des filles sans dot.

— Qu'est-ce que vous venez de dire? m'écriai-je en me levant tout à coup. — Je sentais la colère qui me montait au cerveau. — Répétez ce que vous venez de dire, je le veux; vous m'entendez. Qui donc est la victime ici, à votre avis, dites-le-moi, qui est-ce ?

Il pâlit extrêmement, et après m'avoir regardée dans le blanc des yeux :

— C'est toi la victime, parbleu! c'est toi, me dit-il d'une voix étouffée, — l'émotion le faisait bégayer. — Ah! tu es la victime; et qui donc t'aurait épousée si je n'avais pas été assez insensé pour le faire? Malheureuse! Crois-tu que ta dot était faite pour attirer les maris, et que la jolie réputation de ta mère... Tiens, tais-toi! Il faut que j'aie la patience d'un ange pour supporter tout cela!... Et venir me faire une scène au moment où je souffre, où les émotions sont atroces pour moi. Ah! la misérable!

A mesure qu'il parlait, sa pâleur devenait

livide, ses yeux s'ouvraient de plus en plus, sa langue s'embarrassait davantage. Il se leva tout à coup, et, saisissant d'une main tremblante une carafe qui était sur la cheminée, il la lança à travers la chambre. Puis il retomba dans son fauteuil, porta son mouchoir à sa bouche, et comme il l'écartait un instant de ses lèvres, je vis sur le mouchoir une large tache de sang.

— De l'air, murmurait-il en se frottant la poitrine... Mais de l'air, ouvre donc les fenêtres ; veux-tu me tuer?

Il me faisait peur.

J'écris tous ces vilains souvenirs à mesure qu'ils me reviennent à l'esprit. Je sens que, si jamais quelqu'un lisait ce récit, il le trouverait repoussant ou grotesque.

Eh! sans doute, mon mari était un maniaque, un malade ; il n'avait certes pas conscience de ce qu'il me faisait souffrir, et souvent je m'accusais de manquer de patience.

Le lendemain du jour dont je viens de parler, il m'arriva à l'heure du dîner en fredonnant ; il semblait joyeux et marchait d'un

pas assuré; seulement, il avait des lunettes bleues, lunettes compliquées, munies d'écrans à droite et à gauche.

Quand nous fûmes dans la salle à manger, il fit une grimace douloureuse et me dit :

— Fais enlever ce potage, mon enfant, l'odeur du bouillon m'est intolérable.

Sa physionomie exprimait un dégoût si profond que je fis enlever le potage immédiatement.

J'avais déjà constaté bien souvent la susceptibilité nerveuse de ses yeux, mais pour le coup cela dépassait la mesure.

— Vous souffrez davantage, lui dis-je. Pourquoi ne consultez-vous pas?

— Chut... parle plus bas, si tu ne veux pas me déchirer le tympan.

— J'ai été consulter Sichel, Demarre et toute la bande. Ils ne savent ni A ni B. Ils prétendent que je n'ai rien.

Il haussa les épaules, et durant le dîner je ne pus lui arracher une parole, si ce n'est de nombreux *chut* aussitôt que j'ouvrais la bouche.

Cela me faisait un chagrin extrême. Je

me disais : De quel travail est-il capable, quelle fonction trouver qu'il soit en état de remplir? Et M. de Marsil qui fait des démarches, lui, notre seul ami !... notre seul ami !...

Après le dîner, il voulut, comme à l'ordinaire, faire ses comptes. Cette opération m'était pénible entre toutes... Il allait chercher son gros cahier réglé en rose, et s'installait au coin du feu, enveloppé dans sa robe de chambre bleue, le cou entortillé dans un madras. M. de Buffon se mettant au travail ne devait pas affecter plus d'importance et de gravité. Alors commençaient d'interminables observations pour un sou dont il ne comprenait pas l'usage ou dont il n'approuvait pas l'emploi. C'était fort rude pour moi. Il ne me donnait plus que cinquante francs par cinquante francs.

— Ne confonds pas les pièces de dix francs avec les pièces de cinquante centimes. Je suis sûr que ces erreurs-là doivent t'arriver à chaque instant.

— Mais, mon ami, soyez sans crainte.

— Oh! sois sans crainte, sois sans crainte. Madame est infaillible, je sais cela; mais je

sais aussi à quoi m'en tenir sur la cervelle des femmes... Enfin! As-tu encore de l'argent?

— Non, répondis-je, plus un sou.

— C'est que je n'en ai pas non plus. Ton père ne t'a pas donné, pour me le remettre, le trimestre de ta rente?

— Non; mais nous ne sommes aujourd'hui que le trois du mois.

— Tu n'as pas besoin de crier pour me répondre. Je te dis que le bruit me fait mal... Le trois! eh bien, il est en retard, puisqu'il devrait me payer le premier. Ah! grand Dieu! si en dehors de ma santé il faut encore que je me tourmente pour avoir de l'argent!

— J'irai demain matin; mon père a sans doute oublié.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que j'irai demain matin.

— Ils n'ont pas de mémoire dans ta famille. C'est bien le moins qu'ils puissent faire que de payer régulièrement. Ne me réponds pas, je sais que cela n'est pas de ta faute... et baisse un peu l'abat-jour... Merci.

XVII

(Suite.)

Le lendemain, vers dix heures du matin, je pris mon parti et je m'acheminai vers la demeure de mes parents. Je marchais vite; je voulais en finir promptement avec cette démarche qui me coûtait beaucoup; mais lorsque je fus dans l'escalier, je m'arrêtai tout net, j'étais hésitante. Je cherchais un moyen d'éviter cette visite. Il n'y en avait malheureusement pas. Je sonnai.

La femme de chambre vint m'ouvrir, et j'entendis presque aussitôt la voix de ma mère qui, d'un cabinet voisin de la salle à manger, et dont la porte était restée entr'ouverte, disait :

— Qui est-ce donc, Marie?

— C'est la fille de madame, répondit l'autre en me toisant des pieds à la tête. — Ma mère avait la spécialité des femmes de chambre délurées et insolentes.

— Ah! eh bien! faites entrer. Tu peux entrer, tu peux entrer; mais ferme ta porte, je suis dans le bain.

Ma mère était en effet plongée jusqu'au cou dans un bain laiteux et parfumé. Elle tenait en l'air, avec mille précautions coquettes, une grappe de raisin qu'elle dégustait grain à grain. Du reste, l'œil calme, le teint frais, la peau nette, brillante, quoiqu'un peu tendue et molle, comme il arrive à toutes les jeunes femmes qui frôlent la cinquantaine. Il était clair cependant, en dépit de cette peau tendue, que depuis mon mariage ma mère rajeunissait à vue d'œil.

— Tu vois, fit-elle en me montrant sa grappe de raisin, je suis au régime; le docteur m'ordonne les rafraîchissants. Marie, baissez donc ces rideaux; on est ici comme chez un photographe.

Et que viens-tu faire si matin?

— Je voudrais parler à papa, si c'est possible.

— Très-possible; il est dans sa chambre. Vas-tu ce soir à la ville?

— Mais non, mon mari est un peu souffrant.

— Ah! moi j'y vais. Marie, faites chauffer le peignoir, il est temps.

J'entrai dans la chambre de mon père. Elle était toute vieille et fanée, cette pauvre chambre; on y reléguait les meubles qu'on voulait soustraire aux regards du public. Et cependant c'était le seul endroit dans l'appartement de ma mère qui me rappelât un souvenir. Je retrouvai la pendule en marbre jaune, surmontée d'une coupe en bronze, qui ornait la cheminée du cabinet de la Préfecture; je retrouvais aussi le bureau sous lequel je m'installais pour jouer à la poupée. Pauvre temps passé, que de souvenirs déjà lointains! Je me rappelais mon père, en costume, l'épée au côté, bien ému, bien rouge, mais jeune encore, et je le revoyais maintenant au milieu de ces débris de mobilier, blanchi, cassé, déjà vieillard et tremblotant sous sa vieille robe de chambre fanée.

Il se leva en m'apercevant et devint pourpre.

— Ah ! bonjour, ma fille; justement j'allais aller chez toi. Je vais te piquer en t'embrassant, parce que je n'ai pas fait ma barbe.

Il tira son mouchoir de sa robe de chambre et se moucha longuement, en soufflant de toutes ses forces, ce qui voulait dire qu'il était fort embarrassé et voulait gagner du temps.

— Ma barbe... pas encore... Je n'ai pas encore fait ma barbe. Tu as vu ta mère ?

— Oui, papa.

— Ah ! ah !... et elle t'a... Qu'est-ce qu'elle t'a dit?... Ton mari va bien ?

— Elle ne m'a rien dit, mon petit père.

— Ah ! ah !... oh ! je te demande cela... tu sais... Approche-toi donc du feu... C'est juste, il n'y a pas de feu... tiens, et il n'y a pas de bois non plus... Alors mets tes pieds sur le tapis... Ton mari va bien? On a oublié le feu, par hasard... Oh ! j'en ai toujours, mais on aura oublié. Oui, je voulais aller chez toi aujourd'hui. J'avais quelque chose à te dire en particulier, ma petite fille.

Il rougissait, balbutiait, croisait ses jambes pour les décroiser aussitôt, façonnait son mouchoir, vieille habitude que je lui avais

toujours connue, ou se grattait le nez de sa main devenue maigre, osseuse, sillonnée de rides profondes et de veines bleuâtres.

— Que voulais-tu me dire, mon bon père ?

— Ah! c'est juste, j'oubliais! Eh bien, voilà! nous sommes le trois, ma chère petite, je crois que nous sommes le trois du mois.

Il se pencha vers son bureau comme s'il voulait chercher l'almanach.

— Oui, père, nous sommes le trois.

Je tremblais que ce qu'il eût à me dire eût quelque rapport avec ce que j'avais à lui demander.

— C'est le moment de te payer le trimestre de ta rente, et justement, dans ce moment-ci, je me trouve un peu... Je peux bien confier cela à ma fille. Ta mère a eu beaucoup de choses à payer. Tu sais qu'elle est au régime?

— Oui, je l'ai vue dans le bain, elle mangeait du raisin.

— Justement... de sorte que je suis gêné. J'ai pensé que tu pourrais attendre un peu.

Moi qui avais un si grand besoin de cet argent! Je regardai mon pauvre papa d'un air hébété.

— Il ne faut pas parler de cela à ton mari, ajouta-t-il plus bas, en dépliant de nouveau son mouchoir. Tu pourras, sur tes économies, combler ce petit vide; tu comprends, ton mari n'en saura rien... Là, c'est arrangé.

— Ma mère sait ce que tu viens de me dire?

— Oui, oui! oh! sans doute, puisque c'est elle qui a la clef... Je crois que tu sais qu'elle a la clef; mais tu feras bien peut-être de ne pas lui parler de tout cela; elle est au régime, et alors ce serait mieux de ne pas lui en parler.

— Mais c'est que, mon bon père, j'ai très-grand besoin d'argent, lui dis-je en baissant la voix.

Il m'en coûtait de confier pareille chose, même à voix basse.

Il me connaissait bien au fond et comprit sans doute ce que j'éprouvais, car il s'agita sur sa chaise avec une animation nouvelle, et je vis dans ses yeux deux larmes plus grosses qu'à l'ordinaire; puis il ajouta, tout bas aussi:

— Mais je n'ai pas d'argent, ma pauvre petite.

Nos regards se rencontrèrent un instant et il se moucha encore.

Je savais qu'il était inutile de rester plus longtemps. Je l'embrassai et j'allai retrouver ma mère.

— Tu viens me dire adieu. Dépêche-toi, le peignoir est chaud, je vais sortir du bain; ferme ta porte.

Il fallait absolument parler de cet argent; ma mère seule y pouvait quelque chose. Faisant donc un grand effort :

— Papa vient de me dire qu'il ne lui était pas possible de me donner le trimestre de ma pension, hasardai-je timidement.

— Oh! ma chère, arrange-toi avec ton père; ces choses-là ne me regardent pas. Tout ce que ton père fait est bien fait. Je n'entends rien aux affaires. Le trimestre de quoi, la pension de qui? Je ne comprends même pas ce que tu veux me dire.

— Mais le trimestre de la rente qui constitue ma dot. Précisément en ce moment-ci nous sommes un peu à court. — Je me sentais rougir en disant cela.

— Mais ne dirait-on pas que ton père ne fait

point honneur à sa signature ? Est-ce qu'on refuse de te payer ce qu'on te doit? Tu le prends sur un singulier ton, ma chère. Ton père probablement ne peut pas te donner cet argent aujourd'hui même. Eh! vrai Dieu, ne pouvez-vous attendre vingt-quatre heures, une semaine, un mois même? Et quand ton père, pour une cause indépendante de sa volonté, se trouverait en retard d'un trimestre tout entier, est-ce à une fille à venir mettre le pistolet sous la gorge de ses parents pour une misérable question de gros sous?

Tu ne trouves pas cette démarche humiliante pour nous et honteuse pour toi? Quel usage ton mari fait-il donc de son argent pour t'obliger à venir tendre la main ? Tiens, tu me fais l'effet d'une mendiante. Veux-tu un louis?

Le sang me montait à la tête et mes jambes chancelaient. Je me mordais les lèvres pour ne point éclater.

— Voyons, dis vite, veux-tu un louis? poursuivit ma mère avec son vilain sourire que je connaissais si bien. Décide-toi promptement, mon bain est glacé et mon peignoir est prêt.

— Merci, dis-je.

— Toujours ton petit orgueil d'autrefois.

Je me dirigeai vers la porte et je m'en allai, mais quand je fus sur l'escalier je me mis à sangloter.

Je tenais la rampe et je descendais les marches une à une, cherchant dans ma tête le moyen d'avoir de l'argent. Mon mari allait m'en demander en rentrant, et puis il fallait vivre... Emprunter? mais à qui? Je sentais bien qu'il ne fallait plus compter sur le payement régulier de ma rente... Je me sentais si pauvre, si seule... et je ne sais comment en ce moment-là le souvenir de cette course en voiture, le soir du dîner à Saint-Cloud, me traversa l'esprit, comme l'éclat de rire d'un voisin dans une maison en deuil.

Tout à coup une idée me vint. J'étais au bas de l'escalier, je me réfugiai dans un coin où il faisait sombre, et là, après avoir dénoué les brides de mon chapeau, je défis les deux boutons en diamant que j'avais aux oreilles. Mes deux pauvres petits boutons que j'avais eu tant de bonheur à porter! Ils n'avaient pas, je crois, une énorme valeur, mais je les avais

toujours considérés comme m'appartenant. C'était rude. Quand je les eus enlevés, et non sans peine, ils semblaient ne pas vouloir me quitter; je les retournai, je les regardai sous toutes les faces. Je m'étais dit :

— Plus tard, quand je serai riche, j'y ferai ajouter une poire, et cela me fera de fameuses boucles d'oreille.

C'était niais de me rappeler tout cela! Je leur donnai à tous deux un petit baiser et je les enveloppai dans un morceau de papier. Alors je remis mes gants, je renouai les brides de mon chapeau en ayant soin de cacher mes oreilles, et je partis, disant :

— Allons les vendre.

Je marchais vite, serrant dans le creux de ma main les deux bijoux que j'avais fourrés sous mon gant pour les sentir à moi jusqu'au dernier moment.

Il me semblait qu'on devait me suivre, que les passants, en me voyant glisser le long des murs, devinaient mon histoire.

On a presque autant de peine à laisser voir sa pauvreté qu'à avouer un crime.

Enfin, j'arrivai devant le magasin d'un

bijoutier ; je l'avais choisi à dessein ; il était d'apparence modeste et situé dans une rue étroite, où il passait peu de monde. Mon cœur battait, je n'osais entrer, et je restais devant la devanture, examinant les bijoux que je regardais sans voir. Enfin je tournai le bouton de la porte.

Un commis, qui tripotait des petites choses avec des pinces, se retourna en levant la loupe qu'il avait devant l'œil. Il avait l'air absolument indifférent et calme, et cela me semblait singulier qu'en un pareil moment quelqu'un fût calme.

— Monsieur, dis-je, je vous apporte deux diamants dont je voudrais me défaire.

Je tenais le petit paquet dans ma main, au fond de ma poche, et je pensais :

— Je ne vous reverrai plus, mes pauvres amis.

Après avoir fait semblant de chercher pour ne point avoir l'air trop pressé :

— Voici, monsieur, voici les boutons.

Il les regarda avec soin en faisant la moue. Quel besoin avait-il de leur faire la moue ? ne pouvait-il les acheter sans cela ? Puis il les mit

dans une balance, m'examina rapidement et me dit assez sèchement :

— Madame, il nous est interdit d'acheter des bijoux dont nous ignorons la provenance. Si vous voulez revenir avec un papier...

— Mais, monsieur, ces diamants m'appartiennent ; d'ailleurs, je dois avoir sur moi une carte, une lettre...

Et tout en cherchant dans mes poches, je m'apercevais que j'avais en effet une mise négligée.

Je m'étais habillée à la hâte, ne songeant pas en sortant qu'on dût me juger sur mes vêtements.

Cependant le commis, sans toutefois se déranger et me perdre de vue, se retourna du côté de la porte et appela l'orfévre.

C'était un petit vieillard bourru, coiffé d'une calotte noire et portant sur le bout de son nez une paire de lunettes, dont il ne se servait que pour voir des objets éloignés, de sorte qu'il regardait le plus souvent soit en dessous, soit en dessus. Je l'interrompais au milieu de son repas, car il arrivait la bouche pleine et la serviette sous le bras.

— Madame désire sans doute changer la monture de ses boucles d'oreille, dit-il en apercevant les bijoux; l'or, en effet, n'est point favorable à l'éclat des pierres.

— Ce n'est pas cela, monsieur, je voudrais tout simplement m'en défaire; pourriez-vous me les acheter?

— Acheter, acheter, dit-il brusquement; je ne peux pourtant pas tout acheter... tout acheter... tout acheter. Ce seraient des diamants magnifiques que... Celui-ci est jaune... et puis pas d'épaisseur... pas d'épaisseur...

Tout en disant cela, il lorgnait les pierres en fermant un œil et achevait de mâchonner librement sa dernière bouchée que tout d'abord il avait dissimulée par politesse. Moi, je regardais avec attention des tabatières qui étaient là; je sentais le regard du vieil orfévre peser sur moi. Combien avait-il dû en voir déjà de pauvres diables pressés de vendre à tout prix!

— Pas d'épaisseur!... non, en vérité, je préfère ne pas... Ce n'est pas le moment, voyez-vous bien; ces diamants me resteront peut-être deux ans sur les bras... peut-être

plus ! Celui-ci est jaune... Non, vraiment, je préfère...

— Enfin, combien en donneriez-vous, monsieur ?

J'adoucissais ma voix, j'essayais de la faire caressante, tandis qu'il grossissait la sienne ; on devient humble à ce métier-là.

— Dame ! je ne sais pas, moi. Je vous dis : je n'en ai pas envie, sur mon honneur sacré... Cinq cents francs.

Le commis, qui avait logé de nouveau sa loupe sous son sourcil, se retourna tout à coup en faisant un tout petit mouvement d'épaule qui voulait clairement dire : Mais, patron, vous êtes fou !

— Enfin, je l'ai dit... Oui, j'ai eu tort, j'ai la langue trop longue ; c'est cinquante francs de trop, sur mon honneur... Je ne peux réellement pas... enfin je n'ai qu'une parole.

— Mais, monsieur, ces diamants ont coûté le triple, dis-je un peu timidement. — J'avais si peur qu'il me renvoyât.

— Ah ! jour de ma vie, je n'y tiens pas, ma chère dame !

— J'en voudrais six cents francs.

Le maître et le commis échangèrent un sourire qui semblait prendre le ciel à témoin de ma démence.

— Cinq cent cinquante... La monture est toute neuve...

Je ne savais ce que je disais. C'est un don que de savoir vendre.

— Allons, cinq cent dix, pour en finir. Vous avez un papier qui constate?...

Je présentai deux ou trois cartes de visite.

— C'est très-bien, vous allez écrire ici votre nom et votre adresse.

Il lisait par-dessous ses lunettes, tandis que j'écrivais, tout en fouillant à tâtons dans son tiroir.

— Tiens! Laumel! j'ai connu un Laumel qui était grainetier.

Quand il eut étalé sur le comptoir les vingt-six pièces d'or :

— Ma foi! me dit-il, vous avez de la chance de ne point avoir eu affaire à ma femme!

— Ah oui! murmura le commis en riant derrière sa loupe.

Je rentrai chez moi, soulagée d'un grand

poids. Mon mari, tout habillé, la canne à la main et l'air joyeux, m'attendait.

— Eh bien! as-tu réparé l'oubli du papa beau-père?

— Voilà l'argent. — Et je lui remis vingt-cinq louis qui étaient le montant de ma petite pension. — Il releva ses lunettes bleues, compta les pièces, les mit dans sa poche, et partit très-gaiement. Je profitai de ce moment de calme pour me mettre à l'ouvrage. Ma femme de ménage était loin de faire tout, et j'étais obligée de m'occuper de bien des choses; ce n'était point, au reste, ce qui m'était le plus pénible.

Seule, j'aurais eu le courage de tout supporter sans me plaindre.

Mon mari était sorti depuis une heure à peu près, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à la porte.

— Ce sont deux commissionnaires qui appotent un paquet, vint me dire la femme de ménage.

J'allai dans l'antichambre, et je trouvai, en effet, deux hommes s'essuyant le front à côté de deux paquets assez volumineux.

— Ce n'est pas que c'est lourd, mais c'est casuel, disait l'un.

— Ah dame! oui, c'est casuel! tout cristal, pensez donc!

— Pour qui est ce paquet? fis-je observer à l'un des hommes.

— Pour monsieur... voyez sur le papier, ma petite dame, ça vient de chez l'opticien; d'ailleurs, c'est ce monsieur qui a écrit lui-même l'adresse.

J'ouvris le papier que l'on me présentait et je lus en effet le nom et l'adresse de mon mari, écrits de sa propre main.

— C'est bon, dis-je en me retournant.

Pourquoi M. Laumel envoyait-il ces paquets?

La réponse à cette question ne se fit pas longtemps attendre; dix minutes après j'entendis le bruit rapide des bottes de mon mari. Il ouvrit la porte précipitamment.

— Tu as reçu la machine?

— Quelle machine? J'ai reçu deux paquets.

—Deux paquets! ah oui, le plateau a été apporté à part; c'est bien, mais le tabouret, as-tu vu le tabouret?

— Je n'ai rien vu. Tout cela est dans l'antichambre. Que veux-tu faire de cette machine, sans indiscrétion ?

— Ce que j'en veux faire! Parbleu! que fait-on d'une machine électrique ? De l'électricité.

Et il se mit à tirer sur les ficelles et à arracher les papiers.

— Je vais me traiter par l'électricité... Pourvu qu'ils n'aient point oublié le tabouret! Les médecins sont des ânes... je veux me guérir tout seul.

Un beau cylindre en cuivre brillant apparut enfin.

— Qu'est-ce que tu en dis? fit mon mari en se retournant d'un air joyeux. Voilà les pieds en verre... admirablement montés! et le plateau! un mètre de diamètre, s'il vous plait!

Il paraissait le plus heureux des hommes en disant tout cela; il tâtait, caressait de la main les parties visibles de l'appareil.

— Mais qui est-ce qui t'a recommandé l'usage de cette machine ?

— Personne. Si on me l'avait recommandé, je me serais bien gardé de suivre la recom-

mandation ; c'est un essai, pas davantage. Je crois que le tabouret est là-dessous. Voilà trois semaines que je lorgne cette machine.

— Et qu'est-ce que cela coûte? hasardai-je.

Je réunissais tous mes efforts pour conserver mon calme.

— C'est précisément le prix qui m'a décidé. C'est une machine, dit-il avec la gravité d'un commissaire-priseur et en mettant la main sur l'un des cylindres, c'est une machine de trois cents francs. Je l'ai eue pour deux cents.

Il me regarda en riant, d'un rire silencieux qui lui était familier.

Je n'eus que le temps de rentrer dans ma chambre.

— Le malheureux, l'imbécile ! m'écriai-je.

Je me sentais trembler de rage, et je cherchais quelque chose à briser ; je me jetai sur mon lit et j'enfonçai mes poings dans les oreillers ; je les meurtris, je les mordis, et je finis par fondre en larmes.

— Donne-moi tes ciseaux, mon enfant, me cria-t-il à travers la porte, donne vite, c'est pour les ficelles.

Mes pauvres boutons d'oreille !

XVIII

Lorsque, après ce premier moment de désespoir, la pauvre femme revint à elle-même, elle entendit la voix de son mari qui, dans la pièce voisine, aidé de la bonne, montait l'appareil électrique.

— Soulevez le plateau, disait-il, mais soulevez donc le plateau ! Là, très-bien. Maintenant, poussez les cylindres vers moi. Allons, ferme.

Ce bruit lui était intolérable. Elle s'habilla rapidement et sortit; elle avait besoin d'air et de solitude. La misère qui lui apparaissait la faisait trembler; qu'allait-elle devenir, sans argent, à côté de ce maniaque qui n'en était pas sans doute à sa dernière folie?

Elle allait, regardant sans voir, comme il

arrive aux gens qu'une idée préoccupe. A mesure qu'elle marchait plus vite son esprit se surexcitait : elle pensait à tout quitter, à s'en aller seule, pauvre et courageuse, vivre en travaillant, n'importe où, mais indépendante, loin des hontes et des tortures. Elle ne devait rien à personne après tout; n'avait-elle pas gagné la liberté, franchement ?...

Et puis, tout à coup, les souvenirs du passé lui revenaient en tête. Elle ralentissait sa marche, se rapprochait du mur et fixait le sol du regard. Elle pensait au calme du couvent, elle revoyait l'existence bénie des bonnes sœurs; mais quelque effort qu'elle fît, elle ne pouvait retrouver dans toute leur franchise les impressions d'autrefois. D'autres sentiments s'étaient depuis succédé dans son cœur; elle était devenue femme, elle avait entrevu de nouveaux horizons, elle s'était bercée d'autres rêves et surtout elle était dominée maintenant par un sentiment qu'elle ne voulait pas s'avouer, mais qui décolorait tout ce passé :

Elle aimait de Marsil; elle l'aimait de toute son âme, d'autant plus follement qu'elle se

disait : personne ne le saura, et qu'elle croyait sans issue cet amour qui croissait à mesure qu'augmentait sa détresse et que ses dégoûts devenaient plus profonds.

Comment se fait-il qu'au bout de vingt minutes de marche Adèle se trouva rue Notre-Dame-des-Champs, c'est ce qu'il lui eût été impossible de s'expliquer à elle-même. Elle n'était ni vicieuse, ni folle, mais découragée, humiliée, brisée, et dans son cœur elle ne trouvait plus qu'un souvenir consolant, celui de de Marsil lui tendant la main et lui disant : Ayez confiance.

Elle s'était acheminée vers ce quartier désert, poussée par je ne sais quel besoin de son esprit : de ce côté, l'air lui semblait plus pur, le soleil plus chaud, et maintenant qu'elle était arrivée à l'extrémité de la rue Vavin et qu'il fallait tourner à gauche pour entrer dans la rue Notre-Dame-des-Champs, elle se mit à trembler comme une feuille.

Elle n'avait pas songé un seul instant à se rendre chez de Marsil, mais elle voulait voir, ne fût-ce que de loin, cette maison, cette cahute, comme il disait, où se passait une

partie de la vie de celui qu'elle aimait. Elle était si près! A cent pas elle apercevait une grille entr'ouverte qu'ombrageaient les arbres des jardins voisins. C'est là sans doute qu'il demeurait.

Elle ne put résister; elle baissa son voile.

— Je passerai devant rapidement et je reviendrai par le Luxembourg, dit-elle.

Et elle s'avança dans la rue, obliquant un peu vers la grille. A ce moment elle entendit derrière elle des pas précipités. Elle marcha plus vite, mais le bruit se rapprochait toujours, enfin elle entendit une voix bien connue qui disait très-gaiement :

— Comment! à pied, madame?

Elle avait reconnu la voix du comte. Elle se retourna, et ils se trouvèrent tous deux face à face, stupéfaits, hésitant, ne sachant que se dire.

La vérité est qu'Adèle avait été surprise et que, de son côté, de Marsil, voyant une femme voilée se diriger vers la grille à une heure où il attendait une visite, avait pris Adèle pour une certaine Clémence, fort agréable personne, du reste, qu'il honorait

de ses faveurs depuis un certain temps.

Pierre de Marsil, sur la personne duquel je crois le moment venu de donner quelques détails, était, comme on le sait, un fort joli garçon, élégant dans ses allures, extrêmement fin et délicat dans ses goûts. Riche depuis l'enfance, il jouissait avec intelligence d'un désœuvrement habilement calculé. Il trouvait la vie charmante et y marchait prudemment, choisissant avec tact la place où il mettait le pied, évitant soigneusement les cailloux et les ronces.

Il aimait les arts, poussait même le raffinement jusqu'à les pratiquer un peu pour en jouir davantage. Curieux des femmes plutôt que passionné pour elles, il avait un faible pour la vertu coquette et n'était pas sans tolérance pour un petit vice coquettement porté. Aimant le vin de haut cru, dégustant les bons livres, grignotant les mauvais, friand du joli, gourmand de l'aimable... Mais tout en jouissant de ces bonnes choses, n'oubliant jamais son estomac et choisissant parmi les mets.

Il eût fait jeter par la fenêtre un plat

succulent mais indigeste dont il eût craint de trop manger.

Il n'avait point de passions, mais simplement des goûts dont il réglait le développement de façon à respecter l'équilibre de son désœuvrement bien ordonné.

Il était d'un commerce charmant.

Quoique porté vers les femmes, il eût été incapable d'un coup de tête, incapable de porter le trouble dans un ménage uni : la seule perspective du mari désespéré, des enfants abandonnés, l'eût fait reculer d'indignation, il se fût détesté lui-même et se fût considéré comme un malhonnête homme; mais il était incapable aussi, se trouvant à côté d'une jolie femme, de ne point se rendre compte de la situation et de ne point penser en lui-même:

« Par hasard n'y aurait-il rien à faire de ce côté-là ?»

A la moindre coquetterie féminine il dressait l'oreille, et comme il était habile, prudent et toujours maître de lui, il était difficile qu'il fît fausse route et persistât dans une erreur.

Il n'était pas, en somme, plus sceptique que ne l'étaient les hommes de son milieu et de sa génération. Il croyait à la vertu des femmes en règle générale, il n'eût même pas souffert qu'on en doutât devant lui, mais il admettait d'autant plus volontiers les exceptions à cette règle, que des exceptions seulement il entendait tirer profit.

Tout plein de cette indulgence facile aux hommes calmes, il n'accusait jamais personne, expliquant toutes les faiblesses par l'enchaînement des circonstances et des choses, par cette sorte de fatalité à laquelle il croyait un peu et qui lui permettait de vivre avec ses voisins en parfaite intelligence; ce qui expliquait son inaltérable courtoisie auprès de toutes les femmes, qu'elles eussent une vertu inattaquable ou fussent susceptibles de faiblesse. Dans ce dernier cas cependant sa politesse était plus attentive, car la faute étant possible, probable ou évidente, il trouvait tout naturel qu'un autre n'en tirât pas profit à sa place.

Dans cette affabilité, que son éducation soignée, son tempérament et ses avantages

physiques rendaient on ne peut plus séduisante, et qui était devenue chéz lui un état d'être ordinaire, on pouvait supposer ce qu'on voulait. Dans sa réserve, on pouvait deviner une passion contenue, le désir de plaire, l'émotion naissante d'un homme épris et prudent, mais ce qu'on n'y avait jamais pu lire, c'est précisément ce qui était au fond, à savoir le calme et l'indifférence attentive, vertus du pêcheur à la ligne qui attend que le poisson morde avant de se prononcer.

Tel était cet homme raisonnable, orné d'un égoïsme séduisant, doué au suprême degré du don d'analyse, croyant à tout, mais choisissant parmi ses croyances celles dont il pouvait jouir sans trop déranger lui-même et les autres. Le jour où une conviction l'eût gêné, je crois qu'il s'en fût défait comme d'une paire de bottes trop étroites.

Personnage peu sympathique, à coup sûr, pour ceux qui, comme nous, peuvent fouiller dans ses tiroirs. Mais il avait toujours sur lui la clef de ses tiroirs, soigneusement cachée au fin fond de son gousset.

Il n'avait jamais été amoureux d'Adèle,

mais il l'avait dès l'abord trouvée charmante; il l'avait étudiée avec curiosité et intérêt. Observateur trop fin des ruses de ce bas monde pour croire d'abord à la naïveté, il avait supposé que la chère enfant avait dû, par un calcul dont il connaissait d'autres exemples, accepter ce mariage ridicule comme un moyen de se faire libre immédiatement. Et il avait noté ce cas dont il croyait bon de suivre poliment les conséquences. De là ses assiduités prudemment pressantes auprès de la jeune femme, de là ce baiser qu'il avait risqué, non pas à tout hasard, en Don Juan vulgaire qui monte à l'assaut de vive force, mais après y avoir pensé et précisément à l'heure où il croyait, à tort ou à raison, que ce baiser était souhaité.

La visite d'Adèle le surprit cependant: il pensait bien que les choses en arriveraient là, dût-il y aider légèrement, mais il ne pouvait s'imaginer que le résultat fût aussi prompt; et sans cesser d'avoir bonne opinion de lui, il se trouvait singulièrement favorisé par les événements qui, pour ainsi dire, jetaient madame Laumel dans ses bras.

Adèle était tout aussi étonnée que lui, et à coup sûr plus troublée. Se trouvant en tête-à-tête au milieu de la rue avec de Marsil, elle eut une peur affreuse, et comme il poussait la grille, et d'un geste tout à fait naturel et convaincu l'invitait à entrer dans l'allée, elle s'y précipita sans réfléchir. Tout en marchant dans le sable elle murmurait :

— C'est en passant... par hasard... vous allez bien ?

Et lui qui n'en croyait pas un mot et voulait la rassurer répondait :

— Que je serais heureux de pouvoir vous donner un bon conseil... Nous allons causer, j'ai tant de choses à vous dire!

A l'extrémité d'une allée couverte, au milieu d'un jardinet plein de fleurs et de fragments de sculpture, était une maisonnette cachée sous la vigne vierge. C'était la plus étrange des demeures ; moitié chalet, moitié chaumière, mais chaumière habitée par un homme riche et de bon goût. Un balcon abrité par un toit énorme d'où la verdure tombait était orné de longs stores rouges qui produisaient au milieu des feuilles un ra-

vissant effet. Des vases, au ton chatoyant, à la forme bizarre, étaient suspendus de tous côtés; un singe, retenu par une longue chaîne, jouait avec une pomme, installé sur le dossier d'un lit chinois. En dépit de son émotion, Adèle saisissait tous les détails d'un milieu si nouveau pour elle.

De Marsil ouvrit la porte de l'atelier, et avec un joli sourire, s'effaça pour laisser passer Adèle qui se disait :

« Entrons toujours, je ne vais rester qu'un instant, le temps de lui expliquer que je me trouvais dans cette rue par hasard, que... si je n'entrais pas, j'aurais l'air d'attacher trop d'importance à cette rencontre. »

L'aspect de la maison étonnait singulièrement, mais l'intérieur en était plus surprenant encore.

Il y avait là un chaos de choses, mais un chaos bien rangé, étudié avec amour : au milieu des tentures, on apercevait des meubles sculptés et brillants, encombrés de bijoux, de poteries, de vases et d'émaux ; les armes précieuses, disposées en trophées, étincelaient dans les coins, et du plafond, dont les poutres

saillantes étaient couvertes de peintures délicates, pendaient des lustres d'un autre âge soutenus par des chaînes étranges dont les chaînons, travaillés curieusement, semblaient être l'ouvrage d'une fée. Un réjouissant rayon de soleil, sorti je ne sais d'où, traversait ce milieu, accrochant sur son passage la poignée d'or d'une épée, l'anse niellée d'un brûle-parfums,caressant un verre de Venise et se perdant dans la haute laine d'un tapis de Smyrne coloré comme un bouquet de fleurs. Les yeux étaient éblouis et heureux.

— Je ne vous offre pas de rester dans le jardin, dit Pierre de Marsil; par cette chaleur et ce soleil, on est mieux à l'intérieur.

Puis, l'ayant fait asseoir sur un divan recouvert d'une peau de lion, et ayant pris place en face d'elle sur un tabouret :

—Comment va Laumel ? se hâta-t-il de dire avec le plus vif intérêt. J'ai cherché, comme je vous l'avais promis, une position à lui offrir, mais ce n'est pas facile.

Elle lui savait un gré infini de la rassurer en lui parlant affaires immédiatement.

— Malheureusement mon mari est dans

un état de santé qui lui rend le choix d'une position bien difficile.

— Est-ce qu'il va plus mal? Vous vous alarmez peut-être à tort, chère madame... pauvre chère madame!

— Oui, sans doute, il va plus mal.

Elle était plus confiante et se sentait presque rassurée.

— Eh! mon Dieu, qu'est-ce encore? N'étiez-vous pas assez éprouvée?

Et il ajoutait à part lui : Pourvu que Clémence n'arrive pas au milieu de tout cela! Toutefois, il rapprocha son siége du divan.

— Son irritation nerveuse augmente et m'inquiète beaucoup. Il est incapable de tout travail ; que voulez-vous demander à un homme qui...

Elle n'osait achever. Qui sait si tous ces détails qui la faisaient tant souffrir ne seraient pas simplement grotesques pour les autres? De Marsil, de son côté, faisait de grands efforts pour trouver une transition convenable.

— Ne se soigne-t-il pas? Il faut pourtant qu'il se soigne.

— Il vient d'acheter une machine électrique dont il attend de grands effets; je souhaite qu'il s'en trouve bien, mais il oublie que nos ressources sont limitées...

Il ne la quittait pas des yeux.

— Comme vous devez souffrir... pauvre chère jeune femme! Ah! le fou, le fou! qui, non content de vous ruiner, vous torture encore par ses manies et ses...

— Il est malade et a plus besoin d'aide que de blâme.

— Je ne vous dis pas, mais enfin la charité a ses limites. Vous le jugez avec un dévouement par trop angélique. Oh! dût ma franchise vous blesser, chère madame, je vous le dirai quand même : quand la vertu dépasse certaines limites, je l'admire toujours, mais je la condamne. Entre un bourreau malade et une victime bien portante, je n'hésite pas, mes sympathies sont pour la victime.

— Vous êtes trop sévère, murmura-t-elle.

Ce qu'il venait de lui dire lui avait fait du bien.

— Oui, je suis sévère, et on le serait à moins. Comment! fit-il tout à coup.

Dans l'élan de son cœur, il se leva sans abandonner la main, vint s'asseoir sur le divan, et comme son visage restait grave, sa voix émue, indignée, elle n'osa s'étonner.

— Comment! lui qui avait toutes les chances de bonheur : une fortune honorable, par suite la possibilité de choisir une carrière à son gré...

— Une carrière!

— Je vous entends : il était incapable d'en remplir aucune... Ne cherchez donc pas à l'excuser, pauvre ange que vous êtes, vous ne me tromperez pas sur ce point-là, vous le comprenez bien. Je le connais et je... vous connais aussi... mieux que vous ne croyez.

La pression de sa main soulignait ses paroles. Après un court silence, il reprit plus bas, et comme se parlant à lui-même :

— Oui, toutes les chances de bonheur... Une femme jeune, charmante, dévouée, ayant toutes les délicatesses, l'acceptant pour époux généreusement et pour ainsi dire... les yeux fermés. Ah ! le fou! Que d'autres, mon Dieu, eussent remercié le ciel en face de ce bonheur qu'il n'a pas même su deviner! Que d'autres...

Il s'arrêta tout net, comme pour chasser une pensée importune.

De Marsil ne jouait pas la comédie. D'abord surpris et sur ses gardes, il se sentait maintenant gagné par l'émotion. Le voisinage de cette pauvre enfant troublée, se livrant à lui avec tant d'abandon, le touchait au dernier point. Son amour-propre d'homme séduisant en était flatté; de plus il trouvait Adèle charmante et la curiosité ou il était toujours resté à son endroit la rendait encore à ses yeux plus désirable.

— Mais nous ne sommes point ici pour dire des paroles inutiles, ajouta-t-il, il faut parler de vos affaires et ne nous point perdre dans les rêves.

— Oui, cherchons ensemble.

— Vous êtes habituée à les fouler aux pieds, les pauvres rêves, n'est-ce pas ? Vous avez raison, cherchons... Vous souvenez-vous du jour de votre mariage? Je me le rappelle bien, moi. Lorsque je vins vous saluer à la sacristie, et que je vous vis heureuse, riante, j'eus une espèce de pressentiment. J'entrevoyais pour vous je ne sais quoi de

sombre dans l'avenir, et je fus embarrassé lorsqu'il fallut aller vous saluer. Vous vous souvenez? Je vous dis deux mots, on n'est pas éloquent quand on veut. Pauvre chère petite, pensais-je, — pardon, je vous appelais ainsi, — pauvre chère petite, qui se donne de toute son âme, comme elle doit l'aimer pour en agir ainsi!

Adèle frissonna; elle trouvait intolérable qu'on pût la supposer capable d'avoir épousé M. Laumel par amour.

— Comme elle doit l'aimer!... ou comme elle croit l'aimer! ce qui revient au même, ajouta-t-il.

— M. Laumel était bon, et puis je n'étais pas gâtée en fait d'affection.

— Oui, pauvre femme, oui... tenez, vous êtes une sainte. Pardon de vous rappeler ces souvenirs; c'est malgré moi... je suis brutal... c'est qu'aussi j'ai deviné une à une vos désillusions, vos douleurs... je...

— Vous vous êtes occupé de cette place, me disiez-vous? C'est pour cela que je suis... venue.

Elle ne put s'empêcher de rougir en faisant

ce mensonge. De Marsil resta un instant sans répondre, et elle crut qu'elle lui avait fait de la peine. « L'avenir m'inquiète tant! » ajouta-t-elle.

Elle n'y songeait pourtant guère à l'avenir dans ce moment-là.

— Oui, dit le comte en se penchant vers elle et parlant bas, comme en confidence, je me suis occupé de cette place. Un de mes bons amis m'a même parlé d'une fonction qui, avec un peu d'adresse, pourrait devenir disponible. Il s'agit d'une véritable sinécure, qui n'a qu'un inconvénient.

— Nous n'en sommes pas à reculer devant un inconvénient; lequel est-ce?

— Celui... je ne vous en ai pas parlé à cause de cela, celui de nécessiter votre séjour en province.

Adèle tourna les yeux vers lui et rapidement baissa la tête sous le regard de Pierre, qui la pénétrait. Elle sentait que, si elle le regardait encore une fois, elle perdrait tout empire sur elle-même. Elle répondit à l'aventure :

— S'il le fallait, cependant, croyez-vous que je n'accepterais pas?

— Je ne crois rien, je ne veux rien croire.

Et se reprenant tout à coup :

— Je vous en conjure, restez ici... — Tout en disant cela il couvrait de baisers la main de la jeune femme. — Vous ne savez donc pas, mon enfant chéri, que je vous...

Ce n'est pas tant ce qu'il disait qui la troublait, c'était ce que disaient ses yeux, c'était le voisinage de toute sa personne, dont elle n'avait plus le courage d'éviter le contact. Elle était là, immobile, bien émue, frissonnant et jouissant de tout son être en songeant à l'aveu qui était sur ses lèvres, et auquel, tout en tremblant, elle faisait d'avance une place dans son cœur.

— Vous ne vous doutez donc pas que je vous aime, dites ?

Et, plus bas, il ajouta :

— Que je t'aime comme un fou!

Il était sincère : sa voix était vibrante et ses yeux humides. Il répétait : « Oui, chère, oui, je t'aime, » tandis que de son bras il entourait la chère petite ainsi que fait une mère avec son enfant.

Adèle se raidissait contre le charme qui

l'envahissait, elle appelait à son secours le peu de force qui lui restait, fermant les yeux pour ne point voir, cherchant un moyen pour ne point entendre, mais, quoi qu'elle fît, le vertige la gagnait, comme il arrive aux gens dont le pied glisse sur une pente trop rapide. C'est à peine si elle pouvait murmurer d'une voix éteinte :

— Je vous en prie, taisez-vous... mon ami... Quelle est cette place? Je... je suis venue pour cela, j'irai... taisez-vous... j'irai en province, mais plus un mot, si vous m'aimez.

— Ne crains rien, mon Adèle. Vois, je me tais... je ne t'aime plus, je ne veux plus t'aimer...

Et l'enlaçant plus étroitement, il ferma d'un baiser la bouche de la pauvre femme, qui perdait connaissance et se renversait dans ses bras.

Elle croyait voir le ciel s'entr'ouvrir, et toute sa vie passée n'était plus que la préface confuse de cette délicieuse effusion.

Elle était tout à la fois brûlante et glacée.

Quand le cœur d'une femme est resté vide trop longtemps, qu'il ne s'est point empli lentement, goutte à goutte, des saines tendresses de la famille, il arrive un moment où le flot du dehors l'envahit tout à coup. Vingt ans de douce affection se résument alors en un baiser qui ressemble à un coup de foudre, et la maison s'écroule. La vie d'une femme tout entière est dans une certaine somme de sensations que, bon gré mal gré, légalement ou autrement, il lui faut éprouver.

Les femmes ne peuvent pas remplacer le travail du cœur par celui de l'esprit, raisonner au lieu de sentir.

Au-dessus des conventions sociales et religieuses, il y a leur nature même. Il leur faut des baisers à donner et à recevoir. Il faut qu'elles aient frissonné sous les caresses de leur enfant, de leur mari ou celles de leur amant. Hors de là, il n'y a que des victimes honteuses ou sublimes, mais desséchées, écrasées, misérables; des exaltations maladives autour desquelles on peut allumer des cierges, mais qui ne sont qu'une étrangeté;

hors de là, on peut rencontrer une sainte, mais pas une femme.

Nous retrouvons cette page écrite par elle et qui exprime bien ce qu'elle dut éprouver :

« Eh bien, oui, je me perdis en lui, j'oubliai tout sous le baiser de ses lèvres, je me sentis mourir d'une mort vivifiante sous les douceurs de son regard chéri. Oui, je t'aime mon Pierre ; oui, je t'aime. Si c'est un crime, j'en subirai la peine. Puis-je mourir sans avoir vécu ? Faut-il donc qu'après des années de dégoûts amers, de hontes imposées, je rougisse encore, parce que mon cœur déborde et qu'en moi la femme n'est pas tout à fait morte. Non, non, je n'en rougis pas. Je suis à toi, mon bien-aimé, ma vie. Serre-moi dans tes bras, serre bien fort ; fouille en mon cœur. Tout ce qui est là est à toi. Prends, prends, et merci. J'existe enfin, je suis baptisée, je renais au soleil. Tu seras mon mari, mon enfant, mon amant. Je n'ai plus dans mon cœur qu'une seule tendresse et qu'un seul nom. C'est toi que je souhaite et que j'attends ; c'est pour me permettre de t'aimer davantage que je n'ai eu ni famille ni inté-

rieur, que je n'ai trouvé la tendresse nulle part et que le besoin d'aimer s'est gonflé en moi. C'est pour te recevoir avec plus d'ivresse que mon cœur a tant souffert... Je t'aime, mon ami. Je t'aime, mon Pierre. Hors de tes bras, tout est tristesse et larmes. Sans tes baisers, tout est honte et misère... »

Elle était encore dans l'atelier lorsque six heures sonnèrent. Elle tressaillit, regarda autour d'elle, et en apercevant les yeux de son ami encore voilés de tendresse, elle prit la tête du jeune homme et l'embrassa de toute son âme. Elle se donnait à lui corps et âme, absolument. Le jour commençait à baisser, la pièce n'était point encore sombre, mais déjà noyée dans cette demi-teinte tranquille, qui s'étale comme un voile et ressemble à un adieu.

— Nous nous reverrons, dit-il tout bas.

Elle ne répondit pas, lui tendit sa main, qu'il prit dans la sienne, et, comme il la pressait, elle lui disait :

— Plus fort, serre à l'écraser.

Elle aurait voulu qu'il la brisât.

Quand elle fut dans la rue, elle ne sut plus

de quel côté elle devait tourner. Il lui était impossible de fixer son attention, il lui semblait vaguement qu'elle était en retard, qu'on l'attendait, chez elle, mais tout cela était confus, elle était étourdie, et elle répétait tout bas :

— Il m'aime! N'est-ce pas que tu m'aimes, dis, n'est-ce pas?

Et aussi elle ressentait délicieusement la douleur que Piere lui avait faite en lui serrant le poignet.

Tandis qu'Adèle regagnait sa demeure, longeant les murs, les yeux brûlants, de Marsil roulait une cigarette, se disant à lui-même :

— Dieu me pardonne, me voilà amoureux pour tout de bon! Pauvre petit être chéri! voilà une femme!... Mais quelle chance j'ai eue! Clémence, qui d'ordinaire est si exacte!

Quand elle fut arrivée chez elle, madame Laumel monta rapidement les trois étages et entra dans la salle à manger. Elle s'arrêta tout court. La machine électrique était montée au beau milieu de la pièce, et la femme de ménage tournait la manivelle avec tous les signes extérieurs de la mauvaise

humeur. Quant au maître de la maison, debout sur un tabouret dont les pieds étaient en verre, il tenait un cordon dans sa main et regardait béatement le plafond. Ses cheveux paraissaient hérissés.

A peine Adèle fut-elle entrée, que la femme de ménage lâcha la manivelle, et s'essuyant le front :

— Maintenant, madame va tourner, j'entends mon gigot qui brûle depuis cinq minutes.

— C'est cela, oui, oui, tourne, mon enfant; dépêche-toi, dépêche-toi. Il ne faut pas d'interruption.

Tout cela lui faisait l'effet d'un rêve. Elle ne comprenait qu'à moitié ce qu'on disait, et machinalement, sans même ôter son chapeau et ses gants, elle s'approcha de l'instrument et se mit à tourner la roue. Ce mouvement machinal lui faisait du bien; il lui donnait un moment de répit, de calme, la possibilité de ne point sortir d'elle-même et de rester avec lui.

Sa main conservait encore le sentiment de l'étreinte, ses lèvres frissonnaient encore.

Elle tournait...

— Je crois véritablement que ce remède est merveilleux, fit Laumel. Voilà ce que c'est que la médecine! On m'a tout ordonné, excepté l'électricité.

— Mon Pierre, mon Pierre! Et de temps en temps elle fermait les yeux pour le voir plus nettement, penché vers elle et lui souriant.

Tout à coup, M. Laumel sauta de son tabouret, et joyeux, guilleret, rajeuni, folâtre, il ouvrit ses deux bras maigres et se précipita vers sa femme en disant :

— Que je t'embrasse, mon petit ange.

Elle poussa un cri en se jetant en arrière.

XIX

Nous ne trouvons plus ensuite dans les papiers d'Adèle que des notes éparses, sans suite ni lien, dont nous nous servirons cependant pour terminer ce récit.

« Voilà des semaines que cela dure, écrit-elle. Dans certains moments je suis suffoquée, la respiration me manque, je voudrais ne l'avoir jamais connu, l'ivresse est trop grande lorsque je suis près de lui; je le sens, cela ne pourra pas durer toujours, et alors qu'adviendra-t-il? Ma vie n'est plus ici; elle est là bas, dans ses bras. J'ai un trop grand vide à combler, cela me fait l'effet d'un gouffre tellement immense, que j'ai le vertige lorsque je veux regarder le fond. J'ai peur qu'en l'aimant trop il en arrive à ne plus m'aimer assez. Mais que puis-je à tout cela?

Tu ne sais pas, mon Pierre, que le jour où tu ne m'aimerais plus, ma seule consolation serait de me jeter par la fenêtre... Mon père est venu m'apporter ce matin ma pension, le pauvre homme! à l'insu de ma mère, sans doute. Au reste, M. Laumel semble s'être procuré de l'argent. Peut-être entame-t-il le petit capital qui lui reste. Il y a trois mois, j'en eusse été bien effrayée. Tout cela m'est égal à l'heure qu'il est. Advienne que pourra. Je m'habitue à vivre au milieu de ce chaos. »

La pauvre femme disait vrai, elle était envahie tout entière. L'amertume des dégoûts qu'elle retrouvait dans son ménage donnait aux joies qu'elle goûtait ailleurs une saveur irritante qui doublait sa soif.

Parfois elle eût voulu jeter loin d'elle toute honte, proclamer bien haut son amour, écrire sur son front le nom de son amant; elle eût voulu se dévouer, se sacrifier, faire quelque chose d'héroïque, d'impossible, qui fût à la hauteur de la passion qu'elle ressentait. Dans un abandon plus complet de toute chose, elle entrevoyait je ne sais quelle grandeur qui rehaussait son crime à ses propres

yeux. Elle acceptait la honte, mais elle la voulait sublime, dépassant les limites ordinaires.

Elle avait si bien mis dans sa passion le meilleur d'elle-même, que parfois elle ne pouvait s'en expliquer le charme que par une sanction céleste. Elle se voyait en rêve s'élançant vers Dieu dans les bras de Pierre. On lui faisait place, elle était pure, il était pur aussi, et dans l'extase des harmonies d'en haut, ils échangeaient l'anneau d'or des fiancés, et ils étaient unis par des liens éternels.

D'autrefois, cet amour, qui tout à l'heure lui paraissait immense et inaltérable lui semblait maintenant fragile et passager; alors elle voulait être jolie, séduisante, enchaîner à elle son Pierre chéri par tous les moyens possibles, le retenir à jamais. Elle se torturait en vain l'esprit, rêvant des séductions étranges; elle passait des heures, des soirées, des nuits à combiner une coiffure nouvelle, une toilette irrésistible, et son mari, dont toutes ces coquetteries réveillaient l'ardeur maladive, la poursuivait de ses caresses pour la

remercier de toutes ces recherches dont il croyait être la cause et l'objet.

Elle trouvait cela odieux; aussi attendait-elle pour s'habiller que Laumel fût sorti. Malheureusement l'état de santé du malade, qui s'aggravait rapidement, le rendait de plus en plus sédentaire; il avait en outre à cette époque un grand travail qui le retenait beaucoup à la maison : il avait entrepris d'orner les vitres de son appartement de bouquets de fleurs en papier découpé, de sorte qu'Adèle, ayant peine à contenir son impatience, frémissant lorsque la pendule indiquait l'heure prochaine du rendez-vous, maudissait le malheureux qui, dans son coin, découpait avec ses petits ciseaux des coquelicots et des roses tout en fredonnant avec sérénité.

A peine était-il sorti, elle s'habillait en hâte, appelait sa femme de ménage, à laquelle elle avait fait donner trois ou quatre leçons de coiffure, elle se parfumait, se parait de son mieux, et s'élançait vers l'atelier.

Lorsqu'elle revenait de ces rendez-vous, encore frissonnante, inapaisée, plus désireuse encore, le cœur excité, l'esprit en feu, elle

montait en hâte ses trois étages, s'enfermait à clef dans sa chambre, et se déshabillait bien vite, mouillant ses cheveux pour en dérouler les boucles, les aplatissant sur son front et cherchant dans son armoire quelque bonnet passé de mode qui la transformât tout à fait. Rentrée chez son mari, elle voulait être laide, repoussante; elle eût coupé ses cheveux de bon cœur, si la nuit eût suffi pour les faire repousser.

Quelquefois elle sortait de grand matin sous un prétexte quelconque, — c'était un besoin irrésistible qui la poussait, — et allait rue Notre-Dame-des-Champs pour le simple bonheur de passer et de repasser devant la porte de l'allée, en souvenir de sa première visite. Elle savait que de Marsil n'était point encore dans son atelier, mais elle plongeait son regard sous le long berceau au bout duquel elle apercevait la petite maison riante, au soleil du matin, avec sa parure de vigne vierge, et puis, lorsqu'elle s'était empli le cœur et les yeux, elle rentrait chez elle....

Un jour, Laumel, ayant rangé ses fleurs découpées et ses petits ciseaux dans un tiroir

spécial, en recommandant bien que personne au monde ne portât la main sur toutes ces choses durant son absence, prit sa canne, boutonna sa redingote et s'en fut. Il était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Adèle, libre enfin, ouvrait déjà son armoire à glace pour en retirer son cachemire et son chapeau lorsqu'elle entendit dans l'antichambre un bruit sourd. Elle prêta l'oreille : quelqu'un s'agitait en criant... Enfin la porte de la chambre s'ouvrit, et la femme de ménage entra précipitamment.

— Madame, dit-elle, ah Jésus mon Dieu! madame, venez vite, c'est monsieur qui vient de tomber.

Adèle courut. Son mari était dans l'antichambre, assis à terre, le dos appuyé contre la muraille, la tête penchée sur l'épaule. Son visage était livide, ses lèvres décolorées; de temps en temps ses yeux s'entr'ouvraient d'une effrayante façon, il tressaillait, et un flot de sang s'échappait de sa bouche. Tous ses vêtements en étaient déjà souillés.

— Ah mon Dieu! qu'a-t-il donc? s'écria Adèle?

— Eh! madame, c'est un homme qui se

meurt. Il est tombé comme cela tout net en voulant ouvrir la porte; j'ai entendu, je suis accourue, et je vous ai appelée.

Pendant que parlait la bonne femme, Adèle, penchée sur le corps de son mari, déboutonnait le col de sa chemise, écartait les vêtements. L'idée que Laumel allait mourir là, à ses pieds, lui venait à l'esprit. Elle perdait la tête, s'accusait de cette mort prochaine.

N'étaient-ce pas le châtiment, la malédiction, la vengeance divine? Ce sang qui s'échappait la faisait frissonner d'horreur: il lui semblait qu'elle l'avait versé elle-même.

Elle envoya la femme de ménage chercher le médecin et, restée seule, elle voulut soulever son mari pour le porter jusqu'à son lit, mais comme il était trop lourd, elle n'arriva qu'à le traîner au pied d'un fauteuil, où le malheureux, qui revenait à la vie, put s'asseoir, non sans peine.

Adèle s'empressait autour du malade avec une sorte d'acharnement: elle voulait, à force de mouvement, faire taire une voix qu'elle croyait entendre et qui lui reprochait son

crime. Elle voulait d'un coup payer sa dette d'épouse, et elle le faisait avec fureur, comme quelqu'un que l'heure presse et que le remords poursuit. Elle mouillait le front de Laumel, lui soutenait la tête, elle écartait de sa main ses cheveux collés sur les tempes par une sueur glacée. Elle voulait triompher de tous les dégoûts et de toutes les répugnances.

— Es-tu mieux, mon ami ? lui dit-elle enfin, voyant que le regard du malade était plus naturel et son visage meilleur.

Il fit un effort et répondit d'une voix éteinte, en hachant ses mots :

— Tais-toi, pas de bruit, tais-toi !

Le docteur arriva bientôt. Lorsqu'il eut examiné le malade, il dit :

— Rassurez-vous, le danger est passé.

Il ordonna l'usage interne et externe de la glace, et pour toute nourriture prescrivit le lait, ajoutant qu'il reviendrait dans la soirée.

Laumel regardait de ses yeux grands ouverts, effarés, mais ne soufflait mot.

Lorsque le médecin fut dans l'antichambre, Adèle, qui l'avait reconduit, lui dit :

— Eh bien, docteur, qu'est-ce? qu'a mon mari? dites-le-moi, je vous en prie!

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, qu'il souffre de l'estomac?

— Sans doute, fort longtemps. Il a consulté la Faculté tout entière et, n'obtenant aucun soulagement des traitements divers auxquels il se soumettait, il a fini par ne plus rien faire du tout.

Le médecin lui dit alors :

— Il a dû éprouver tels et tels dégoûts; son humeur a dû se transformer peu à peu, devenir sombre, difficile, etc.

Et il énuméra tous les phénomènes physiques et moraux que la pauvre femme n'avait que trop bien constatés.

— Alors vous connaissez sa maladie, docteur?

— Je le crains, madame; c'est une affection de l'estomac assez grave... qui n'est pas sans danger. Ces accès d'hypocondrie, ces vomissements de sang... tout me fait craindre qu'il n'ait un ulcère de l'estomac.

— Est-ce que cela est mortel?

— Dangereux, répondit-il, avec cette expres-

sion étrange qu'ont les médecins quand ils veulent se faire comprendre et ne pas tout dire.

A partir de ce jour, Laumel ne quitta plus la chambre. Devenu plus exigeant et plus fantasque à mesure que ses forces augmentaient un peu, il ne pouvait souffrir que sa femme s'éloignât, et souvent même, lorsqu'elle restait quelques instants dans une pièce voisine, il sonnait la bonne et lui disait :

— Où donc est madame?

Son idée fixe était l'économie; il entretenait sa femme, durant des heures, sur les moyens de vivre à meilleur marché. Il la prévint même qu'il voulait désormais entrer dans les plus petits détails de la dépense, payer lui-même la femme de ménage et vérifier les notes.

— Je ne mets pas en doute ta probité, mais je n'ai pas confiance dans ta direction; tu dois être étourdie, et, en attendant, je me ruine. Oh! quand je vais être rétabli, je me mets à travailler. Ce ne sont pas les idées qui me manquent, Dieu merci! Si j'avais réalisé seulement la moitié de celles qui sont là, je serais riche à millions.

Et il parlait à l'aventure, les pieds sur les chenets, les mains perdues dans les manches de sa robe de chambre, les yeux fixés sur les tisons, s'interrompant de temps à autre pour tousser ou se frotter la poitrine. Il parlait de ses terrains de Montrouge ou bien de ses bouquets en papier, qui n'étaient point terminés, mais dont il n'avait pas encore la force de continuer l'exécution. Il revenait aussi, lorsqu'il ne souffrait pas, sur un sujet qu'il affectionnait : ses succès de femmes au temps où il habitait Nantes, — la petite marchande de tabac de la rue Neuve, qui n'était pas bégueule du tout, etc., etc. — Adèle, qui la tête entre ses deux mains écoutait tout cela comme on écoute le bruit d'une gouttière, pensait à tout autre chose. Sa passion, qui s'était tue un instant en face de Laumel mourant, n'avait pas tardé à reprendre son empire, ravivée furieusement par de nouvelles entraves. La pauvre femme, au contact incessant de son mari, était dans un état de perpétuelle révolte. Tandis que le malade causait, elle voyait arriver lentement l'heure des rendez-vous ordinaires et se mordait les

lèvres jusqu'au sang, cherchant dans sa tête un prétexte pour s'échapper et ne le trouvant pas. Elle croyait apercevoir le comte, se promenant de long en large dans l'atelier, regardant, lui aussi, la petite pendule à carillon qu'elle connaissait si bien, et se disant en mâchonnant sa moustache :

— Elle ne viendra donc pas, mon Dieu ; elle ne viendra donc pas !

Peut-être se trompait-elle un peu sur l'impatience que devait éprouver de Marsil.

C'était un enfer ! Le médecin, qui venait souvent, après avoir tenté plusieurs médicaments, avait perdu la confiance de Laumel, qui, une fois ou deux, l'envoya promener sans aucun ménagement.

Comme Adèle s'excusait auprès du docteur :

— Votre mari m'inquiète, dit celui-ci ; le mieux n'est qu'apparent ; nous ne faisons pas un pas... une seconde crise peut l'emporter.

Elle n'avait pas vu de Marsil depuis trois jours : elle était folle, et cette crainte du docteur l'ébranla des pieds à la tête. Elle frissonna comme à la perspective d'une délivrance.

— Il faut que je sois bien misérable! pensait-elle.

Elle était parvenue à s'échapper quelquefois, mais il lui avait fallu user de tant de ruses! A son départ et à son retour, Laumel l'accablait de mille questions auxquelles il fallait répondre :

— Où vas-tu? Combien seras-tu de temps? Pourquoi sors-tu aujourd'hui? Pourquoi mets-tu cette robe? Pourquoi ce chapeau? Tu profites de mon indisposition pour faire toilette! Peu t'importe que je sois seul, n'est-ce pas?

Et souvent il la suivait d'un regard tellement aigri et méfiant, qu'elle se demandait en tremblant si, par hasard, il n'avait pas un soupçon. Elle partait quand même. Une fois habillée, elle aurait sauté par la fenêtre pour aller le rejoindre. Elle marchait rapidement, elle courait presque, enveloppée dans son châle et le voile baissé.

Bien souvent elle eût souhaité une voiture pour arriver dix minutes plus tôt, mais son porte-monnaie était si peu rempli, qu'elle refoulait cette tentation. Une fois cependant

que M. Cibot était venu rendre visite à son gendre et qu'elle descendait l'escalier à son bras, elle ne put résister, en apercevant le pavé boueux, et tremblant à l'idée d'arriver chez le comte avec des bottines crottées, elle emprunta trente sous à son père pour prendre un fiacre.

Fort heureusement, M. Cibot les avait sur lui.

Pour être juste, il faut bien dire que le comte de Marsil, qui véritablement avait été fort épris, commençait à l'être un peu moins. Depuis quelque temps toutes ces contraintes lui pesaient légèrement. Adèle, après trois jours de fièvre et d'exaltation, arrivant essoufflée, haletante, et se précipitant dans ses bras comme après un voyage au long cours, contrariait légèrement ses habitudes galantes. En outre, la chère mignonne entraînait après elle, à son insu, la pauvre âme, tout un cortége de souffrances, de chagrins. De Marsil ne pouvait s'empêcher de lui trouver comme un arrière-goût de tisane.

Les obstacles avaient disparu, les montagnes s'étaient aplanies, les abîmes s'étaient

comblés, et parfois le pays lui semblait plat et monotone. Il regrettait les difficultés. Après plusieurs mois de tendresse, il éprouvait un malaise à constater chez sa maîtresse les progrès toujours croissants d'une passion qui chez lui marchait en sens inverse. Lorsqu'il se sentait enlacé par elle, qu'il voyait son visage brûlant s'approcher du sien, qu'il sentait ce regard enflammé plonger dans ses yeux, il trouvait, dans ces élans qui troublaient son calme, une nuance d'indiscrétion, souvent même de mauvais goût. Cela le blessait comme une note fausse, et il était d'autant plus choqué qu'il avait conscience au fond d'avoir été le premier à changer le ton.

Il avait rêvé une maîtresse, et de plus en plus il se trouvait posséder ou mieux être possédé par une femme qui, à chaque instant, serrait les liens et l'enlaçait plus étroitement. C'est Laumel qui devenait le personnage secondaire et lui, de Marsil, qui prenait le titre d'époux.

Adèle lui répétait souvent, au milieu de ses transports :

— Oui, tu es mon mari devant Dieu, cher.

Tu es mon père, ma mère, mon époux, mon enfant, tu es tout pour moi.

Elle disait cela dans tout l'épanouissement de son cœur. Ces paroles eussent autrefois mis des larmes dans les yeux de Pierre; il n'y voyait plus maintenant qu'une exaltation dont le côté légèrement comique l'égayait malgré lui, et devant ce rôle à tiroir, il éprouvait le besoin impérieux de rouler une cigarette.

La pauvre femme, dans la naïveté de son grand amour, racontait tout son passé, son présent, ses chagrins d'enfant, ses pleurs de jeune fille, ses tortures de femme ; elle était si heureuse de ne lui rien cacher, de s'abandonner à lui tout entière, de lui prouver sa reconnaissance par l'effusion de sa franchise!

Ce qui frappait le plus le comte dans ces bavardages, c'était le parfum de petite bourgeoisie qui y régnait. Il n'était pas flatté qu'on l'introduisît, même par la pensée, dans ce petit appartement qu'il entrevoyait meublé à la diable et empreint d'une odeur de cuisine qui répugnait à ses goûts. Il croyait alors frôler la robe de chambre fanée du malade, il

l'entendait tousser, se plaindre, et commençait à s'impatienter d'avoir à partager quoi que ce soit avec ce magot. Alors il enveloppait Adèle d'un regard refroidi ; il devinait à des riens les robes reteintes, les velours cousus à la hâte, les corsages modifiés économiquement sans le secours de la couturière. Tous ces petits tours de force qu'elle exécutait le soir, bien avant dans la nuit, tandis que son mari ronflait, à la lueur de sa petite lampe au pétrole, hâtivement, fiévreusement, le cœur gonflé et les doigts encapuchonnés de peau pour éviter la trace du fil et les piqûres des aiguilles, n'échappaient pas à l'observation du comte désillusionné. Il en était touché, ému, car il était compatissant, et peu à peu la pitié remplaçait en lui l'amour d'autrefois, qu'il s'étonnait souvent d'avoir ressenti. Il se disait :

— Comme elle m'aime, la pauvre femme ! comme elle m'aime !

Ce qui l'amenait à conclure qu'il était bien aimable, mais ne le rendait pas plus aimant.

Et puis aussi, dans l'expression de sa tendresse, la malheureuse femme avait des al-

lures innocentes et naïves dont elle ne pouvait supposer la monotonie, mais qui étaient peu faites pour réveiller l'appétit du comte. Ce gentilhomme avait toujours été un joyeux convive et ne détestait pas les salmis étudiés.

Adèle ignorait tout au monde, elle était *chaste* jusque dans ses folies, et, aimant de toute son âme, elle ne croyait pas qu'on pût aimer autrement et mieux.

De Marsil n'était point aussi naïf. Souvent il la parait à sa guise, dénouait ses cheveux, les poudrait et tentait ensuite des coiffures impossibles, qu'il émaillait de camées et de perles.

Elle subissait tout cela joyeusement; mais la docilité enfantine avec laquelle elle se prêtait à ces badinages leur enlevait en partie la saveur que Pierre pensait y trouver. Sous prétexte de faire un dessin, il l'habilla un jour en esclave grecque; une autre fois, il la drapa en dame romaine, compliquant ces costumes des mille détails que lui fournissait son imagination curieuse de nouveau. Mais toutes ces tentatives restaient infructueuses. En dépit de tous ces apéritifs, sous tous ces

déguisements dont elle ne comprenait pas le sens, la petite bourgeoise reparaissait toujours, un peu gauche, intimidée, toujours ivre de tendresse idéale, de baisers sans fin, et au milieu de ces folies, il lui arrivait de fondre en larmes et de prendre le ciel à témoin de la pureté de son amour : ce qui était hors de raison et agaçait beaucoup de Marsil.

Pierre lui dit un jour :

— Savez-vous, chère amie, que vous avez une main de duchesse, mignonne, fine... — Il caressait la main tout en disant cela. — Vous voyez bien ce petit bourrelet rose qui termine chacun des doigts et enchâsse votre ongle, eh bien! ce petit bourrelet n'a pas de prix.

— Tu trouves ma main jolie, mon Pierre. Oh! tant mieux, je suis si heureuse de ne pas te déplaire!

— Sans doute qu'elle est jolie... charmante. Mais que mettez-vous donc sur votre petite menotte pour la rendre aussi souple et aussi blanche?

— Moi? rien du tout. Est-ce qu'il faut y mettre quelque chose?

— Je ne dis pas cela. Ce sont là simplement

de petits raffinements de coquetterie, que certaines élégantes ne négligent pas, à ce qu'il parait.

— Tu ne me trouves pas assez coquette, dis? C'est que, vois-tu, je...

Elle s'arrêta tout court; elle voulait dire : C'est que je n'ai pas le moyen de l'être, mon ami; si tu savais comme je suis pauvre, si tu savais ce qu'il me faut de ruse, d'économie, de privations pour m'acheter un ruban, payer mon pauvre chapeau et t'arriver ici avec des gants frais!

— Eh bien! je veux être plus coquette, reprit-elle au bout d'un instant; rien ne t'échappe, tu as le goût inné de tout ce qui est joli et délicat. Qu'est-ce qu'elles se mettent sur les mains, les femmes élégantes?

— Mais je ne sais pas au juste, moi; ce sont des onguents qui parfument et adoucissent la peau. Les parfumeurs n'ont-ils pas des gants préparés pour cet usage-là? Comment! tu ne sais pas cela, mon petit ange?

— Oh! ne te moque pas de moi; j'apprendrai toutes ces élégances-là, maintenant que je sais que tu les aimes. J'aurais dû m'en dou-

ter; tu dois avoir un faible pour tout ce qui est exquis. Je sais bien qu'il y a des femmes qui se mettent du rouge et du blanc, qui s'allongent les yeux... Est-ce que tu trouves cela joli?

— Eh! eh! fit de Marsil en effilant sa moustache, cela n'est pas laid. Cela donne à la physionomie un certain piquant qui n'est point à dédaigner. Et puis, tous ces petits pots employés avec tact, intelligence et dans le but de se rendre plus séduisante aux yeux de quelqu'un qu'on aime, deviennent tout à fait estimables. Tu me diras, mon petit agneau chéri, que dans le fait de se farder il y a supercherie, etc., etc.; mais je te répondrai qu'il y a mille autres supercheries tout aussi conventionnelles et que l'on admet parfaitement: se friser les cheveux, les parfumer, en tripler le volume par des artifices... n'est-ce point une supercherie? Se serrer la taille dans un corset savamment aménagé, modifier l'aspect de sa poitrine, en augmenter le volume et la forme, se parer et se transformer tout entière sous le velours et la soie, n'est-ce point tromper encore le prochain? N'y a-t-il pas encore

là, comme en mille autres choses, supercherie évidente? Que sert, parmi toutes ces supercheries charmantes, dont le côté, élégant, poétique même, n'est pas impossible à trouver, que sert de distinguer avec tant de partialité? Être indulgent pour celle-ci, sévère à outrance pour celle-là, trouver tout naturel qu'une femme se charge sans rougir d'un kilo de faux cheveux, de cinq cents grammes de coton, et crier au feu parce que cette même femme se sera mis sous l'œil une pointe de brun, de gris ou de noir... n'est-ce pas vraiment enfantillage? Voyons, ma belle mignonne, ne trouvez-vous pas, ne trouves tu pas que c'est là un enfantillage? Il faut être logique et sincère, accepter sans scrupule la coquetterie en général et tous ses artifices sans distinction, ou bien la condamner, la chasser de nos mœurs et se promener en costume d'Ève, sous une peau d'ours en hiver, sous un sac à farine en été.

Elle le suivait des yeux tandis qu'il étalait son paradoxe. Elle trouvait sa voix pénétrante, son sourire fin, spirituel, incisif, son œil brillant.

— Tu as bien raison, lui dit-elle en lui sautant au cou. Ah! tu as bien raison!

Elle n'avait pas entendu la moitié de ce qu'avait dit le comte. Elle n'avait compris qu'une chose, c'est qu'il était sensible à tous ces petits soins, à toutes ces coquetteries luxueuses, et que leur excès même ne lui déplaisait pas.

Lorsqu'elle fut dans la rue, elle aperçut un fiacre stationné en face de la porte, et dont le store se baissa rapidement. Comme instinctivement elle faisait tomber son voile, la voiture partit au grand trot. Elle n'y songea plus et repensa aux gants préparés. Elle fit un grand détour, quoiqu'il tombât quelques gouttes de pluie, pour passer devant un parfumeur qu'elle savait à la mode. Les environs du magasin étaient embaumés d'un parfum pénétrant qui invitait à s'arrêter. Il y avait là des pyramides de flacons étincelants, entourés de faveurs roses, des rangées de pots en porcelaine blanche sur lesquels étaient écrits des noms qu'Adèle lisait pour la première fois : *Serkis des Sultanes*, *Crême d'Ambroisie*, *Lucioline*, *Neige dorée pour*

blondes, Pencil Japonais, Surmet de Circassie, et d'autres noms encore auxquels elle trouvait je ne sais quoi d'aristocratique et de raffiné, mais dont le sens mystérieux lui échappait complétement. Sans doute les femmes du grand monde, celui dont Pierre faisait partie, employaient, sans qu'on s'en doutât, ces cosmétiques. Un équipage était arrêté à la porte, et deux dames voilées, étalées dans les plis de leurs grandes jupes, se faisaient montrer je ne sais quoi. Adèle attendit qu'elles fussent parties, et à son tour entra dans la magnifique boutique. Elle était intimidée. Pour se remettre, elle examina négligemment une foule d'instruments en ivoire et en acier qui étaient sur la table, et dit enfin :

— N'avez-vous pas des gants pour la nuit, de ces gants... vous savez?...

— Oh! parfaitement, dit en souriant l'élégante personne qui régnait en ces lieux embaumés. Gants gras préparés.

Elle chercha dans un carton et en retira des gants droits et raides, gonflés et qui semblaient être en parchemin.

— Ceux-ci sont un peu grands... madame

a la main fort petite, mais il est bon, pendant le sommeil, de ne point gêner la circulation.

— Veuillez me les envelopper ; combien vous dois-je ?

— Dix francs, fit la dame avec une sorte de négligence et de confusion qui semblait dire : Je suis véritablement honteuse de n'avoir à vous demander que cette misérable somme, excusez-moi.

Adèle fouilla dans son porte-monnaie, trouva sans peine la petite pièce d'or qui était seule, logée dans la poche du milieu, et paya.

— Madame n'a pas besoin d'autre chose? Nous avons une spécialité de blancs pour le théâtre, blancs liquides pour les épaules. Nous avons aussi une variété nombreuse de rouges pour la scène, rouge à base végétale d'une innocuité parfaite... Pâtes, tampons et houpettes, poinçons en ivoire pour les cils, bleu myosotis. Madame sait combien est nuisible l'usage fréquent des vinaigres rouges ?

— Oui ! oui !... merci ; j'ai tout ce qu'il me faut.

Elle prit les gants enveloppés et s'en fut.

Cette longue liste d'onguents et d'instruments jusqu'alors inconnus la poursuivait. Elle avait honte d'ignorer tous ces élégants mystères de la grande vie. Le comte n'avait-il pas dû bien souffrir en la voyant à ce point niaise et inexpérimentée?

— Je dois lui faire l'effet d'une pensionnaire, pensait-elle.

Au souvenir des deux dames dont la voiture attendait à la porte du parfumeur et comparant sa mise à la leur, elle se rappela qu'on lui avait proposé avec insistance du blanc et du rouge pour la scène. On l'avait prise sans doute pour une actrice... une actrice de province.

Et elle marcha plus vite pour chasser cette pensée qui en amenait d'autres et la chagrinait.

Comme elle entrait sous la porte cochère de sa maison, elle se trouva nez à nez avec une femme très-modestement mais très-proprement mise qui tenait un paquet et était accompagnée d'un enfant. Elle ne fut pas longue à reconnaître dans cette femme qui lui souriait, l'ouvrière de sa mère, dont elle

avait si souvent partagé la chaufferette dans sa chambre de jeune fille.

— Ah ! que je suis contente de vous voir, madame! Je venais vous demander si vous n'aviez pas besoin de moi. Je ne vous ai pas vue depuis si longtemps! Le mariage ne vous a pas changée en mal au moins! Vous rappelez-vous ce que je vous disais un jour. Ah dame! on ne peut connaître et aimer la vie que lorsqu'on a passé par là. Vous avez joliment bonne mine!

— Et vous, ma bonne Louise, êtes-vous heureuse? Voilà votre garçon, le ressuscité. Comme il est robuste et bien portant! Il ne s'est jamais ressenti de son opération?

— Ah oui, je me souviens que j'ai raconté notre histoire à madame. Oh ! tout est oublié, Dieu merci! Madame voit que le mauvais sujet est solide et qu'il a des couleurs. Madame ne me croira peut-être pas, mais cet enfant, c'est tout son père, pour la figure : c'est le même œil, le même sourire, enfin tout. — La brave femme embrassa son enfant en riant. — Mais c'est principalement pour la charpente qu'ils se ressemblent. Moi, je les

préfère comme cela, ils sont bien plus commodes à aimer; l'un fait penser à l'autre, on ne perd pas de temps. — Et elle éclata d'un bon rire heureux. — Ah oui! ajouta-t-elle en reprenant son sérieux, mon mari a toujours eu une charpente et un coffre!... Je vous prie de croire que s'il n'était pas bon et doux comme il l'est, ça serait un voisin dont le coup de poing ne serait pas léger.

Pendant ce temps-là, le petit garçon, qui entendait parler de son père, levait ses grands yeux curieux vers le visage de sa mère, dont il semblait approuver les paroles par son silence épanoui.

— Aimes-tu bien ton papa, mon petit homme? dit Adèle en lui passant la main sous le menton.

— Oui, madame, je l'aime bien.

— Et ta maman, je suis sûre que tu ne l'aimes pas?

Il se mit à rire. Pour toute réponse il entoura les jupes de sa mère de ses deux bras et embrassa la main qui pendait.

Alors Adèle se baissa vers l'enfant, et lui prenant la tête :

— Aime-les, mon amour; aime-les, mon chéri.

Et elle couvrit de baisers le visage de l'enfant avec une telle effusion qu'il lui échappa un sanglot.

— Adieu, ma bonne Louise, dit-elle bien vite, je suis pressée; revenez me voir bientôt.

Elle monta rapidement l'escalier en serrant sous son bras le petit paquet qui contenait les gants préparés.

XX

Elle sonna trois fois de suite sans qu'on vînt lui ouvrir, ce qui l'étonna beaucoup. Enfin elle entendit marcher précipitamment, et la bonne ouvrit la porte.

— Ah ! madame, venez donc vite, ça lui a repris, ça lui a repris.

La pauvre femme avait le visage bouleversé, et ses mains étaient couvertes de taches de sang.

— Qui est-ce qui est repris, et repris de quoi ?

— Monsieur a une attaque comme celle de l'autre jour, mais bien plus grave encore. Entrez donc vite.

Adèle traversa le petit appartement rapidement, tout en dénouant son chapeau et en enlevant son châle, qu'elle jeta sur un meuble en passant.

Laumel était couché et comme inanimé; ses vêtements, son chapeau et sa canne gisaient, oubliés sur le plancher.

Le docteur, en entendant entrer, fit signe qu'on marchât sans bruit. Et se penchant vers l'oreille d'Adèle :

— Voilà ce que je craignais, dit-il tout bas; ayez du courage, chère madame, il est fort mal. Il vient d'avoir une hémorrhagie épouvantable.

— Est-il mieux?

— Oui, oui, momentanément. Pas de secousse et du silence; la moindre commotion peut amener une nouvelle crise.

A neuf heures du soir il ne s'était pas manifesté de nouveaux flux de sang. Trois ou quatre fois le malade avait repris connaissance, mais son regard restait fixe et sombre, attaché sur les plis du rideau. Puis, au bout d'un instant, il refermait les yeux et rentrait dans son anéantissement.

Le médecin se leva enfin en entendant sonner la pendule.

— Il n'y a pas de danger imminent, dit-il. Je reviendrai aussitôt que cela me sera pos-

sible. Dans tous les cas, si les vomissements se renouvelaient, vous lui feriez prendre, comme je l'ai déjà fait, quatre ou cinq gouttes de perchlorure de fer dans une cuillerée d'eau. La fiole est là sur la cheminée.

Le médecin examina une dernière fois le malade et sortit. Adèle resta seule; elle était tremblante. Le visage de son mari, pâle et déprimé, avait, dans la demi-teinte de l'alcôve, un aspect fantastique. Elle eût voulu agir, se remuer. Elle n'avait jamais assisté à la mort d'un homme, et, dans son imagination, elle se figurait une lutte suprême qui, par avance, la faisait frissonner. De temps en temps, elle prenait sur elle, approchait sa tête de celle de Laumel, retenait sa respiration et écoutait le souffle à peine perceptible du mourant. Le tic-tac de la pendule la gênait. A un certain moment, comme elle s'approchait, le moribond ouvrit les yeux démesurément, et elle se jeta en arrière devant ce regard qui avait une expression haineuse et terrible. Alors tous les muscles du visage de Laumel se contractèrent; il se redressa, et se retournant vers sa femme, il lui dit d'une voix profonde :

— Je t'ai... je... t'ai...

Un flot de sang l'empêcha d'achever. Pendant vingt minutes l'hémorrhagie continua ainsi.

Il ne pouvait plus parler, ou du moins il ne pouvait plus articuler que des fragments de mots qui restaient inachevés, mais son regard, qui conservait la même expression farouche, semblait achever cette phrase sans cesse interrompue et jamais achevée.

Adèle, hors d'elle-même, avait pris la fiole, et dans une petite cuiller elle faisait tomber des gouttes, mais son émotion était si grande qu'elle ne pouvait jamais arriver à la dose exacte. Enfin, lorsque profitant d'un moment de calme, elle approchait la potion tout en soulevant la tête du malade, celui-ci rejeta d'un geste violent cuiller, potion, et s'écria :

— Je t'ai suivie.

— Suivie... où, où m'as-tu suivie ?

Pour toute réponse, il s'empara du bras de sa femme, et de sa main maigre, glacée, humide, il la serra rudement, si rudement, que les ongles entraient dans les chairs ; mais elle ne sentait pas la douleur.

— Où m'as-tu suivie, où? Dis-le... où?

— Aujourd'hui; chez ton amant... misérable... Et je .. et je suis ton bienfai... bienfaiteur.

Sa faiblesse extrême et les nausées entrecoupaient sa voix.

Je ne sais ce qui se passa alors dans l'esprit de la pauvre femme. Devant ce moribond souillé, ensanglanté, dégoûtant, n'ayant dans le regard que haine et mépris, et insultant son amour qui seul la faisait vivre, elle sentit qu'elle haïssait Laumel. Elle se recula, elle eut un bourdonnement furieux dans ses oreilles, et elle fut prise tout à coup d'un tremblement si violent, que la fiole qu'elle tenait à la main tomba sur le parquet et se brisa en mille morceaux.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, je suis donc maudite?

Vers minuit, lorsque revint le docteur, Laumel ne respirait plus qu'à peine; à de rares intervalles, un souffle soulevait ses narines déprimées et jaunies, tandis que ses mains décolorées égratignaient encore le drap de mouvements convulsifs.

— Hélas ! il était condamné, fit le médecin après avoir tâté le pouls. C'est un coup bien cruel qui vous frappe, chère madame, mais quelque chose doit vous consoler : c'est la conscience d'avoir jusqu'au bout rempli votre pénible devoir.

Adèle éclata en sanglots, et tombant à genoux, elle se précipita sur la main rigide et crispée du mort, qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

XXI

Le surlendemain, vers onze heures du matin, M. Cibot de Larive, cravaté de blanc et le sang à la tête, attendait les invités dans la maison mortuaire. A le voir piétiner sur place, tâter le nœud de sa cravate, ôter, puis remettre ses gants noirs, on eût deviné facilement que l'ancien sous-préfet n'était pas à son aise, et que l'idée de conduire le deuil de son gendre le troublait énormément.

M. Cibot se tenait dans la petite salle à manger, tout près de la porte, de sorte que chaque invité qui entrait, soufflant un peu à cause de l'ascension des quatre étages, se heurtait contre lui et se reculait ensuite pour le saluer comme il convient.

Le vieillard s'était bien aperçu qu'il était là

placé fort mal; il avait songé à aller se réfugier de l'autre côté de la pièce, mais il eût été en pleine lumière; il eût fallu, de plus, traverser la salle devant les six ou huit personnes qui étaient arrivées déjà, et il sentait que cette action héroïque était au-dessus de ses forces. D'autre part, il eût voulu, tout en restant à contre-jour, s'éloigner un peu de la porte, mais la machine électrique avait été poussée dans le coin pour encombrer le moins possible, de sorte que M. Cibot se trouvait pris entre le battant de la porte d'entrée et ce diable d'appareil dont le plateau de cristal lui agaçait le dos lorsque par oubli il se reculait un peu.

L'ancien sous-préfet était donc fort ému et, tout en répondant aux saluts qu'on lui adressait, il remarquait que certains invités, ceux qui avaient monté rapidement les quatre étages, avaient l'air absolument indifférents, que d'autres, au contraire, ceux qui, ayant monté lentement, avaient eu le temps de mettre leur visage en deuil, avaient une expression de profonde affliction. Il voulait répondre à chacun convenablement, ne point

paraître trop affligé à celui-ci, trop consolé vis-à-vis de celui-là.

« Je suis le beau-père, c'est vrai, pensait-il, mais avant tout, je suis, pour ainsi dire, maître de maison; je conduis le deuil, je conduis le deuil. » Et toutes ces pensées se heurtaient dans sa tête dans un chaos si complet que son embarras était à son comble.

Enfin de Marsil arriva et tendit la main à M. Cibot.

Le comte venait de jeter sans doute au bas de l'escalier un cigare excellent, à en juger par le parfum dont ses habits étaient empreints.

— Quel affreux malheur! dit-il tout bas au vieillard, ah! quel affreux malheur, mon cher monsieur!

— Oui, oui, murmurait l'autre... ma fille aimait beaucoup son mari... c'est naturel !

La salle à manger commençait à s'emplir, il était refoulé, et de temps en temps il entendait craquer la machine; une pression plus violente pouvait amener une catastrophe.

— A-t-il beaucoup souffert ? fit observer Pierre en logeant son lorgnon sous le sourcil

et en tirant sa manchette. A-t-il beaucoup souffert?

— Oui et non... depuis longtemps, vous savez...

— Sans doute; moi, je lui ai toujours connu une santé...

— Veuillez croire à toute la part que je prends... veuillez le croire, dit un gros monsieur en offrant au beau-père une main qu'on n'avait point eu le temps de ganter tout à fait.

— Madame va bien! répondit M. Cibot avec des larmes dans la voix. Il commençait à ne plus comprendre parfaitement le sens des mots. Cependant il se retourna vers le comte, qui promenait sur l'assemblée un regard observateur.

— Oui, oui... il avait un ulcère cancéreux; c'est ce qui nous l'a...

— Enlevé. Ah! quel coup! si jeune encore!

— Oui, oui, à la fleur de l'âge : trente-huit ans.

— Les billets marquaient trente-sept... il me semblait aussi...

— Il y a eu une erreur sur les cent premiers billets.

— Ah! vraiment.

— En vérité. Je vous laisse à penser si j'étais contrarié de cette erreur!... un jeune homme très-instruit.. de la fortune, un bel avenir... en un mot...

— Messieurs les parents, messieurs les amis, hurla avec beaucoup de discrétion un gros père en manteau noir, qui ne put pénétrer dans la pièce.

On s'écarta, et M. Cibot se trouva seul, isolé, le chapeau à la main, face à face avec le maître des cérémonies qui le saluait jusqu'à terre. Tout en songeant qu'il était plus digne de ne pas répondre à cette politesse, le sous-préfet inclina la tête et avança d'un pas.

Ce maître des cérémonies avait la physionomie la plus sympathique du monde : ses cheveux, noirs comme l'ébène, brillants, pommadés, collés et ondulant avec grâce, encadraient proprement un front calme que pas une ride ne déparait. Au milieu de son visage fleuri, deux bonnes grosses lèvres gourmandes et affectueuses souriaient éternelle-

ment, et deux petits yeux ronds et clignotants, enfouis dans des chairs roses et bien portantes, souriaient aussi.

M. Cibot enviait l'extérieur séduisant de ce gros homme, tandis que le convoi s'avançait; il enviait surtout la canne à pomme d'ivoire dont il était muni, et qui l'eût délivré d'un grand embarras : celui d'occuper son bras gauche qui pendait inutile et désœuvré.

XXII

Cependant Adèle, qui avait passé cette journée chez sa mère, voulut, après le dîner, rentrer chez elle; son père la reconduisit.

En se retrouvant dans cet escalier étroit et raide qu'elle connaissait si bien, il lui sembla que depuis le matin des mois entiers s'étaient écoulés. De temps en temps, elle voyait une marche fraîchement éraillée comme par le clou d'un soulier ferré. Elle pensa aux vilains hommes noirs pesamment chargés et descendant cet escalier avec ensemble et au pas.

Rentrée dans l'appartement, elle trouva sa bonne qui avait déjà tout remis en ordre; les traces du passé avaient presque disparu. Elle fut dans la chambre à coucher : tout y était propre et net; vers le lit cependant il y avait sur le parquet une grande tache jaunâtre

qu'elle cacha rapidement en avançant le tapis.

— Je ne sais pas ce qui est tombé là, dit la bonne, mais c'est bien le diable à enlever : j'ai lavé à trois reprises différentes.

— Ah! oui, j'ai renversé la potion en me retournant.

— Ça devait-il lui faire du mal au pauvre cher homme d'avaler des poisons pareils !

Elle se sentit frissonner au souvenir de la scène qui avait eu lieu à cette place même, et elle passa dans le salon où on avait disposé son lit. Sur la cheminée était un paquet de cartes de visites. Après les avoir examinées à la hâte, elle dit à la femme de ménage; qui avait consenti à coucher dans l'appartement pour quelques jours :

— Allez vous reposer, ma bonne fille, vous devez en avoir besoin.

Aussitôt qu'elle fut seule, elle prit l'une des cartes et l'embrassa avec effusion : c'était celle du comte de Marsil, épaisse, imprimée en gros caractères et cornée. Il était donc venu la déposer lui-même?

« Enfin ! disait-elle, enfin, c'est donc lui, je

le retrouve! » Et elle s'assit sur son lit les yeux fixés sur cette carte qu'elle tenait toujours entre ses doigts! Depuis deux jours, elle n'avait plus qu'une pensée : voir de Marsil, se jeter dans ses bras et lui dire : Maintenant, je suis à toi, à toi pour toujours. Cette pensée la dominait si complétement que tout le reste disparaissait. Cette mort affreuse de son mari lui revenait bien de temps à autre, un des mille détails de l'agonie lui traversait l'esprit, mais c'était tout.

Le temps des épreuves, des hontes, des douleurs était passé. Tout cela s'était évanoui comme un cauchemar qu'efface le réveil. Elle entrevoyait un horizon immense, tellement éblouissant qu'elle osait à peine le regarder en face ; elle sentait qu'elle allait peut-être toucher le bonheur du doigt, qu'elle allait se réhabiliter à ses propres yeux, effacer un crime qui pesait lourdement sur elle.

Depuis deux longues journées passées dans le voisinage de ce cadavre qui semblait se réveiller et la menacer encore lorsqu'elle le regardait, elle n'avait ni pu ni voulu s'absenter, quelque besoin qu'elle eût de voir son

amant. A toutes les paroles qu'on lui avait dites elle était restée sans réponse, absorbée, ne comprenant pas ou n'entendant pas, attendant dans une anxiété mortelle l'heure prochaine où elle serait libre et seule.

— J'irai demain, pensait-elle. Je suis impatiente comme toi, mon Pierre; prends courage. Demain! demain! L'union de nos deux cœurs va donc devenir solennelle et sainte. Ne l'était-elle pas déjà? Demain je serai à toi.

Et elle s'endormit d'un vilain sommeil agité, tout plein d'hallucinations. Elle se réveillait de temps en temps, prêtait l'oreille, croyant entendre dans la pièce voisine les gémissements du mourant, et puis elle se rappelait que tout était fini et essayait de se rendormir.

Enfin elle vit le jour qui blanchissait les rideaux. Elle se leva bien vite; il lui semblait qu'elle devait être en retard et que Pierre l'attendait déjà. Elle avait froid, ses dents claquaient, et quelque effort qu'elle fît pour se calmer, elle frissonnait de la tête aux pieds. Elle regarda sa montre : il était cinq heures du matin, et, comme le lit lui était insuppor-

table, elle prépara la toilette qu'elle mettrait pour aller faire sa visite. Elle voulait être belle pour cette visite, qui lui faisait l'effet d'une solennité.

Vers dix heures et demie elle était prête à partir. C'était l'heure où le comte déjeunait ordinairement chez lui. Elle ne voulait point retourner à l'atelier, où elle était entrée si souvent en cachette. Elle voulait maintenant marcher la tête haute, n'ayant plus rien à cacher, étant maîtresse d'elle-même, et tous les obstacles entre elle et celui qu'elle aimait ayant disparu.

Tandis qu'elle se dirigeait vers l'hôtel du comte, elle eût souhaité que chaque passant lui demandât où elle allait, pour avoir à répondre : Je vais chez celui que j'aime, chez celui qui est l'époux de mon cœur et que Dieu m'a promis.

Elle entra bravement dans la cour de l'hôtel et monta au premier étage sans parler au concierge. Il lui semblait qu'elle était déjà venue dans cette maison; elle y avait si souvent pénétré par la pensée. Laumel lui avait si souvent dit en passant sous ces fenêtres :

— Tiens, c'est là qu'habite le comte. Ces deux fenêtres sont celles de sa chambre à coucher; ici est le salon; là, la bibliothèque, etc.

Un valet de chambre vêtu de noir vint lui ouvrir, et elle lui donna sa carte, le priant de la faire passer au comte.

On l'introduisit dans une petite pièce toute pleine de livres et de cartons. Elle s'assit dans un immense fauteuil en cuir, à côté d'une grande table à pieds sculptés sur laquelle, parmi des papiers et les mille bijoux qu'on trouve dans le cabinet d'un amateur, étaient un chapeau, une cravache et des gants de cheval. Le comte, sans doute, était sorti le matin et avait laissé tout cela en rentrant. Elle attendait, le temps était bien long. Il fallait qu'il fût retenu par quelque empêchement bien grave pour tarder autant. Elle tremblait de plus en plus, se sentait le visage en feu, le gosier sec et les pieds glacés. Elle pensait : Il va venir... il va se précipiter vers moi, me serrer sur son cœur, etc. Enfin, au bout de quelques instants d'attente, une petite porte cachée dans les tentures s'ouvrit sans bruit, et de Marsil entra la serviette à la

main et hâtant la déglutition d'une bouchée de perdreau truffé. Il venait de se mettre à table en compagnie de quelques amis qu'il avait invités ce matin-là.

— Par quel heureux hasard, chère... amie? dit-il en se dirigeant vers Adèle.

Mais il n'acheva pas en voyant la pauvre femme qui, après s'être levée en ouvrant les bras, retombait dans son fauteuil et le regardait avec des yeux hagards.

Il était contrarié d'être interrompu, contrarié surtout que la jeune veuve pénétrât ainsi chez lui sans qu'il lui en eût manifesté le désir.

— Je te dérange, murmura-t-elle sans oser le regarder en face.

— Moi? mais en aucune façon, mon ange!... Me déranger?... Ah! par exemple!

Il s'assit auprès d'elle ne sachant que lui dire et pensant qu'on l'attendait dans la salle à manger.

Je ne sais ce que la pauvre femme crut voir dans ce silence, mais elle enlaça ses deux bras autour de la tête du comte et fondit en larmes sur son épaule.

— Mon Pierre! mon Pierre! disait-elle au milieu de ses sanglots.

Il est rare qu'un chanteur invité tout à coup à donner un *ut* de poitrine arrive à produire cet *ut* sans préparation. Ainsi du cœur: il est certains élans dont il n'est point capable lorsqu'on le prend au débotté; et il arrive alors que plus on fait d'effort pour chauffer son émotion, plus celle-ci se fait tirer l'oreille et se montre sourde à toute sollicitation.

De Marsil, qui sentait le front d'Adèle appuyé sur son épaule et voyait de grosses larmes tomber sur son gilet blanc, disait en lui-même :

— Pauvre petite femme! sacrebleu, pauvre petite femme! — Mais impossible de trouver un mot de plus.

— Je ne te dérange donc pas, dis, mon ami?

— Pas le moins du monde! j'ai cinq ou six amis à déjeuner avec moi, mais qu'importe; ils peuvent bien, franchement, attendre quelques instants.

Ces quelques instants n'étaient pas mal placés; il était poli et limitait la visite.

Tout à coup, en apercevant les vêtements noirs de sa maîtresse, il se rappela la mort de Laumel. En vérité, au milieu de tout cela, il n'y pensait plus.

— Au fait, elle est veuve, la chère petite! — Et assombrissant un peu le timbre de sa voix :

— Vous avez été bien rudement frappée, mon amie, depuis que je ne vous ai vue. Pauvre garçon! je vous jure que j'en ai été atterré... A son âge... avec toutes les chances de bonheur... — Il se mordit un peu les lèvres, car il avait envie de rire en se rappelant que la veille, à pareille heure, M. Cibot lui débitait une phrase analogue.

— Oui, oui! murmurait Adèle en continuant à pleurer.

Pierre la pressait machinalement sur son cœur et lui disait :

— Calme-toi, mon ange; il faut se résigner, mon amour. — Tandis qu'à part lui il remarquait : — Le diable m'emporte, les femmes sont aux trois quarts folles; qu'est-ce que celle-ci peut regretter dans le wisigoth qu'elle vient de perdre?

Sans doute de Marsil, en traversant l'appar-

tement, avait oublié de fermer exactement la porte, car en ce moment-là une fusée d'éclats de rire et un bruit de vaisselle, s'échappant de la salle à manger, arrivèrent jusque dans la bibliothèque.

— Je vous quitte, murmura Adèle, en se levant tout à coup et en essuyant ses larmes, je vous quitte... pardonne-moi d'être venue.

— Êtes-vous folle ?... T'excuser comme si j'étais le premier venu! C'est mal cela, ma chérie!

Il se leva et l'embrassa au front après avoir écarté ses cheveux.

— J'avais besoin de te voir, mon ami... Si j'avais su, j'aurais attendu; c'est que... je n'ai que toi, que toi au monde absolument. Je voulais te dire : Maintenant je t'appartiens tout entière. Si tu savais comme j'ai souffert!

— Sans doute, pauvre amie, sans doute, mais maintenant...

Il ne put réprimer un mouvement d'impatience en songeant à ce qu'Adèle pouvait entendre par ce *maintenant je t'appartiens tout entière*, et comme il était très agacé il devint cruel.

— Et que peut-il y avoir de changé entre nous, chère?

— Rien, sans doute, nous ne pourrons jamais nous aimer plus que nous ne nous aimons. Mais maintenant Dieu nous permet de ne point en rougir, de marcher le front haut, mon ami !... Je voulais te dire...

Elle était tellement émue que les paroles se pressaient sur ses lèvres. Et j'arrive sottement à une heure absurde... Pardon, pardon.

— Mais tu es pardonnée, mignonne. Dieu, que tu es enfant !. Au revoir, ma chère.

Coquettement, du bout des doigts, il lui envoya le plus tendre des baisers.

Il rentra dans la salle à manger où il fut accueilli avec enthousiasme, car on avait interrompu le repas et on mourait de faim.

Tandis que tout le monde riait et causait autour de lui, de Marsil était préoccupé. Il se disait à lui-même :

— Tout cela est bien gentil, l'amour pur, les liens éternels, le bon Dieu qui sourit, les colombes qui battent de l'aile; mais ce qu'il y a de plus clair au milieu de tout cela, c'est que la chère petite va devenir terriblement

pesante. Ce brave Laumel était en somme un charmant compagnon; je le regrette, moi, ce garçon! Après tout, je ne l'ai pas prise de force.

Elle dispose de mon avenir par trop cavalièrement en vérité!

Et puis il se rappelait tout à coup l'abandon absolu avec lequel Adèle s'était donnée à lui, il se rappelait son regard limpide, confiant, et il était pris de cette pitié profonde qui, en amour, n'est que l'indifférence des gens bien élevés.

Pauvre créature! disait-il en sucrant son café.

Il cherchait un moyen gracieux de réparer tout cela, une façon de dégager doucement sa responsabilité et en même temps de sécher les larmes de la jeune femme.

L'idée de la marier lui traversa l'esprit, et il ne put s'empêcher de sourire, quoique en vérité il fût péniblement préoccupé.

Ce n'était pourtant pas la résolution à prendre qui l'inquiétait; il était bien clair que la chère petite veuve ne deviendrait jamais, mais jamais, comtesse de Marsil. — Point d'hésitation de ce côté.

D'autre part, en admettant pour un seul instant qu'il la conservât comme maîtresse, il frémissait à la pensée de cette femme, libre désormais, d'autant plus exaltée, incapable de discrétion et de mesure, pénétrant chez lui par toutes les issues, forçant sa porte, escaladant la fenêtre, et l'entourant, l'écrasant de son amour bleu de ciel, assurément très-poétique, mais, dans la pratique, plein d'inconvénients.

— L'amour, pensait-il, ne peut être qu'une torture ou un plaisir; mais le jour où il devient une habitude insipide et imposée, il rentre dans la catégorie des infirmités misérables qu'on doit soigner comme on soigne la goutte.

La difficulté dans le cas présent n'est donc qu'une difficulté de forme ; cherchons un peu.

Lorsque les amis de de Marsil furent partis et qu'il se trouva seul, il alluma un cigare et s'assit devant son bureau. La forme, à ce qu'il paraît, n'était point facile à trouver, car il recommença deux ou trois fois la lettre qu'il voulait écrire. Enfin il couvrit une pe-

tite page entière sans trop d'hésitation, signa, mit la feuille sous enveloppe et immédiatement fit porter le tout à l'adresse indiquée.

— Ce qui est niais dans ces histoires-là, disait-il, c'est qu'on en arrive à une brutalité, si légère qu'on ait la main.

Il avait toujours pensé qu'en amour les liens devaient se dénouer d'eux-mêmes, courtoisement, joyeusement, si c'est possible. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait forcé de prendre ouvertement les devants.

Cette journée fut donc pour le comte voilée de quelque mélancolie ; il n'était pas content de lui, et comme il arrive d'ordinaire en semblable circonstance, il se mit à réfléchir beaucoup, retournant la question sous toutes ses faces de manière à lui trouver un aspect qui lui donnât raison.

L'homme d'esprit, en pareil cas, rencontre rapidement la consolation souhaitée.

— En somme, que fais-je en ce moment-ci? j'effleure le lien de mon petit canif, pas davantage; le temps fera le reste et nous serons dégagés ; si j'avais aujourd'hui négligé cette

incision insignifiante, dans six mois une hache ne m'eût pas suffi pour briser la chaîne. Je me délivre, il est vrai, mais je la sauve aussi, la chère aveugle; je ne dois pas songer qu'à moi. Je vois mieux qu'elle, plus juste : elle se perdait, elle roulait au fond de l'abîme... je n'exagère pas; cette situation était pour elle un abîme, tandis que maintenant, lorsque le temps aura séché ses larmes, qu'elle aura brossé légèrement ses petites... espiègleries, elle se trouvera dans d'excellentes conditions pour faire le bonheur d'un brave garçon, et, il n'y a pas à s'y tromper, elle fera la plus charmante épouse!... jeune encore, pas d'enfants, un bon fond de religion... Pauvre fille, va !

Allons, ma lettre n'est pas maladroite; je dirai plus : elle est honnête et charitable.

Comme il était convaincu, il se jugea hors de cause et acheva de se réconcilier avec lui-même à l'aide de considérations générales et philosophiques sur cette intéressante question.

— Ce qui m'étonne, pensait-il, c'est qu'on rencontre par les chemins autant de femmes

disposées à prendre le mors aux dents. Il n'est pas d'homme qui dans sa vie n'en ait frôlé une demi-douzaine. Il faut en vérité qu'elles aient toutes en elles un petit diablotin qui les pousse. C'est insensé! Comment! voilà une femme élevée religieusement, que le ciel a mise dans les meilleures conditions de vertu, et partant de bonheur, — car vertu et bonheur, c'est tout un, — dans le cœur de laquelle Dieu a déposé comme dans un écrin le sentiment le plus saint et le plus puissant de tous: la maternité, pour lui rendre délicieuse cette famille dont elle est le centre et l'âme... Vous croyez qu'elle va marcher dans une voie si bien tracée? Point du tout, elle file à droite ou à gauche, à travers champs, dans les broussailles, s'empêtre dans les terres labourées, et il faut que ce soit nous, pauvres déshérités, qui n'avons pour nous soutenir et nous guider ni l'amour maternel ni l'amour du foyer; il faut que ce soit nous qui courions après ces égarées pour les ramener sur la grande route, de force quelquefois!

Tout cela est attristant en vérité lorsqu'on y songe un peu froidement. En voici une que

je vais sauver, c'est clair comme le jour ; que je vais sauver comme si je la tirais de la rivière... m'en sera-t-elle seulement reconnaissante? Bah! si l'on comptait sur la reconnaissance, on renoncerait à tout, même à faire son devoir.

De Marsil, dont l'individualité pourrait, sans beaucoup d'efforts, passer pour un type, philosophait ainsi au bois de Boulogne, où il s'était fait conduire pour prendre un peu l'air. Il s'était arrêté à l'un des cafés du lac, si bien qu'ayant avalé à petites gorgées un verre de madère, ayant de plus respiré le bon air pendant deux heures, il se sentit appétit et rentra chez lui fort bien disposé et se disant : — Bah ! avec un peu d'adresse et de patience, tout s'arrangera.

XXIII

La journée avait été plus rude pour Adèle. Lorsque la pauvre femme eut quitté le comte, qu'elle entendit la porte se fermer et qu'elle se trouva seule dans ce grand escalier en pierre, blanc et net comme une laiterie royale, elle s'arrêta, chancelante, étourdie; elle avait beau serrer la grosse rampe de toutes ses forces, elle ne la sentait pas; ses jambes fléchissaient; elle crut qu'elle allait s'évanouir. Cependant elle abaissa son long voile de veuve, et faisant grand effort pour se ranimer, elle arriva dans la rue et se mit à marcher le plus vite qu'elle put, ne voulant pas se rendre compte de la douleur qu'elle ressentait.

— Il m'a mal reçue, voilà tout, disait-elle; suis-je folle? Qu'ai-je donc? N'est-ce pas tout

naturel? J'arrive au milieu de son déjeuner! je suis sûre qu'en ce moment il est plus malheureux que moi. Mon pauvre Pierre! il était contrarié d'avoir là ses amis qu'il ne pouvait laisser seuls. Il va venir me voir avant dîner, car il peut venir sans se cacher maintenant; je ne suis plus seulement sa maîtresse, je suis sa femme. Il va venir me tendre la main, m'ouvrir ses deux bras... Pourquoi donc, mon Dieu, suis-je si faible et si malheureuse?

Quand elle fut rentrée dans son appartement, elle se sentit glacée et fut prise d'un frisson si persistant que, pour se réchauffer, elle se coucha tout habillée sur son lit, s'entortillant dans les couvertures. Elle avait une terreur instinctive de laisser le désespoir qu'elle sentait gronder au fond se traduire par des pensées nettes ; elle parlait haut, cherchait à s'étourdir au bruit de ses paroles et répétait les consolations misérables qu'elle s'était adressées déjà dans la rue.

Comme elle redisait pour la centième fois: « Il va venir, il est impossible qu'il ne vienne pas, » tandis que ses dents claquaient et qu'elle

cherchait en vain à se réchauffer, elle entendit sonner à la porte.

— Enfin, le voilà donc, pensa-t-elle.

Elle se précipita hors du lit, courut en chancelant vers la glace pour remettre ses cheveux en ordre; son cœur battait comme bat le marteau d'une cloche qu'on agite. Un instant elle prêta l'oreille et fut surprise de ne point entendre le craquement des bottes du comte.

La porte s'ouvrit, et la bonne lui remit une lettre sur laquelle elle reconnut immédiatement l'écriture de Pierre. Elle n'osait l'ouvrir, cette lettre, elle la retournait dans ses mains, examinait le cachet, se disant :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

Elle s'essuya le front, rompit enfin l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Ma chère Adèle,

« Mon vieil oncle de la Charlay, dont je crois vous avoir déjà parlé, m'écrit à l'instant une lettre dans laquelle il réclame ma pré-

sence auprès de lui. Ce n'est point un oncle ordinaire, il m'a élevé et m'a toujours aimé comme son propre enfant. Après l'avoir négligé pendant plusieurs années, je ne saurais sans ingratitude répondre par un refus au désir d'un pauvre vieillard dont la vie s'achève dans la solitude. Je pars donc pour quelque temps. Qui sait, mon Dieu, si dans la douleur de cette séparation, nous ne trouverons pas tous deux la force de mettre un peu d'ordre et de calme dans notre esprit et dans notre cœur ! Croyez qu'en tout ceci, ma chère Adèle, je pense plus à vous qu'à moi, et suis, comme par le passé,

« Votre ami bien dévoué,

« Le comte Pierre de Marsil. »

— Le malheureux! s'écria madame Laumel. C'était donc vrai... de l'ordre... du calme... Il ne sait donc pas qu'il me tue !

Elle reprit la lettre, l'appliquant sur le marbre de la cheminée pour qu'elle fût immobile et la relut, s'arrêtant à chaque mot. Elle cherchait un *post-scriptum*, une phrase,

un mot qui démentît la lettre elle-même, mais il n'y avait rien, l'écriture était irréprochable, calme et posée; le papier sentait bon.

Elle courut à son petit bureau, et sur le premier papier venu elle écrivit — la pauvre femme tenait sa plume à deux mains :

« Je ne comprends pas bien... Sois franc, pas de détours, pas de mensonges, car tout cela est hideux. Tu ne m'aimes plus, n'est-ce pas, tu veux rompre? Est-ce cela que tu veux dire? Si c'est fini, eh bien! dis-moi : C'est fini. Pourquoi être lâche? Je veux une réponse tout de suite, on l'attendra.

« ADÈLE. »

Elle écrivit l'adresse et fit appeler un commissionnaire.

— Vous allez porter cette lettre, mon ami, il y a une réponse; si la personne n'est pas là, vous attendrez qu'elle soit rentrée. Il me faut une réponse absolument, vous m'entendez bien.

Elle fouilla dans son tiroir où il n'y avait

que deux louis, en donna un au commissionnaire en lui disant : — Ne perdez pas de temps, je vous en supplie.

C'est vers sept heures seulement que l'homme fut de retour. On sait que le comte n'était revenu du bois que pour l'heure du dîner.

Adèle, depuis deux heures, marchait dans la chambre. Lorsqu'elle l'entendit sonner, elle courut ouvrir elle-même, et le commissionnaire, en l'apercevant, lui trouva le visage si pâle, l'œil si sec et si profond, qu'il se recula comme effrayé.

— Madame a attendu bien longtemps... j'ai pourtant couru.

— C'est bien, merci.

La lettre contenait ces quelques lignes seulement :

« Vous êtes cruelle pour moi, chère amie. — Vous me permettrez, j'espère, de vous appeler encore ainsi. — Si douloureuse que soit la solution que vous paraissez souhaiter, je me soumets et l'accepte ne vous demandant, au nom de notre amour brisé, qu'une seule

chose : croire à l'affection profonde et au dévouement absolu de votre ami,

« Pierre de Marsil. »

— Eh bien, c'est un lâche, voilà tout!... J'aime mieux cela, dit Adèle en froissant la lettre...

Et puis, tout à coup, elle se précipita sur son lit et éclata en sanglots.

XXIV

Deux jours après ce que nous venons de raconter, madame Cibot de Larive, enveloppée dans sa robe de chambre, les cheveux en désordre, se promenait à grands pas dans sa chambre à coucher; elle semblait très-préoccupée. De temps en temps, elle se frottait le menton de sa main devenue osseuse, mais toujours soignée et couverte de bagues. Il était une heure de l'après-midi environ; le lit n'avait point encore été fait; les couvertures chiffonnées et pendantes traînaient sur le tapis, et le bol dans lequel on lui avait apporté le café au lait du matin était resté sur un guéridon au milieu de papiers, de chapelets et d'images pieuses. Quelques mouches à jeûn flânaient dans ce bol oublié, sur les bords duquel la cuiller frémissait et

tintait aux cahots de chaque voiture qui passait dans la rue.

— Je vous attends, dit-elle en se retournant vers son mari ; je vous attends.

M. Cibot, qu'on attendait, était assis près de la fenêtre, en face d'une petite table supportant tout ce qu'il faut pour écrire.

Lorsque le cher homme eut achevé d'enfoncer dans son manche la plume de fer neuve qui était la cause de ce retard, il l'humecta de salive soigneusement, et l'ayant trempée dans l'encrier, il murmura :

— Quand tu voudras, ma bonne.

— Ah ! ça n'est pas sans peine ! Je ne comprends pas comment, avec vos habitudes de lenteur, vous arrivez à tenir en ordre les comptes de la société... Enfin, peu importe, continuons ; où en étais-je ?

— *Bénédictions d'en haut*, point et virgule.

— Très-bien... *Bénédictions d'en haut*, point et virgule... point et virgule. — Tout en cherchant la suite, elle repoussait sous son bonnet de nuit une mèche qui sortait. — *Car il faut le dire, mesdames*. Écrivez un peu gros, n'est-ce pas ? L'autre soir j'ai eu toutes

les peines du monde à vous déchiffrer. Nous n'avons qu'une lampe au bureau. *Mesdames, si d'une part ces perspectives nous ravissent, d'autre part...*

A ce moment M. Cibot s'arrêta encore une fois et regarda le bec de sa plume.

— Que le bon Dieu vous bénisse! Qu'est-ce qu'il y a encore? Vous savez que ce rapport doit être lu par moi, demain, en assemblée générale, vous savez que ma dignité de vice-présidente y est engagée... vous savez... et vous inventez tous les prétextes, vous combinez tous les obstacles pour...

— Ah! c'est une petite poussière qui était dans le bec... mais c'est parti, c'est parti.

— Prenez une autre plume et finissons-en... *Si d'une part ces...* etc... *perspectives.* Bon, très-bien! *D'autre part, notre tâche n'est point encore accomplie.*

Voyons, monsieur de Larive, y êtes-vous? *Point encore accomplie.* Dieu que vous êtes lent! Une charrue, monsieur, vous dépasserait à la course.

— Je ne peux pourtant pas aller plus vite, souffla M. Cibot qui avait le nez sur le

papier comme un écrivain qui s'applique.

— Vous me faites bouillir. A quoi êtes-vous bon, je vous le demande ?

Elle haussa les épaules, et voyant que le vieillard rougissait sans lever les yeux, elle enfonça légèrement l'éperon :

— Je vous le demande, dit-elle en continuant sa promenade à travers la chambre, traînant ses pantoufles sur le tapis usé.

Continuons ; nous disions : *Point encore accomplie,* à la ligne. *Mais*, *mesdames, la Providence.*

— La quoi ? demanda M. Cibot en regardant sa femme par-dessus ses lunettes.

— La Providence. *La Providence qui dans les débuts de l'œuvre des Dames de la Douleur...* Mettez les Dames de la Douleur en gros caractères... *nous a manifesté sa bienveillance, ne saurait, pour l'avenir*, ou *dans l'avenir...* J'aime mieux dans l'avenir... *nous refuser sa protection.* Y êtes-vous, monsieur de Larive ?

— *La Providence qui...* fit M. Cibot.

— Soulignez la Providence ; j'ai là une intonation que je ne veux point oublier.

Déjà, de toutes parts, les adhésions arrivent, comme vous le prouve la liste ci-jointe. Dépêchez-vous, c'est la fin. *La grande pensée de réunir en un même faisceau toutes les âmes désespérées de ce monde, pensée sublime dont notre vénérable...*

— Un petit peu moins vite, je...

— Ah ça! mais croyez-vous que je vous aie fait nommer secrétaire de l'œuvre pour enfiler des perles?... *Notre vénérable directeur, M. l'abbé Saintfoint méritait bien d'avoir la glorieuse initiative...*

— Faut-il un T à Saintfoint?

— Que le diable m'emporte si ce n'est pas la dixième fois au moins que vous me faites cette question! Écrivez-le comme vous voudrez; vous m'agacez. Voilà trente ans que vous m'agacez. Écrivez comme vous voudrez, mettez un T, deux T, trois T, deux H, un K et un Z... êtes-vous content?

— Mais ma bonne amie, je...

— Tiens, fiche-moi la paix. J'en ai par-dessus les yeux. Toute ma vie s'est passée à me heurter contre la... Veux-tu que je te dise ce qu'a été ma vie? Eh bien, ç'a été un

étouffement, une agonie; j'ai toujours eu un rocher sur les épaules. Oh ! ma jeunesse!... *Cette grande pensée, mesdames, se réalise au-delà...* C'est à la lettre : un rocher! Vous n'avez été pour moi qu'un obstacle au lieu d'être un aide... *Se réalise au-delà de nos espérances, et le doigt de la Providen...* Ah! grand Dieu! si j'avais été homme! Vous vous êtes fait traîner toute votre vie, mon cher...

— Voyons, ma bonne amie, voyons, tu oublies que j'ai des cheveux blancs.

— Et vous, vous oubliez que vous êtes secrétaire de l'œuvre. Ses cheveux blancs! il est inouï d'audace. Voulez-vous m'obliger à crier par-dessus les toits que vous portez perruque?

Le pauvre homme fut bouleversé; dans son émotion il avait complétement oublié que ses cheveux n'étaient point à lui.

— Ses cheveux blancs! Oui, ma vie n'a été qu'un long martyre, et je le dis hautement : s'il est une femme à qui Dieu doive des compensations, sur l'honneur, c'est bien à moi.

— Chacun a ses peines qu'il offre au Sei-

gneur, murmura M. Cibot dans son coin.

— Vous avez de l'onction depuis que je vous ai fait secrétiare de l'œuvre !... *Oui, mesdames, tressons une couronne de nos amertumes, de nos âcres désillusions. Pauvres êtres meurtris que nous sommes... meurtris que nous sommes... enveloppons-nous dans notre désespoir comme en un cilice glorieux, et nous pourrons alors nous écrier avec Ézéchiel dans son divin langage...* Après son divin langage, tu transcriras lisiblement la citation d'Ézéchiel.

— Quelle citation, ma bonne amie?

— La citation d'Ézéchiel que la comtesse m'a fait porter hier au soir par son valet de chambre. Il ne vous manque plus que d'avoir égaré ce document !

— Je vais le retrouver, ne t'impatiente pas; voyons, où l'ai-je mis? c'était écrit sur papier azuré.

— Tenez, je la vois d'ici cette citation d'Ézéchiel, là, sous le sucrier. Dieu de Dieu! un homme incapable, quel fardeau!

— Ah! je savais bien aussi que j'avais mis ce document de côté.

A ce moment la bonne frappa à la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a, répondit la vice-présidente avec humeur. — Madame de Larive était, nous n'avons pas besoin de le dire, vice-présidente des *Dames de la Douleur*.

— Madame, c'est l'abbé Saintfoint qui désire parler à madame.

— Bien. Elle est sotte cette fille, ne pas comprendre que je désire être seule ! ne pas avoir un moment à moi... l'abbé Saintfoint ! et je suis fagotée !... que le bon Dieu le bénisse ! Arrive-t-on chez les gens à cette heure-ci, en bonne conscience ?

Tout en disant cela, madame de Larive enlevait son bonnet de nuit précipitamment, rajustait sa robe de chambre et mettait de l'ordre dans sa coiffure.

Elle était à peu près présentable au moment où la bonne, entr'ouvrant la porte, annonça le prêtre.

—Eh bonjour, mon cher abbé, dit la vice-présidente en se précipitant vers le nouveau venu. Eh bonjour! quel bien vous me faites de venir me visiter! Il n'y a qu'un instant je parlais de vous. Mais veuillez donc

rentrer dans le salon, ce désordre est odieux; mille pardons de vous le laisser entrevoir.

Sa voix était tout à coup et sans transition devenue onctueuse, modeste et insinuante. Ce qui l'étonna c'est que le bon prêtre, qui d'ordinaire souriait toujours lorsqu'elle lui adressait la parole, restait grave cette fois, caressant son rabat comme quelqu'un qui est embarrassé.

— Qu'importe le désordre, restons ici, dit l'abbé; la gravité des nouvelles dont je suis porteur suffit à faire excuser mon indiscrétion.

— Quelles nouvelles, mon Dieu! Votre visage est décomposé, mon père... Le gouvernement vous aurait-il par hasard refusé le droit de réunion?... Parlez, je vous en prie. Le saint-père serait-il souffrant?

— Hélas! ce que j'ai à vous dire est bien grave aussi. Appelez à votre aide, chère madame, votre résignation de femme chrétienne... de mère...

—Ma fille était souffrante avant-hier; elle est plus mal, n'est-ce pas? Ah! mon Dieu! parlez. Mon Adèle est en danger?

M. Cibot releva la tête en entendant parler de sa fille, et il écoutait avec tant d'attention que sa bouche restait entr'ouverte.

— Madame votre fille, continua l'abbé, a été, par la mort de son mari, plus cruellement éprouvée que vous ne le supposez. Le désespoir est trop lourd pour ceux qui, aveuglés par la douleur, n'ont pas recours aux consolations que Dieu seul...

— Ma fille est morte! s'écria M. Cibot en se levant comme si un ressort l'eût poussé en avant.

— Madame, votre fille sortit de chez elle avant hier au soir, malgré la fièvre, et depuis ce temps on ne... c'est une pénible mission, chère madame, que celle dont je me suis chargé... depuis ce temps elle n'est pas rentrée.

— Mais dites-moi donc tout de suite qu'elle est morte, car elle est morte; n'est-ce pas qu'elle est morte? dit M. Cibot dont la voix tremblait.

— Hélas! la miséricorde de Dieu est sans bornes, voilà ce à quoi il faut songer en un pareil moment. Madame votre fille s'est noyée.

—Ma fille! ma fille chérie! Que vais-je de-

venir? s'écria madame de Larive en se renversant dans le fauteuil où elle était assise. Monsieur l'abbé... monsieur de Larive... venez... je sens que je me trouve mal. Dieu!... Dieu m'accordera-t-il la grâce de supporter ce coup? moi qui l'aimais!...

A ce moment, M. Cibot s'élança vers sa femme, et avec une expression qu'il n'avait jamais eue, le visage pâle et sillonné de grosses larmes, il toucha le front de la vice-présidente de son doigt tremblant, et bégayant beaucoup comme cela lui arrivait lorsqu'il était très-ému :

— Tu mens, tu mens, s'écria-t-il. Elle ment, la misérable!

— Monsieur l'abbé, mais mon mari devient fou; n'était-ce pas assez d'un malheur?

— Mon cher monsieur, fit le prêtre, votre raison s'égare.

— Oui, oui, je suis fou, mais cette femme-là est une malheureuse; moi aussi, je suis un malheureux.

Tout en disant cela, il jetait sur un meuble sa robe de chambre, mettait à la hâte sa redingote et prenait son chapeau.

25

— Où est-elle? où est-elle, que j'y aille!.. Où est ma fille?

— Hélas! madame votre fille est là où l'on dépose le corps de ceux que l'on ne connaît pas et que l'on retrouve noyés... C'est affreux! Souhaitez-vous que je vous accompagne, car il faut constater l'identité de cette infortunée.

— Allons, dépêchons-nous, monsieur l'abbé, dépêchons-nous.

Le vieillard marchait comme un homme ivre, allant vite cependant, et frappant le pavé de sa petite canne noire qu'il avait prise par habitude.

Arrivé là où il allait, il entra hardiment dans la salle, s'approcha des vitres en écartant quelques indifférents qui flânaient par là, et reconnaissant tout à coup le cachemire à fond rouge qui pendait accroché au-dessus du corps inanimé :

— C'est elle! s'écria-t-il, c'est elle!

Et il tomba évanoui dans les bras du commissaire de police qui lui demandait son nom.

FIN

Paris. — L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.